FRANCE MÉTRO : 7,90 € - DOM : 8,50 € - BEL (P926150) : 8,50 € - LUX : 8,50 € - CH : 11,10 FS - CAN : 13,99 $CA - D : 9,90 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT : 8,90 € - MAR : 89 DH - TOM : 1080 XPF - TUN : 9,90 TND - NUMÉRO 526 - FÉVRIER 2024 LIRE LA PASSION DES LIVRES ET DES ÉCRIVAINS

LIRE magazine

ACTUALITÉ

NOS 50 LIVRES PRÉFÉRÉS DE LA RENTRÉE 2024

Tesson, Bobin, Sansal, Sfar, Coulon, Devers, McCann, Berl, Kingsolver, Garcin, Todd...

Les écrivains & l'alcool : l'ivresse des lettres

Hemingway, Proust, Nothomb, Duras, Sagan, Poe, Bukowski...

GRAND ENTRETIEN

HERVÉ LE CORRE

« La spiritualité n'a pas besoin d'être religieuse »

N° 526/Février 2024/www.lire.fr

L 19817 - 526 - F: 7,90 € - RD

BELLOS FILMS présente

Festival de L'Alpe d'Huez 2024
Sélection officielle

Rania Bensmaïl Meriam Cherif Lyes Salem

MA PART DE GAULOIS

Dir-Ezzine Gabra

Rabii Sebaa

Un film de Malik Chibane

D'après le récit de Magyd Cherfi paru aux Éditions Actes Sud

AU CINÉMA LE 31 JANVIER

LIRE magazine

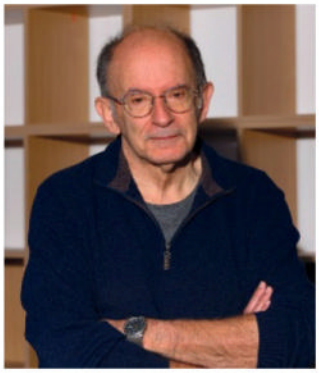
PREMIERE

© 2022 BELLOS FILMS

N° 526 - FÉVRIER 2024
LiRE magazine

SOMMAIRE

6
LE GRAND ENTRETIEN
HERVÉ LE CORRE



38
L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE
CÉCILE COULON

42
LE DOSSIER
LES ÉCRIVAINS ET L'ALCOOL

58
L'ENQUÊTE
LES FÉES QU'IL NOUS FAIT

4 **L'ÉDITO**
Baptiste Liger

6 **LE GRAND ENTRETIEN**
Hervé Le Corre

13 **L'ACTUALITÉ**

38 **L'UNIVERS D'UNE ÉCRIVAINE**
Cécile Coulon

42 **LE DOSSIER**
Les écrivains et l'alcool

54 **LE PORTRAIT**
Nathan Devers

58 **L'ENQUÊTE**
Sylvain Tesson. Les fées qu'il nous fait

63 **LE CAHIER CRITIQUE**
64 • L'événement : Catherine Bardon, Julia Malye, Claire Deya
70 • Littérature française
80 • Littérature étrangère
85 • Polars
86 • Science-fiction/Romance/Jeunesse
92 • Bande dessinée/Manga
94 • Études littéraires/Classiques/Poésie
96 • Essais/Documents

LES EXTRAITS
66 • *Le Murmure*, de Christian Bobin
76 • *On m'appelle Demon Copperhead*, de Barbara Kingsolver
88 • *Les Idolâtres*, de Joann Sfar

104 **LA LANGUE FRANÇAISE**

114 **LES LIVRES DE MA VIE**
Magyd Cherfi

LA CHRONIQUE DE
31 **Sophie Péters** Bibliothérapie
41 **Gérard Oberlé** Livres méconnus ou oubliés
62 **Patricia Reznikov** Dans les piles
103 **Philippe Delerm** Le sens de la formule
109 **Éric-Emmanuel Schmitt** L'atelier d'écriture

ABONNEZ-VOUS EN 1 CLIC SUR WWW.LIRE.FR OU EN SCANNANT CE QR CODE POUR DÉCOUVRIR TOUTES NOS OFFRES !

ILLUSTRATION DE COUVERTURE : ÉDOUARD PONT

Ce numéro comporte un encart France Abonnements diffusé sur l'ensemble des abonnés en France.

CHRISTOPHE BOULZE POUR LIRE MAGAZINE – JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE – MONDADORI PORTFOLIO/ELECTA/LAURENT LECAT/BRIDGEMAN IMAGES – THOMAS GOISQUE/ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

LiRE magazine

Société éditrice
EMC2 SAS au capital de 325 000 euros
Siège social
43, avenue du 11-Novembre,
94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
Tél. : 01 47 00 49 49 - RCS 832 332 399 Créteil
Président/Directeur de la publication
Jean-Jacques Augier
Directeur général
Stéphane Chabenat
Adjointe
Sophie Guerouazel

RÉDACTION

Directeur de la rédaction
Baptiste Liger

Rédacteur en chef
Alexis Brocas

Direction artistique/Maquette
Isabelle Gelbwachs

Secrétariat de rédaction
Meriem Djebli, avec Brigitte de Zélicourt

Iconographie
Janick Blanchard

Chroniqueurs
Philippe Delerm, Gérard Oberlé, Sophie Péters, Patricia Reznikov, Éric-Emmanuel Schmitt.

Ont collaboré à ce numéro
Fabrice d'Almeida, Hubert Artus, Simon Bentolila, Boll, Patrice Bollon, Eugénie Bourlet, Olivier Cariguel, Mathieu Charrier, Jean-Pierre Colignon, Fabrice Colin, Léonard Desbrières, Bruno Dewaele, Marcus Dupont-Besnard, Nicolas d'Estienne d'Orves, Antoine Faure, Laëtitia Favro, Ilan Ferry, Fabrice Gaignault, Emmanuel Hecht, Marie Jouvin, Louis-Henri de La Rochefoucauld, Éric Libiot, Aurélie Marcireau, Gladys Marivat, Gabrielle Martin, Marylin Maeso, Jean Montenot, Margaux Morasso, Jean-François Paillard, Jacques Perry-Salkow, Dominique Poncet, Hubert Prolongeau, Bernard Quiriny, Christophe Rioux, Juliette Savard, Serge Sanchez, Laurent Zimmermann.

Publicité littéraire, partenariats et développement
Astrid Pourbaix : 01 47 00 03 23
Isabelle Marnier : 01 47 00 11 77
publicite@lire.fr

Photogravure/Impression
Maury Imprimeur S.A Malesherbes

Publication mensuelle éditée par EMC2 SAS.
Siège social : 43, avenue du 11-Novembre, 94 210 Saint-Maur-des-Fossés.
N° Commission paritaire : 0625 K 85621.
Dépôt légal : mois en cours.
ISSN n° 2728-6762.
Second Class Postage Paid
At Long Island City N.Y.

Régie publicitaire
Mediaobs : 01 44 88 97 79
Directrice générale : Corinne Rougé
Directrice commerciale : Sandrine Kirchthaler (89 22)

Ventes au numéro : 04 88 15 12 41
Diffusion : MLP

SERVICE ABONNEMENTS

Service Abonnements *Lire Magazine*
20, rue Rouget-de-Lisle,
92130 Issy les Moulineaux.
Boutique abonnement
https://abonnements.lire.fr
Courriel : abonnements@lire.fr - Tél. : 01 79 92 11 86
Tarif d'abonnement

ÉDITO

DE BAPTISTE LIGER

C'est une expression de plus en plus utilisée, fustigée par les ennemis des anglicismes : le *dry january* – que l'on pourrait traduire non pas par « janvier sec » mais par « janvier sans alcool ». Soit le mois « sain » ou « de raison », après les éventuels abus de décembre. L'histoire de la littérature nous a montré que le calendrier n'avait, au fond, que peu d'importance pour certains écrivains, dont la vie et l'image collent à la consommation de boissons alcoolisées – lesquelles ont, en retour, trouvé une place explicite dans leurs œuvres. Apollinaire n'a-t-il pas intitulé son plus célèbre recueil *Alcools* ? De l'absinthe de Baudelaire ou Rimbaud au chablis consommé par Charles Bukowski lors d'un *Apostrophes* mémorable, en passant par le Hemingway special (cocktail inspiré par l'auteur du *Vieil Homme et la Mer*) ou le champagne préféré d'Amélie Nothomb, *Lire Magazine* vous propose de revenir sur les liens étroits entre la création et les breuvages distillés – à consommer, il va sans dire, avec modération… Pourquoi pas en regardant un épisode du *Sang de la vigne* – adapté, on l'oublie parfois, des romans du trop sous-estimé Jean-Pierre Alaux (lisez absolument ses livres !). C'est d'ailleurs un autre auteur de polars du Sud-Ouest (qui plus est né à Bordeaux) que nous avons voulu mettre à l'honneur, avec le grand entretien, dans cette édition : Hervé Le Corre. D'autant que celui-ci se lance dans un autre registre : le roman postapocalyptique. Et avec quel brio ! *Qui après nous vivrez* est tout bonnement l'une des plus belles réussites du genre de ces dernières années. Et l'on n'oubliera pas notre enquête autour du dernier Sylvain Tesson. Après être parti à la recherche de la panthère des neiges, notre explorateur s'en est allé rencontrer les fées ! Oui, oui. Quelque chose nous dit que celle de couleur verte n'est pas celle qu'il aime le moins… ■

Nathan Devers

INVITÉ DES LUNDIS DES ÉCRIVAINS AUX DEUX MAGOTS

➔ Difficile d'échapper à ses airs de gendre idéal dans diverses émissions de débat – notamment dans *L'Heure des pros* sur CNews, où il tient le rôle du « premier de la classe modéré ». Mais il ne faudrait pas résumer Nathan Devers à cette image. Après un essai sur le tabac *(Espace fumeur)* et un roman sur le métavers *(Les Liens artificiels)*, il fait paraître en ce début d'année un remarquable récit, *Penser contre soi-même (lire page 54),* dans lequel il explique comment il est passé de la religion à la philosophie. Il évoquera son parcours lors d'une rencontre dans le célèbre établissement de Saint-Germain-des-Prés, le 5 février à 18 h 30, animée par Baptiste Liger et suivie d'une séance de dédicace. Gare à ne pas le rater avant qu'il aille fumer une cigarette !
Réservations et informations sur *evenementiel@lesdeuxmagots.fr* ou par téléphone + 33(00)1 45 48 00 33

***Lire Magazine* sur iPad !**
Nouvelle liseuse pour lire votre magazine en ligne :
lire.fr/pages/liseuse.
L'application Lire Magazine est disponible sur l'App Store et sur Play Store.
Notre boutique en ligne :
lire.fr

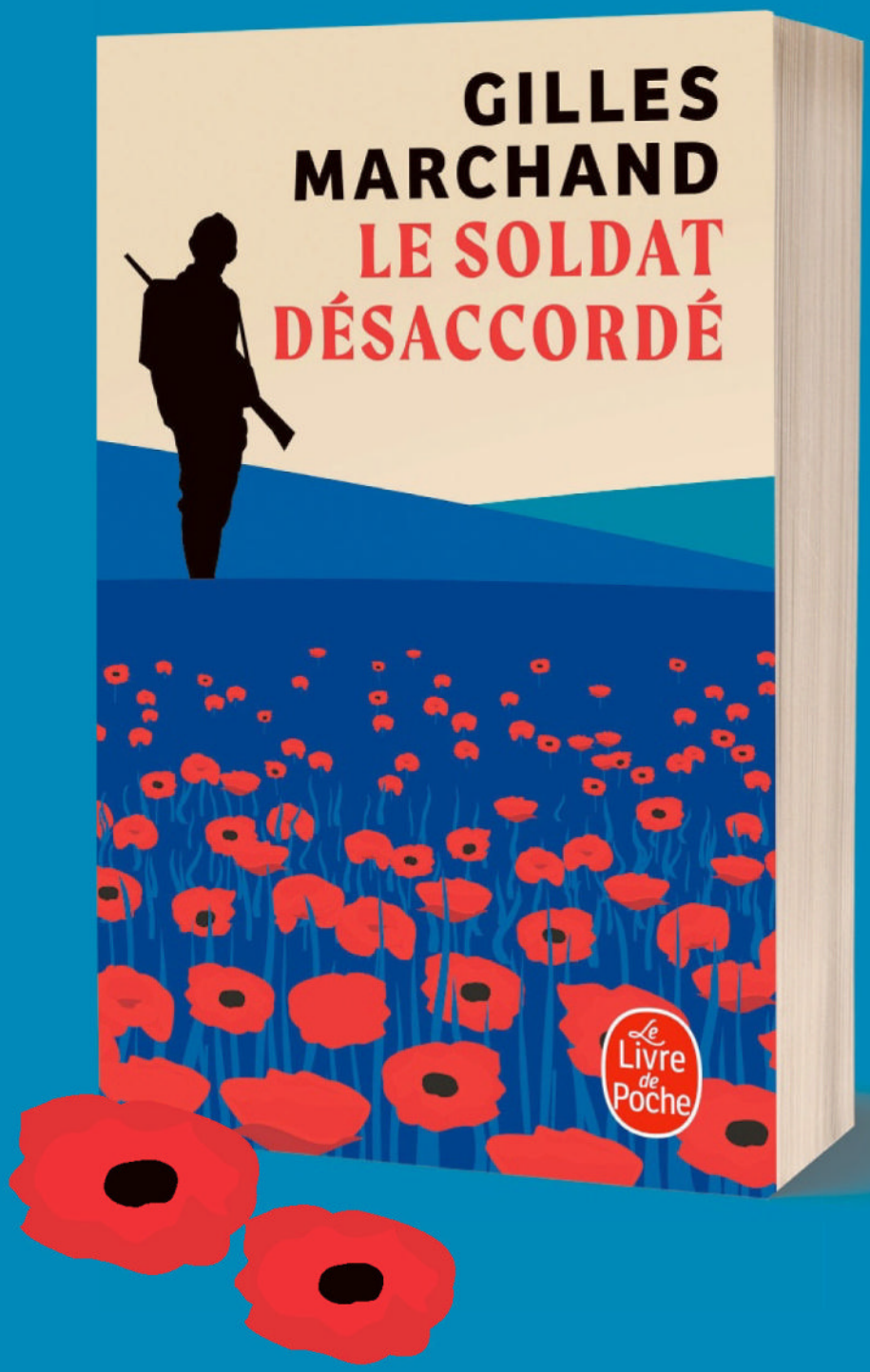
Où adresser votre courrier ?
- **Par voie postale :**
15 rue de la Fontaine-au-Roi 75011 Paris
- **Par courrier électronique :**
redaction@lire.fr
- **Sur la page Facebook du magazine :**
www.facebook.com/Lire.Magazine.Litteraire
- Instagram @lire.magazine.litteraire
- Twitter @lire_ML

Audience mesurée par AUDIPRESSE

Imprimé sur du papier certifié PEFC, 100 % fabriqué en Autriche avec 15 % de fibres recyclées. Le Ptot est de 0,006 kg/tonne.

AUDREY SOVIGNET - JEAN-LUC BERTINI POUR LIRE MAGAZINE

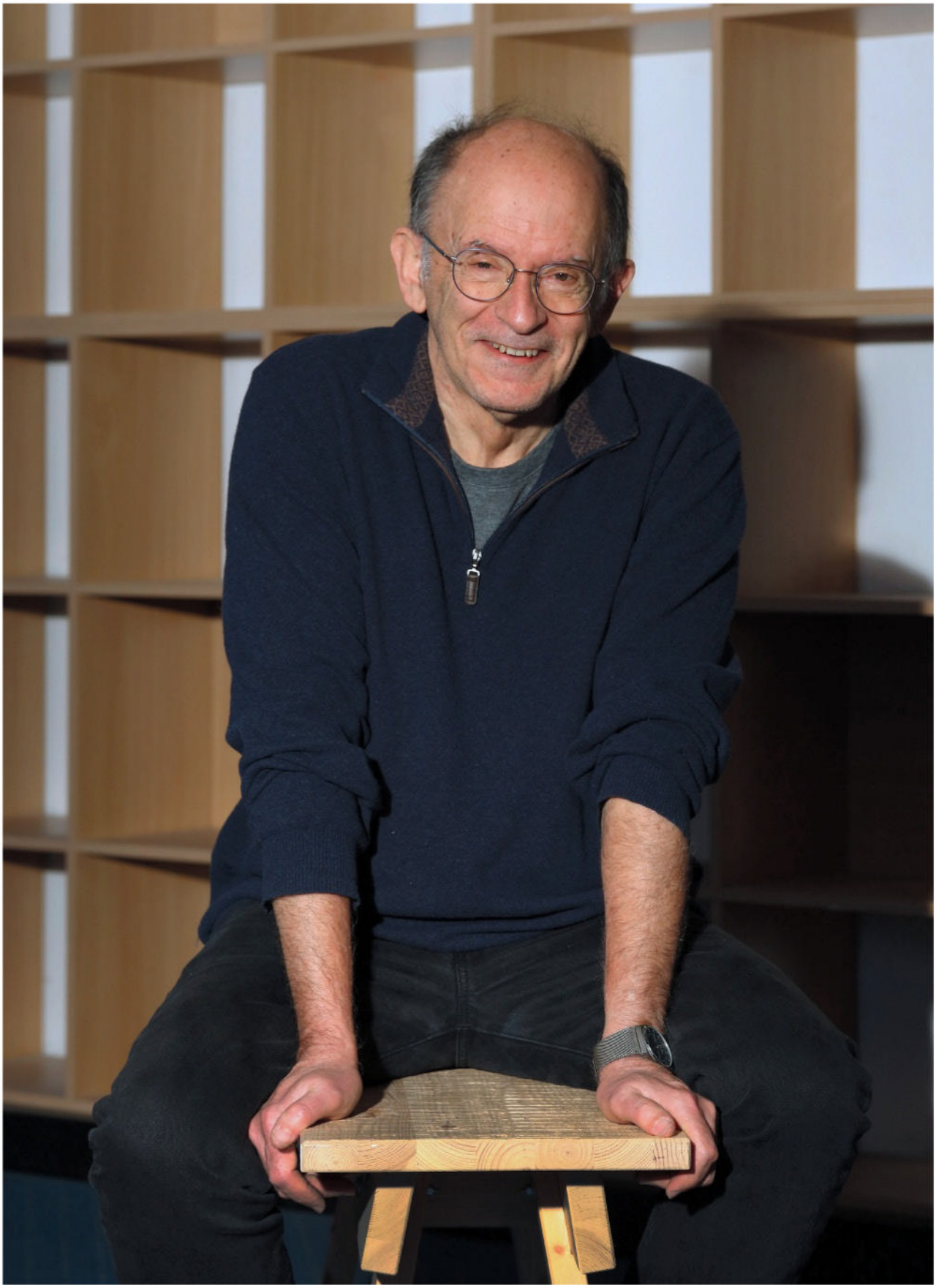
GILLES MARCHAND



LA LUMIÈRE DE L'AMOUR DANS LES TÉNÈBRES DES TRANCHÉES

PRIX DES LIBRAIRES 2023

Existe aussi en livre audio
audiolib
écoutez, c'est un livre !



C. BOULZE

HERVÉ LE CORRE

« Mes personnages survivent grâce à l'amour qui les lie »

Dans les bureaux de son éditeur, Hervé Le Corre la ramène si peu que l'on retient les compliments qu'on voudrait lui adresser. Sait-il, cet homme qui n'hésite jamais à parler des doutes qui le traversent en cours d'écriture, qu'il compte à nos yeux parmi les meilleurs prosateurs en activité ? Que sa magistrale exploration de l'inframonde criminel bordelais dans *Prendre les loups pour des chiens* (2017) nous a marqués durablement ? Que l'on n'a pas oublié le policier adulte et le petit orphelin des *Cœurs déchiquetés* (2009) ni l'assassin converti en soldat de la Commune de *Dans l'ombre du brasier* (2019) ? Là où d'autres pavoiseraient en jouant les faux modestes, Le Corre se contente d'un mince sourire et d'un haussement d'épaules. Disons-le tout de suite : son dernier roman, *Qui après nous vivrez*, est éblouissant. Au sens métaphorique comme au sens propre puisqu'il inscrit un humanisme lumineux sur le fond noir d'une apocalypse à venir.

Qui après nous vivrez met en scène trois générations de femmes : Rebecca, qui un beau jour de l'an 2040 et des poussières, voit les lumières s'éteindre, l'eau se couper, la civilisation mourir et le monde s'ensauvager. Alice, fille de Rebecca, que l'on retrouve adulte, prisonnière d'une microtyrannie militaro-religieuse et mariée de force. Et Nour, fille d'Alice et mère de Clara, qui a reconstitué avec Marceau et son fils Leo ce qui ressemble à une famille : une communauté d'individus liés par des douleurs jumelles et un amour réciproque. Et dans ce monde en ruine, leur petit groupe de survivants va, fuyant les bandes de pillards, mangeant et buvant à l'occasion, cherchant un lieu, une communauté où s'enraciner. Le récit alterne entre les histoires de ces trois femmes, en commençant par Nour. Une manière de nous raconter, en trois temps et dans le désordre, l'histoire du monde qui vient. Et de nous montrer, en peu de mots soigneusement choisis, ce que c'est que de tenir debout grâce à l'amour dans un univers où toutes les atrocités sont possibles, surtout quand elles visent des femmes. Il faut bien du talent, et sans doute beaucoup de travail, pour produire avec de telles données un roman équilibré, sans mièvrerie ni complaisance pour la noirceur. Hervé Le Corre va bien au-delà : avec son goût du réalisme et son absence de cynisme, ses personnages si proches et si crédibles, sa poésie maîtrisée, *Qui après nous vivrez* est pour nous l'un des meilleurs romans postapocalyptiques jamais écrits, toutes langues confondues. •••

> UN HUMANISME LUMINEUX SUR LE FOND NOIR D'UNE APOCALYPSE À VENIR

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★★
QUI APRÈS NOUS VIVREZ
HERVÉ LE CORRE
394 P., RIVAGES, 21,90 €

BIO-BIBLIOGRAPHIE

1955

Naissance d'Hervé Le Corre. Sa mère est femme de ménage, son père ouvrier dans l'aéronautique. Il grandit à Bordeaux, dans le quartier alors très populaire de Bacalan. Après un bac passé en 1972, il devient professeur de lettres au collège, métier qui le passionne et qu'il exerce jusqu'à sa retraite, en 2017. Faut-il préciser que le succès littéraire ne lui a pas tourné la tête ?

1990

Parution de son premier roman, *La Douleur des morts,* sur la vengeance d'un père. Inspiré par Jean-Patrick Manchette, Hervé Le Corre écrit depuis ses 21 ans. Suivront *Du sable dans la bouche* (1993), *Les Effarés* (1996), *Copyright* (2001) et *L'Homme aux lèvres de saphir,* prix Mystère de la critique 2005. Dès lors, ses romans seront régulièrement primés.

2017

Après les excellents *Les Cœurs déchiquetés* et *Après la guerre,* Hervé le Corre publie le très noir *Prendre les loups pour des chiens* : l'histoire d'un boxeur incarcéré pour braquage qui espère retrouver son frère à sa libération. Mais c'est une jeune fille qui l'attend à la sortie, pour l'entraîner dans un monde de mensonges et d'intrigues criminelles sordides remarquablement décrit.

Commençons simplement : vous êtes auteur de roman noir. D'où vous est venue l'envie de passer à l'anticipation pour *Qui après nous vivrez* ?
Hervé Le Corre. C'est une vieille envie de gosse. Vers 11-12 ans, j'ai vu à la télé une adaptation du roman *Je suis une légende* de Richard Matheson. On y voyait Charlton Heston dans sa petite décapotable rouge foncer à tombeau ouvert dans les rues de Los Angeles, avec une mitraillette Sten sur le siège passager. Un très mauvais film : je l'ai revu plus tard et ça ne tient pas la route. Mais à l'époque, ça m'avait impressionné, ce type absolument seul qui s'en va trucider des vampires dans les trous d'ombre. De là est venu mon intérêt pour les histoires de solitude et d'humanité disparue. Ça m'est resté très longtemps. Et puis je dois reconnaître que ce qui nous est arrivé en 2020 et 2021 a été un choc pour moi. J'étais en train d'écrire *Traverser la nuit,* et j'ai commencé à prendre des notes, en me disant : Là, il faut que je m'y mette, j'ai trop envie de ça. Mais comme je ne suis pas un auteur de science-fiction, j'ai dû m'arranger avec ce que je sais faire. Me focaliser sur des personnages, comme dans mes romans noirs, essayer de leur donner le plus de densité possible, et puis les confronter à cet effondrement et au chaos qui s'ensuit.

Vous citez *Je suis une légende,* et la figure du survivant solitaire. Vos personnages, eux, ne sont pas du tout solitaires : ils fonctionnent par duos mère/fille ou père/fils…
H.L.C. Je n'ai pas voulu de roman avec personnage solitaire parce que je n'avais pas envie de refaire ce qui a été fait, et parce que je ne vois pas comment je pourrais tenir ce genre d'histoire au-delà de vingt pages. Mais ce qui m'intéressait, c'était quand même de montrer, autour de ces groupes de personnes, le monde tel qu'il devient et tel qu'il est devenu, puisque je raconte à la fois le processus de désorganisation, et le chaos une fois établi, où Nour, Clara, Marceau et Léo essaient de survivre.

Scinder l'histoire en trois périodes, suivant trois générations de femmes, ne vous permet-il pas aussi d'éviter un cliché du roman postapocalyptique : le grand récit didactique qui explique le naufrage de la civilisation, et précède l'arrivée des personnages ?
H.L.C. J'aurais été incapable de construire et d'inventer des univers cohérents comme le font souvent les auteurs de science-fiction. En me focalisant sur les personnages, je pouvais laisser dans le flou, comme au cinéma, ce qui me semblait difficile à écrire. Mais en même temps, je voulais éviter le piège d'un didactisme trop lourd, qui dirait : Voilà ce qui est arrivé, et c'est la faute de l'affreux capitalisme – ce que je pense profondément, mais qui n'avait pas lieu d'être écrit dans le roman.

Et puis, n'est-ce pas plus intéressant de nous laisser deviner ce qui se passe par des signes indirects ? Je pense à ces corps qui sont évacués sans soin au début de l'effondrement, aux titres de ces feuilles qui ont remplacé les journaux : *« Chaos global : orchestré par qui ? »*
H.L.C. Je procède par décantation. Je laisse tomber dans mon entonnoir un certain nombre d'éléments. Et puis au bout d'un moment, je l'espère, cela fait sens. Quant aux titres de journaux, ils rendent comptent du complotisme délirant qui peut se manifester à ce moment-là. J'ai beaucoup pensé à ces gens qui, dans Hyde Park, haranguent la foule sur leur petit escabeau en disant n'importe quoi, mais qui sont capables de regrouper autour d'eux des dizaines de personnes…

Cette narration scindée est aussi un moyen de mettre l'accent sur l'élément le plus important du livre : l'amour entre vos personnages. Avant d'être un roman postapocalyptique, n'est-ce pas un roman sur l'amour humain ?
H.L.C. Je suis d'accord. Comme vous le dites, mes personnages survivent grâce à l'amour. Ils tiennent debout calés les uns contre les autres, en essayant de s'aimer le plus possible, le moins mal possible. Ces scènes de rapprochements, de tendresse, d'effleurements, ce sont des choses que j'ai adoré écrire. Au-delà des scènes d'action, c'est vraiment ce que j'ai préféré.

Chez vous, l'amour ne passe pas par des évidences. Lorsqu'on découvre Nour et Marceau, qui avancent ensemble, on s'imagine qu'ils sont amants. En fait, non. C'est autre chose qui les lie : ils ont chacun un enfant, et chacun a perdu, dans des conditions atroces, un conjoint bien-aimé…
H.L.C. Oui, ils ont tous deux vécu des pertes irremplaçables… J'ai beaucoup pensé au

livre de Cynthia Fleury, *Les Irremplaçables*. On y trouve des pages sur le deuil que j'ai adorées, qui sont d'une intelligence pénétrante, d'une beauté… Mes personnages sont hantés par des « irremplaçables » au sens fort du terme.

Comme vous l'écrivez, *« leurs morts cheminent avec eux »*. Et pour les chérir, ils n'ont pas besoin d'inventer une religion. Ils arrivent à se fabriquer une façon de perpétuer l'amour…

H.L.C. C'est une forme de spiritualité, je n'ai pas peur du mot. La spiritualité n'a pas besoin d'être religieuse ou d'être fondée sur une croyance en une divinité. J'ai d'ailleurs tendance à montrer la religion comme une force de destruction : dans le livre, il y a le curé fou, ou bien ce « *Domaine* » régi par la croix et le croissant. Là, je me suis largement inspiré des horreurs de Daech…

On trouve d'ailleurs de nombreux signes de cette spiritualité sans Dieu. Alice et sa fille Nour ont le sentiment de sentir les choses avant qu'elles n'adviennent…

H.L.C. Oui, les personnages de filles, dans le roman, ont cette capacité, cette espèce de prescience, d'intuition. Elles savent que quelque chose va se passer, elles en ont peur. C'est pour cela que je déclenche les hurlements d'Alice enfant dès que tout s'éteint. Cette terreur dans laquelle elle se plonge, dans cette nuit. Et je me suis dit qu'il y avait peut-être quelque chose à garder. Sa fille Nour et sa petite-fille Clara auront aussi cette capacité un peu irrationnelle, et puis ça leur passe à l'âge adulte. J'avais envie de cela pour elles, ce côté petites magiciennes qui ne savent pas qu'elles en sont.

***Qui après nous vivrez* est un roman sur l'amour, mais n'est-il pas aussi un western, au moins par l'intrigue ? On y voit Clara, Léo, Marceau et Nour poursuivre les agresseurs de Clara dans le but de se venger, tout cela dans un monde sans lois.**

H.L.C. Oui, un western, c'était ça, l'idée, l'une des premières qui me soient venues. Que mon groupe de quatre, après le viol de la jeune fille, se lance dans une poursuite avec deux jours de retard. Et j'ai beaucoup pensé à ces westerns où l'on voit de braves fermiers se faire attaquer par des malfrats, et où il y a toujours un survivant qui va se lancer à leur poursuite avec plusieurs jours de retard. D'où la présence du cheval et la traction hippomobile – ça aussi, c'est un truc de gosse. Depuis toujours, je me demande si j'aime les westerns parce qu'il y a des chevaux ! D'où la relation de Léo avec le cheval, que je vois souvent en gros plan avec sa grosse tête. Et puis il y a la présence des armes à feu, et ce village où on vous les confisque, comme dans les westerns, quand le shérif de la ville récupère les armes des nouveaux arrivants.

> « Je ne voulais surtout pas que les femmes de ce roman soient assignées à un rôle de victimes »

C'est un western, mais Marceau, l'homme adulte du groupe, n'est pas du tout celui pour lequel on le prend au début, c'est-à-dire le héros taiseux, parfois rude avec son gamin, qui protégera le groupe des siens. Au contraire, plusieurs fois, ce sont eux qui le sauveront. Avez-vous construit Marceau comme un trompe-l'œil ?

H.L.C. Je ne l'avais pas conçu comme ça au départ. Je voulais un personnage assez dur, je l'imaginais comme un ancien militaire ou flic retombé dans le civil, assez violent, assez maltraitant à l'égard du gamin. Et au bout d'un moment, je me suis senti incapable de pousser au bout ce genre de caractère. Grâce à la blessure que je lui inflige, tout à coup, quelque chose se passe entre lui et le gamin… À partir de là, il y a une rupture dans le personnage, qui va devenir beaucoup plus protecteur, plus aimant, plus proche du gamin.

JACQUES TORREGANO/AKG IMAGES

Et en même temps, on le sent attaché à son rôle d'homme du groupe. Il y a cette scène où il est blessé, où Nour veut aller chasser, et où il la retient. Doit-on y voir la réticence du macho qui ne veut pas qu'une femme prenne son rôle ?

H.L.C. Oui, c'est peut-être cela. Ce côté « après tout tu es une femme ». Au moment où je l'ai écrit, cela correspondait à la façon dont le personnage voulait évoluer, ou plutôt à ce que j'avais en tête, car je ne crois pas du tout à l'autonomie des personnages. Quand j'entends des auteurs dire : Le personnage m'a complètement échappé, mais qu'est-ce que je l'ai aimé… Pitié ! Pour moi, les personnages sont mes choses, et j'ai la prétention de maîtriser leur destinée du début à la fin. Et puis surtout, pour en revenir à Nour, je montre aussi que les femmes sont capables de se battre. Elles ont des armes, elles savent s'en servir, et ce ne sont pas de petits canifs et de petits pistolets. Je ne voulais surtout pas les assigner à ce rôle de victimes, de proies malmenées, pourchassées, en fuite permanente. Elles fuient, bien sûr, mais elles sont capables de se retourner contre l'adversaire. C'est pour ça que je les montre souvent armées.

Vous montrez que les femmes peuvent être aussi malfaisantes que les hommes. Dans le *« Domaine dictatorial »*, les femmes sont gardées par des kapos féminins…

H.L.C. Cette idée vient du califat de Daech, où l'on avait des femmes qui étaient parfois, selon les témoins, pires que certains de leurs compagnons. De la même façon dans les camps de concentration, les gardiennes n'avaient rien à envier aux hommes niveau cruauté…

Gabriel García Márquez, auteur de *Cent ans de solitude*, l'un des romans que les personnages peuvent encore lire dans le monde apocalyptique de *Qui après nous vivrez*.

C'est important aussi parce que vous montrez combien, dans un monde livré à la sauvagerie, le corps des femmes est un enjeu. Avez-vous voulu concentrer, sur quelques kilomètres carrés, les violences dont les femmes sont victimes ?
H.L.C. Oui, c'est une forme de condensation. Les femmes du roman sont ou ont été victimes de mille sévices que je maintiens la plupart du temps hors champ. Je n'ai pas la force de décrire par le menu, si je puis dire, des scènes de torture ou de viol. Ce que j'essaie de dire, c'est qu'elles en ont vu, et en ont subi. Et y faire allusion suffit…

Votre roman prête beaucoup d'attention à la nature : des années après l'effondrement, le ciel est dépollué et vos personnages contemplent souvent la Voie lactée. En somme, on leur a pris la civilisation, mais on leur a rendu le ciel. Cela a-t-il influé sur votre écriture, pour la tourner vers le lyrisme ?
H.L.C. Ça, c'est mon côté contemplatif, et c'est très naïf de ma part. Je suis capable de regarder pendant plusieurs minutes un croissant de lune dans un ciel clair ou, l'été, la Voie lactée. J'aime bien me faire le plaisir égoïste de le retranscrire. Cette histoire d'étoiles, je m'en étais servi de manière plus explicite dans *Après la guerre*. Il y a ce personnage d'enfant qui a perdu ses parents, et la femme qui le recueille lui parle des étoiles. Elle essaie de figer l'imaginaire et la tristesse du gamin, de l'éclairer faiblement par la lueur d'une étoile. Ce sont des passages que j'aime écrire, et en effet, je délie un peu. Je sors du récit, de la narration, pour faire une pause poétique. Pour moi, la poésie est le sommet de la littérature… Cette fameuse hésitation de Valéry entre le son et le sens ! Donc je me laisse aller en essayant de contrôler la situation et de ne pas déraper dans des considérations niaiseuses. Le personnage du jeune Léo a tout de suite été conçu comme ayant un rapport tout à fait singulier aux animaux, à la nature. Des quatre, il est le seul à s'arrêter pour regarder un arbre, à parler au cheval, à croiser le regard d'un chevreuil sur le chemin.

Dans cette nature, on trouve aussi souvent des chiens : une figure qui revient couramment dans vos livres, comme dans *Prendre les loups pour des chiens*. Que représentent-ils dans *Qui après nous vivrez* ? L'homme rendu à son animalité ?

Adaptation de *La Route* de Cormac McCarthy, pour qui Hervé Le Corre dit avoir de la vénération.

H.L.C. Oui, c'est possible… C'est aussi, pour moi, une entité maléfique. C'est amusant, j'avais en tête le titre du livre de Clifford D. Simak, que je trouve assez sublime : *Demain les chiens*. Je me disais que ces chiens, livrés à eux-mêmes, pouvaient être le symbole d'une humanité sans aucun contrôle social, au sens noble du terme. Et puis il y a quelque chose de personnel : pour moi, entendre tout d'un coup, dans le silence, un chien aboyer, cela témoigne d'une vie qui n'est pas contrôlable, dont on ne sait rien. Dans le livre, le chien est une figure d'inquiétude.

Il y a aussi, dans votre monde apocalyptique, une persistance de la littérature. Certains personnages lisent et vous évoquez leurs lectures en donnant des éléments d'intrigue, sans révéler les titres – mais on reconnaît *Le Grand Passage* de Cormac McCarthy, *Cent ans de solitude* de García Márquez… Pourquoi était-il important de faire perdurer la littérature ?
H.L.C. Parce que faire durer la littérature, c'est faire durer le principe d'humanité. C'est aussi bête que ça pour moi. Il était évident que cela devait s'hériter, en plus de leurs valeurs d'empathie, et passer d'une génération de personnages à l'autre. Cette humanité est cristallisée par l'objet livre.

Cette permanence de la littérature est annoncée dès le titre, emprunté à la *Ballade des pendus*, de François Villon.

Faut-il l'interpréter avec le vers suivant, où les pendus exhortent ceux qui vivront après eux de ne point avoir *« les cœurs contre* [eux] *endurcis »* ?
H.L.C. Non, je ne crois pas. Ce titre, je l'ai trouvé un peu par hasard et avec moult difficultés, comme toujours. J'avais les vers de Villon en tête. J'ai simplement conjugué le verbe au futur. C'est peut-être une forme d'avertissement : Voilà ce qui vous attend. Et c'est peut-être à vous, qui vivrez, de vous bouger pour que ça n'advienne pas. Je n'y vois pas de désinvolture, du genre : Débrouillez-vous, nous avons fait ce que nous pouvions. Ce n'est pas un déni de boomer. D'ailleurs, si l'on commence à se concentrer sur de faux conflits générationnels alors qu'on est déjà dans le mur, on ne s'en sortira pas.

Justement, pour nous montrer qu'on va dans le mur, vous avez choisi de ne pas partir d'aujourd'hui, mais d'une vingtaine d'années dans le futur. Pour cela, vous avez poussé les curseurs un peu plus loin…
H.L.C. J'ai poussé les curseurs à fond. J'ai eu beaucoup de mal à décrire ce futur. Encore une fois, je ne voulais pas sombrer dans le didactisme. J'ai pris quelques éléments, y compris la question des réfugiés concentrés dans des camps à la périphérie, les migrants dont on coule les bateaux – d'où le personnage d'Aïssa, l'amie infirmière de Rebecca, que j'ai introduit un peu par hasard, parce qu'il fallait qu'elle ne soit pas seule avec son

CINÉ+ FRISSON/©2929 PRODUCTIONS/DIMENSION FILMS

bébé au moment où tout s'effondre. Et j'ai donné à Aïssa ce passé de migrante.

Elle conduit Rebecca dans ce petit village, la première des microsociétés nouvelles que vous avez imaginées. Puis on verra des dictatures sectaires, féodales, mais aussi de petites utopies, comme cette communauté « La Cécilia ». Vouliez-vous rappeler que des formes alternatives de société étaient possibles ?

H.L.C. Ce petit village est une société émergente, mais on y voit aussi l'installation de la menace absolue : ce convoi de camions militaires d'où tombent des petits papiers sur lesquels des gens appellent au secours. J'ai bien sûr pensé aux trains de la Shoah, d'où tombaient des papiers avec des adresses, des messages. Ces choses m'ont toujours bouleversé. Quant à ces petites utopies, j'ai surtout essayé de dominer mon pessimisme. Je ne voulais pas que le livre donne un constat noircissime et désespérant jusqu'au bout. D'où ces tentatives humaines de réinventer la société. L'idée de La Cécilia vient d'une communauté libertaire qui a vraiment existé. Certaines communautés essaient aussi de reconstruire sur d'autres bases, comme celle dans laquelle mes personnages se font piéger, mais là encore avec un vice de forme. Des sociétés fondées sur de bons sentiments et qui dérivent vers une entreprise sectaire.

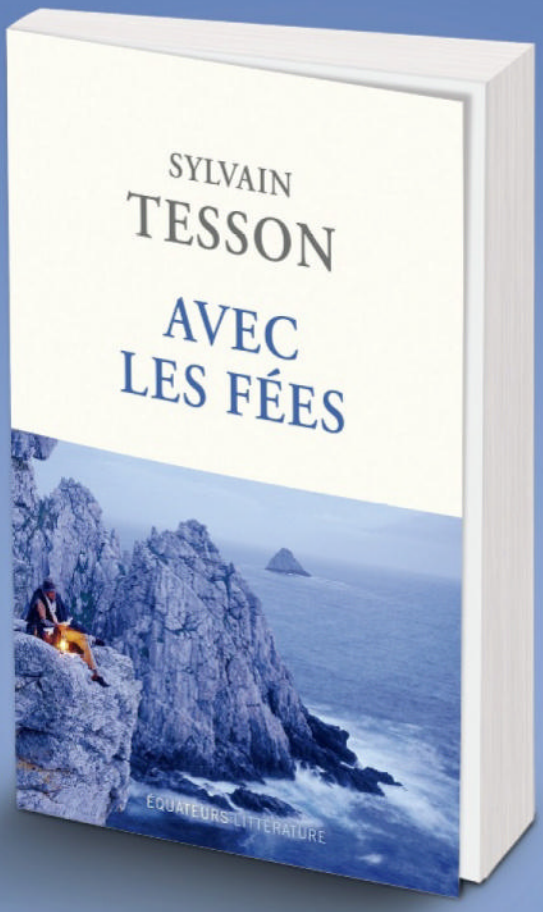
Dans *La Route*, de Cormac McCarthy, le père ne cesse de voir en son fils l'image de Dieu. Et dans *Qui après nous vivrez,* vos personnages rencontrent Joseph, qui est handicapé, vit seul avec sa mère, et leur apparaît d'une beauté sublime. Comme le dit Nour : *« Si je croyais à ces conneries, je dirais que c'est peut-être un dieu déchu, tombé sur terre dans le malheur. »* Faut-il y voir une réponse à McCarthy ?

H.L.C. J'ai une vénération pour McCarthy, mais je ne crois pas avoir voulu lui répondre. Cette scène m'est venue tout de suite. Je voulais que le regard des autres ne soit pas focalisé sur la condition d'homme détruit de Joseph, mais sur la beauté qui émane de lui. C'était une façon de travailler le regard des personnages sur lui. D'où ce passage que vous avez cité. Et puis cela se rattache à de vieilles histoires de la mythologie. Ce Dieu qui tombe sur terre et se brise, c'est Héphaïstos. Cette scène dit aussi la puissance des relations, de l'amour qui tient les personnages quand il n'y a plus rien d'autre autour. Sincèrement, c'est la scène que j'ai écrite avec le plus de bonheur et d'émotion. Là, il y avait quelque chose qui me prend le cœur. J'ai encore du mal à parler froidement de ce passage.

Votre livre est réaliste mais ne renonce pas au romanesque. Parfois, les personnages sont sauvés par des coïncidences heureuses…

H.L.C. On parlait de *La Route* de McCarthy, que je tiens pour un chef-d'œuvre : dans ce roman, quand les personnages crèvent de faim, ils trouvent toujours à manger. Dans *Qui après nous vivrez,* je m'intéresse à la manière dont mes personnages mangent, boivent et s'aiment dans ce monde-là. Alors, je fais tomber la pluie, pour qu'ils trouvent des mares, je les envoie découvrir des puits pas trop pollués. Je donne par moments dans la licence romanesque : si je reste dans un réalisme absolu, ils ne tiennent pas deux mois… ■

Propos recueillis par Alexis Brocas
Photos : Christophe Boulze pour *Lire Magazine*



Abonnez-vous à LIRE magazine

EN CADEAU
AVEC LES FÉES
Le nouveau livre de
SYLVAIN TESSON

UNE AVENTURE FÉÉRIQUE !

1 AN 49€ SEULEMENT

Scannez ce QR code pour profiter de cette offre exceptionnelle

JE M'ABONNE À LIRE MAGAZINE

Bulletin à renvoyer complété et accompagné de votre règlement à : Lire Magazine - 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux

OUI je désire bénéficier de votre offre spéciale :
1 an d'abonnement à LIRE MAGAZINE (10 numéros)
+ ***Avec les fées*** pour 49€ seulement au lieu de ~~100 €~~

Ci-joint mon règlement par :

☐ Chèque à l'ordre de EMC2

☐ Carte bancaire, paiement sécurisé sur https://abonnements.lire.fr/

Nom : .....

Prénom : .....

Adresse : .....

Code postal : |_|_|_|_|_|

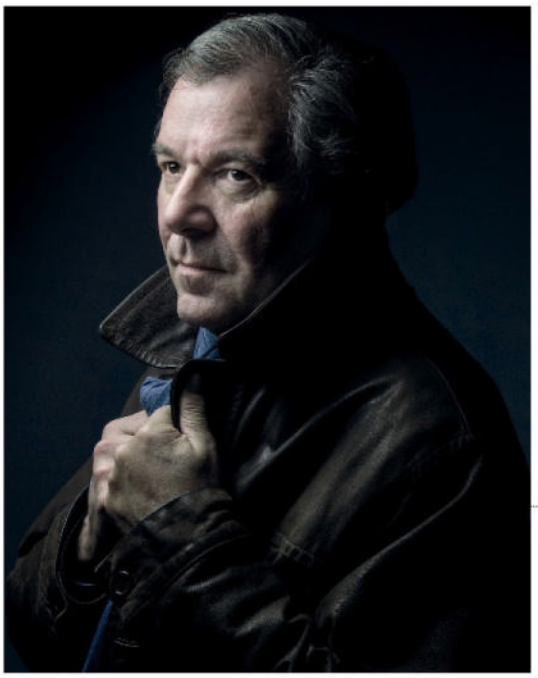
Ville : .....

E-mail : .....

OMLM526

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 30/04/24 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE MAGAZINE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE MAGAZINE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ☐. Conformément à l'article L221618 du code de la consommation, vous bénéficiez d'un délai de rétractation de 14 jours à compter de la réception du premier numéro de l'abonnement en adressant votre courrier à LIRE-MAGAZINE 20 rue Rouget de Lisle 92130 Issy les Moulineaux.

LIRE MAGAZINE EST ÉDITÉ PAR EMC2 - SAS AU CAPITAL DE 325 000 € - 15, RUE DE LA FONTAINE AU ROI, 75011 PARIS



18

AGATHE CAGÉ
UNE AFFAIRE DE CLASSES

16

JÉRÔME GARCIN :
« JE CROIS POUVOIR DIRE QUE J'AI RÉUSSI »

L'ACTUALITÉ

21

IL COURT, IL COURT, **LE FURET DU NORD**

26

LA ZONE D'INTÉRÊT
MARTIN AMIS EN (TRÈS) GRAND ÉCRAN

JOËL SAGET/AFP – FRANCK FERVILLE/FLAMMARION – FURET DU NORD LILLE – LEONINE

L'humanité d'après

Parfois très critiqué pour ses prises de position tranchées contre l'islamisme et ses complices, l'Algérien Boualem Sansal, auteur de *2084,* publie en ce début d'année son second roman d'anticipation. Qui, à nouveau, devrait susciter la polémique.

En 2015 paraissait *2084. La fin du monde*. Publié chez Gallimard, comme tous ses ouvrages depuis les débuts de l'écrivain, le septième roman de Boualem Sansal était l'un des événements de la rentrée littéraire. Cette année-là, il allait être lauréat du grand prix de l'Académie française, (ex aequo avec Hédi Kaddour). Inspiré par *1984* de George Orwell, ce texte alliait récit théologique et science-fiction, créant un monde fondé sur la soumission à un dieu unique. Neuf ans après, *2084* reste le plus gros succès de l'écrivain : plus de 250 000 exemplaires vendus pour l'édition grand format, selon Edistat.

Neuf ans et deux romans après, en ce mois de janvier 2024, notre homme revient sur le terrain du futur. Dans *Vivre. Le compte à rebours,* pas de date précise toutefois, mais un décompte. Nous sommes dans un avenir en apparence proche. En balade dans Paris, le narrateur lève les yeux et distingue cette pancarte, accrochée à la fenêtre d'un immeuble : « *J -763* ». Deux semaines auparavant, notre homme, Paolo, professeur de mathématiques en université, avait eu une vision, un cauchemar qui le hante depuis : un signal, « *J -780* ». Dans sept cent quatre-vingts jours, la présence des êtres humains sur la Terre prendrait fin. Il pensait être le seul à avoir reçu cette révélation. Mais c'était sans compter Jason, un Américain établi dans la capitale, qui a eu la même vision. Dès lors, les deux hommes, certains qu'ils sont les « *Appelés* », s'attellent à ce qu'ils pensent être leur mission : passer le restant de leurs jours à sélectionner les « *Élus* » dignes d'être sauvés, transbordés

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

au-delà de l'atmosphère pour fonder une nouvelle humanité. Derrière le récit catastrophe d'allure classique, Sansal a concocté une histoire comme il en écrit depuis toujours : oscillant entre la fiction scientifique et théologique, entre verve caustique et pamphlétaire, s'attaquant aux croyances en toc, aux figures religieuses, et aux conspirationnismes ambiants.

2015-2024 : UN MÊME HOMME, DEUX RÉSONANCES

« *J'ai toujours adoré le genre de la science-fiction. Étant de formation scientifique, je m'étais promis d'en écrire un jour* », se plaît à nous dire Sansal aujourd'hui. Après lui avoir fait remarquer que c'était déjà chose faite, il enchaîne, plus sérieusement : « *On a toujours tendance à trop séparer les choses de la vie. Mais la vie est une, et indivisible. Il faut aller vers des littératures synthétiques, prenant en compte toutes les dimensions de la vie. Sinon, on n'a que des regards parcellaires, partiaux.* » La vie est une, et nous autres sommes des êtres pluriels. Quoi de mieux que la fiction, les écrivains, et la littérature pour en rendre compte ? Du *Serment des barbares* (1999) à ce nouveau livre, en passant par *Harraga* (2005), *Le Village de l'Allemand* (2008), *Rue Darwin* (2011) et autres *Train d'Erlingen* (2018), Boualem Sansal a bâti une œuvre qui n'a eu de cesse de frotter cette pluralité des vies à la réalité de son temps. Ses romans explorent des thèmes tels que l'Algérie d'après l'indépendance, la dictature, ou la barbarie intégriste. Connu pour ses critiques sans concession de l'islamiste radical, il fait l'objet d'une censure dans son propre pays, où il vit pourtant toujours. Il est, aux côtés de Kamel Daoud et de Mohamed Sifaoui, de ceux qui ont des positions tranchées, et qui ne se font pas que des amis.

Et c'est aussi ce qui a changé, entre *2084* et *Vivre,* soit entre 2015 et 2024. Hier, il était « *le chouchou du* Monde, *de* Libé, *de* L'Obs, *qui* [lui] *demandaient des interviews ou des articles* ». Aujourd'hui, c'est plutôt par le *Figaro*, *Marianne* ou *Valeurs actuelles* qu'il est sollicité. Ce qui entraîne forcément des questions. Et l'auteur y répond sans fard : « *Si je peux m'exprimer sur des sujets où je crois utile de le faire, je n'ai pas tendance à esquiver ni refuser. Je sais que ce sera connoté, mais après tout : je suis blacklisté !* » Ses fidèles le savent : c'est depuis sa visite en Israël, en 2010, pour la traduction de l'un de ses livres, qu'il a été mis au ban d'une certaine intelligentsia dans son propre pays, et par-là même dans la diaspora algérienne, médiatique et intellectuelle en France. Pour autant, à lire ses interventions dans la presse, on sait que jamais Sansal n'a versé dans le complotisme ni dans l'idée de remplacement. À lire ses livres, on sait que sa ligne fut et reste celle-ci : quitter l'âge des dieux et des mythes, pour entrer dans l'âge des vivants. Comme un signe, *Vivre. Le compte à rebours* doit se lire, justement, pendant qu'il est encore temps. ■

Hubert Artus

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

VIVRE. LE COMPTE À REBOURS
BOUALEM SANSAL
240 P., GALLIMARD, 19 €

Effractions

Festival de littérature contemporaine

© Addictive Stock Creatives / Alamy Stock Photo / Avec Bnu / Bpi 2023

« Je ne suis peut-être pas aussi fort que je le parais à l'antenne »

Dans *Écrire et Dire,* retranscription de la série « À voix nue » que lui a consacrée France Culture, Jérôme Garcin se confie au moment de clore le chapitre du *Masque et la Plume.*

Vous dites à Caroline Broué que vous allez vous *« autoriser à être fragile ».* Qu'entendez-vous par là ?

Jérôme Garcin. Mes fonctions, surtout dans *Le Masque et la Plume* m'obligent à être fort, très fort, en permanence. On ne peut pas animer une émission en public aussi tumultueuse sans être un capitaine de navire. Je vais cesser de jouer cette comédie-là. *Le Masque* est un spectacle, du théâtre. Je ne suis peut-être pas aussi fort que je le parais à l'antenne. L'autre raison que j'ai exprimée dans *Mes fragiles* est plus personnelle : cette maladie qui a touché les miens, en amont comme en aval, fait que j'ai un souci des miens plus grand qu'avant. Il faut prendre soin de soi et des autres. C'est une version plus secrète, plus personnelle, plus médicale de la fragilité.

Fin du *Masque et la Plume* mais pas seulement… Vous ne piloterez plus les pages cultures de *L'Obs*…

J.G. Je commence pour *L'Obs* un bloc-notes cultuel qui me permet de poursuivre mes passions : écrire, voir, écouter et lire. *Le Masque,* j'en ai hérité. Avant moi, il y a eu Polac, Bastide, Bouteiller. Je l'ai animée et produite pendant trente-cinq ans : un record de longévité ! Et justement parce que j'en ai hérité, je considère qu'il serait bien de la transmettre à une femme, plus jeune. Je n'ai pas voulu vieillir avec l'émission et pas voulu qu'elle vieillisse avec moi. Et puis, j'ai besoin de temps pour moi. J'ai commencé ma carrière à 19 ans, exercé des fonctions dans tous les domaines : presse, télévision et radio. Ce métier tel que je le conçois est harassant. Je travaillais seul sur l'élaboration de l'émission : je regardais les films et les pièces, lisais les livres, établissais seul le programme que j'envoyais. J'écrivais même les lancements, et je poussais le vice jusqu'à traiter seul le courrier que je recevais ! Pas par zèle mais parce que je suis convaincu que l'émission est bonne parce que artisanale. Je l'ai faite pendant trente-cinq ans avec bonheur, et j'arrête avec une mélancolie inouïe.

Vous dites dans le livre : *« Je crois de plus en plus à deux valeurs : la fidélité et la gratitude… »*

J.G. Quand on a, comme moi, perdu très tôt des êtres chers, on est fondé à ne supporter ni l'oubli ni l'infidélité. Je suis fidèle d'abord aux disparus : je ne veux pas qu'ils meurent même s'ils sont morts. Je me sens aujourd'hui fidèle au jumeau que j'ai perdu. Et puis, il faut avoir des principes dans nos métiers. Une femme que j'aimais beaucoup, Barbara, disait quand elle faisait quelque chose pour les autres : *« Je suis OK avec cette femme-là. »* J'aimais cette expression. Quand je passe le témoin du *Masque,* quand je consacre un livre à un enfant de 6 ans disparu sous mes yeux, je me sens OK avec moi-même.

Qu'allez-vous dire à Rebecca Manzoni, qui reprend le flambeau ?

J.G. Je lui transmets le témoin, elle va faire vivre cette émission après moi dans l'esprit de Polac, Bastide ou Bouteiller. Mon objectif était de faire à nouveau une radio nationale culturelle et populaire. Et surtout, j'ai voulu préserver l'esprit de ce débat permanent sans quoi la culture se meurt. C'est violent ou rigolard parfois, mais festif. L'émission donne une image de la culture qui n'est ni triste, ni soporifique, ni réservée à une élite. J'ai toujours eu en horreur l'entre-soi du monde culturel. Le public est l'autre critique de cette émission. J'ai suivi à la lettre les principes du *Masque* telle que créée par Jean Tardieu : faire d'une émission de critiques un spectacle populaire, je crois pouvoir dire que j'ai réussi. ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau

ÉCRIRE ET DIRE
JÉRÔME GARCIN, AVEC CAROLINE BROUÉ
128 P., FRANCE CULTURE/ÉQUATEURS, 15 €

JOËL SAGET/AFP/ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

Occident de l'amer

Emmanuel Todd observe les rapports de force mondiaux et portraitise un Occident en plein déclin. Avec plus ou moins de rigueur.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

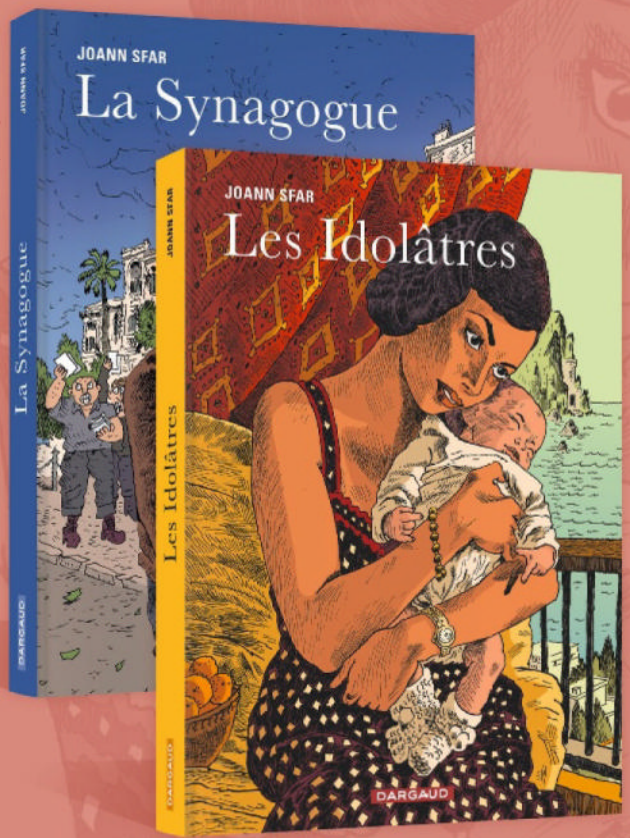
On aurait pu intituler cet article « Todd ou tard ». En effet, courant décembre, les éditions Gallimard ne souhaitaient pas faire parvenir les épreuves du nouvel essai d'Emmanuel Todd dans nos délais de bouclage. Coup de théâtre, l'ouvrage nous arrive toutefois à quelques heures de la mise sous presse. L'anecdote prend une connotation particulière quand on s'aperçoit que *La Défaite de l'Occident* a été terminé le 30 septembre – soit une semaine avant les événements du 7 octobre, le célèbre essayiste ayant néanmoins pu ajouter un « *postscript* » ô combien emblématique. Voilà : on est toujours rattrapé par les considérations temporelles, l'actualité.

Au départ, l'auteur d'*Après l'empire* cherchait à décrypter « *ce qui se joue en Ukraine, et avancer des hypothèses sur ce qui risque de survenir* […] *dans le* monde ». Mais aussi de « *percer le mystère fondamental* [de] l'incompréhension mutuelle » entre la Russie et le camp occidental. Todd dépeint celui-ci comme profondément « *malade* » – aussi bien « *en termes de décollage éducatif ou de développement économique* » que dans une définition prenant en compte la « *participation à la révolution libérale et démocratique* ». S'enchaînent ainsi différents chapitres, plus ou moins fouillés, mêlant économie, culture, politique et (surtout) religion, sur la situation des diverses régions ou nations du globe – en premier lieu sur les États-Unis (traduisant un antiaméricanisme prenant parfois le pas sur la rigueur scientifique). On s'intéressera notamment aux passages consacrés à l'Europe (et à son « *suicide assisté* »), à la Scandinavie, ou au « *reste du monde* » (ayant opté pour la Russie). La méthode Todd bat son plein, avec une grande capacité de vulgarisation, une indéniable richesse, mais aussi avec des raccourcis, des concepts fumeux (le mot « *zombie* » accolé un peu à tout) et des jugements à l'emporte-pièce qui tantôt tapent juste, tantôt relèvent de la caricature partisane. « *Je ne suis pas complètement sérieux, je l'admets* », remarque Emmanuel Todd à un moment. C'est ce qui fait l'intérêt et la singularité de ce travail, mais aussi sa limite. ■

Baptiste Liger
(avec Jean-François Paillard)

LA DÉFAITE DE L'OCCIDENT
EMMANUEL TODD
384 P., GALLIMARD, 23 €

© Joann Sfar / Dargaud 2024



JOANN SFAR

Les Idolâtres

Après *La Synagogue*, Joann Sfar revient avec un récit drôle, intime et universel, une réflexion sur l'absence d'une mère, la philosophie et l'art.

« La Synagogue *parlait de combat, de justice impossible et du modèle paternel. Avec* Les Idolâtres, *je dois rester sur l'image, la mère et l'absence. En gros, le dessin, son chemin, les mirages.* »

Le dessin, le sujet central de ce second volet autobiographique de Joann Sfar. Dessiner pour combler un vide ? Pour pallier le manque d'une mère si tôt disparue ? Peut-être. Pas seulement. Le dessin est pour l'auteur autant une religion qu'une science humaine, qui permet d'observer le monde et de s'y confronter, parfois de s'en extraire (là est l'idolâtrie), ou encore d'en inventer d'autres.

De la mort de sa mère à comment se faire publier, Joann Sfar raconte tout avec une rare sincérité.

AU RAYON BANDE DESSINÉE
DARGAUD

La gauche dans la peau

Chez les jumelles Cagé, on s'est jusqu'à présent polarisé sur Julia, « Madame Piketty ». Les choses pourraient cependant changer avec la publication de *Classes figées* par sa sœur Agathe Cagé.

Quand on tape son nom sur Google, sa photo s'affiche avec une légende laconique: « *Agathe Cagé, auteure, sœur de Julia Cagé.* » Sur cette présentation par personne interposée, l'intéressée s'en tire par une pirouette ironique: « *Je suis déçue pour notre sœur aînée, qu'ils ont oublié de mentionner…* »

L'existence de jumelles célèbres d'à peine 40 ans – elles sont nées en février 1984 – a, il est vrai, de quoi fasciner. D'autant qu'elles ont suivi un parcours des plus brillants, réussissant la même année le concours d'entrée « lettres-sciences sociales » à l'ENS de la rue d'Ulm. Puis leurs chemins ont divergé: Julia s'est orientée vers l'économie, via deux doctorats à Paris puis à Harvard; après l'ENA et un doctorat en science politique, Agathe, elle, a écumé les cabinets ministériels de l'Éducation nationale, auprès de Vincent Peillon, puis de Benoît Hamon et enfin de Najat Vallaud-Belkacem.

Aujourd'hui, elle se définit comme une « *entrepreneure* », à la tête d'une agence de conseil pour les entreprises privées qu'elle a cofondée. Mais elle n'a pas démissionné de la fonction publique. Elle a le service de l'État dans la peau: « *On peut en déplorer la bureaucratie. Mais, quand on se rend dans certains pays étrangers, on mesure notre chance d'avoir un État solide.* »

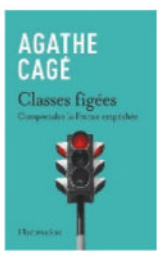
« UNE ANALYSE PLUS JUSTE DE LA SOCIÉTÉ »

Dans *Classes figées,* peut-être son véritable acte de naissance en tant qu'autrice, c'est à un constat implacable de l'urgence d'un tournant social décisif qu'elle procède. Notre pays, soutient-elle, n'est plus cette « *société de classes moyennes* » rassurante fantasmée par Giscard d'Estaing et par d'autres après lui. S'y côtoient sans se mélanger une « *minorité resserrée* » de privilégiés qui ne ressent pas les effets des crises, voire en tire profit, et une « *immense majorité* » qui « *n'a pas les moyens de les affronter* ». Cette « *France empêchée* », engluée dans un « *impouvoir d'achat* » dû à la stagnation des salaires et à l'explosion des dépenses contraintes, et confrontée à une perte de sens de son travail et au recul des services publics, a déserté l'espoir pour la clôture et la crainte. Elle n'a « *plus d'avenir, que des destins* ». Et Agathe Cagé de dénoncer, contre le « *mythe* » d'une méritocratie républicaine, l'« *immobilité sociale* » d'une nation « *quasi championne du monde du déterminisme scolaire* ». Quand on lui demande s'il s'agit là de l'amorce de ce « *projet politique* » manquant qu'elle évoque à la fin de son essai, elle s'empresse de relativiser son rôle: « *J'ai voulu simplement proposer une analyse plus juste de notre société. Si un mouvement social s'en empare, j'y participerai bien sûr!* »

Car l'organisatrice de la campagne présidentielle de Benoît Hamon en 2017 n'a pas changé. Elle reste à gauche toute, anti-RN et anti-Macron. Mais elle semble désormais ranger l'ancienne gauche « *de gouvernement* » – elle zappe sur Mélenchon, apparemment pas sa *cup of tea* – parmi ces responsables politiques « *sans imagination et sans idée,* qui, écrit-elle, *ne proposent rien à la France des classes figées* ». Où se situe-t-elle alors? On lui suggère les noms d'Allende et de Mendès France. Elle répond par le Mitterrand de 1981 et le Badinter de l'abolition de la peine de mort. C'est une volontaire, une « *opérationnelle* », mais qui rêve d'une grande politique soutenue par un élan populaire quoique sachant aussi par instants, si nécessaire, l'infléchir.

Pour peu qu'elle se dote d'une théorie explicative plus précise du social – elle en a la curiosité requise, à l'affût qu'elle paraît être de toutes les réflexions nouvelles, d'où qu'elles viennent –, elle pourrait devenir une actrice majeure dans l'élaboration d'une gauche non dogmatique, à la fois audacieuse et réaliste. Alors, à « Julia Cagé », on lira peut-être sur Google: « *économiste, sœur d'Agathe Cagé* »… ■

Patrice Bollon



CLASSES FIGÉES. COMPRENDRE LA FRANCE EMPÊCHÉE
AGATHE CAGÉ
240 P., FLAMMARION, 20 €

FRANCK FERVILLE/FLAMMARION

Juste fiel !

On retrouve ici Philippe Muray tel qu'en lui-même, avec son sens de la formule et son habituelle exécration de l'autre. Qui n'a rien perdu de sa verve plus de quinze après sa mort.

Nul ne s'étonnera de trouver ce mois-ci Philippe Muray dans la présente rubrique : il en est citoyen d'honneur. Les deux volumes que publient aujourd'hui Les Belles Lettres sont les tomes V et VI du journal qu'il a tenu à partir de 1978, publié de manière posthume depuis 2015. En ces années 1994 à 1997, Muray travaille à son roman *On ferme*, à ses *Exorcismes spirituels*, et à l'exécration du monde qui l'entoure, exprimée jour après jour dans des pages pleines d'humour noir, de violence et de bile. Les Parisiens, les touristes, les écrivains, les journalistes, les journaux, les artistes, les jeunes, les femmes enceintes, la voisine du dessous, nul n'échappe à ses malédictions. « *Je ne peux plus voir personne en peinture, je ne peux plus rien entendre sans devenir enragé. J'ai envie de mordre.* » On se demande, face à ce monument de fulmination, quelle est la part du dégoût, et celle de l'exercice de style à la Léon Bloy. Le sens de la formule, en tout cas, ne cesse de faire mouche, avec une méchanceté qui parvient toujours à surprendre. Picouly, Comte-Sponville, Gaarder, les écrivains à succès de l'époque ? C'est la « *nouvelle Patrouille cousue d'or des Sacristains* ». Marek Halter, « *un robot au sirop* ». Sollers/Kristeva, « *les Ceausescu de* L'Infini ». Michel Serres, « *du Bobin en presque pire* ». Ces jets de fiel mis à part, on est frappé dans ce volume de voir combien nos années 2020 sont filles des années 1990 que décrit Muray. Surpris, aussi, par son aptitude à maintenir continuellement sa chaudière intérieure à température maximale, sans jamais désarmer. « *Je ne peux pas comprendre un Journal intime qui ne serait ni porno ni révoltant dans les opinions, les idées, les éclairages, les révélations. Si l'on n'a rien d'odieux à cacher, alors à quoi bon en écrire un ?* » ■

Bernard Quiriny

ULTIMA NECAT V (1994-1995)
ULTIMA NECAT VI (1996-1997)
PHILIPPE MURAY
600 P. ET 600 P., LES BELLES LETTRES, 35 € ET 35 €. EN LIBRAIRIES LE 2 FÉVRIER 2024.

L'effet de Steel

Depuis un demi-siècle, l'Américaine Danielle Steel n'en finit plus d'enquiller les romans d'amour qui cartonnent dans les supermarchés. Et dans l'indifférence des médias.

Certains détails du quotidien sont des balises. Leur présence nous importe peu mais leur disparition nous affecterait. S'ils quittaient notre champ de vision, nos vies seraient différentes. Ainsi les livres de Danielle Steel… Voyez-les, rutilants dans les librairies, les grandes surfaces, les tourniquets de gare ; ou bien froissés et cornés dans les bibliothèques d'hôtel et les étals de vide-grenier. On les croise depuis un demi-siècle ; ils n'ont presque jamais changé, avec leurs couvertures aux lettrines stylisées, aux illustrations surannées, aux teintes crépusculaires. C'est bien simple : les romans de Danielle Steel font partie de notre vie. Il s'en est vendu tant : plus d'un demi-milliard, dans quelque soixante-dix pays et près de cinquante langues. Elle est pourtant modeste, Mrs Steel. Elle a l'humilité du triomphe et la discrétion du succès. Jamais un article, à peine une recension, et pourtant ses livres paraissent, les uns après les autres, avec la régularité du temps qui passe. Les sites Internet ne rechignent pas à les qualifier de « romans féminins », ce qui n'offusque personne.

Le dernier, *Héroïnes*, sort ces jours-ci. Fidèle à son tricot, Steel y parle de Seconde Guerre mondiale, de riches banquiers, de jolies infirmières et de passions sacrifiées sur l'autel de l'Histoire. À l'heure du *feel-good* artificiellement féministe et de la dark romance indigne d'un devoir sous ChatGPT, il est bon de se rappeler que Danielle Steel continue d'écraser ses contemporains, avec son métier ancestral. Tout comme on n'achète jamais les boîtes de Mon Chéri à la caisse des supermarchés ou les Toblerone géants dans les aéroports, il ne s'agit pas de lire Danielle Steel. Mais il faut se rappeler que ses romans existent car, sans eux, notre monde ne serait plus tout à fait le même. ■

Nicolas d'Estienne d'Orves

HÉROÏNES (FLYING ANGELS)
DANIELLE STEEL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR NELLY GANANCIA, 336 P., PRESSES DE LA CITÉ, 20,90 €

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

À la croisée des mondes

Les traducteurs menant de front une œuvre romanesque sont-ils des écrivains sous influence ? Nicolas Richard, qui a 130 traductions de l'anglais à son actif, sort son troisième roman, *La Chanteuse aux trois maris*. Et des points de convergence se font jour.

Jusqu'où s'étend l'imprégnation d'un livre sur son traducteur ? La critique a débattu de la porosité des écrits d'Egdar Allan Poe sur Baudelaire qui donna à lire *Histoires extraordinaires* et les *Aventures d'Arthur Gordon Pym*. L'esthétique de l'écrivain américain a-t-elle profondément déteint sur le poète des *Fleurs du mal* ? Nicolas Richard est un traducteur réputé d'écrivains anglo-saxons et l'auteur de trois romans jubilatoires. Membre du collectif Inculte, il a bourlingué une partie de sa jeunesse aux États-Unis et en Allemagne où il a beaucoup lu les écrivains beatniks et commencé par traduire des poèmes de Richard Brautigan. Son travail de passeur repose sur un distinguo : « *J'ai volontiers tendance à faire sentir l'anglais. C'est toujours un auteur que je traduis, pas la langue anglaise.* » Ce préalable posé, une osmose s'installe, naturellement : « *Comme tous les traducteurs, je suis une espèce d'"hyperlecteur" du livre que je suis en train de traduire : au bout de plusieurs mois à vivre dans un même texte, pour l'arracher à l'anglais et le faire exister en français, j'en connais chaque recoin, chaque référence, chaque allusion ; Plus rien ne m'échappe ou presque !* »

Le vertige que l'on peut ressentir face à la langue d'auteurs ardus n'impressionne pas ce passionné d'escalade qui grimpe aux falaises du Vaucluse et d'Allemagne, été comme hiver. Si aucune influence de son activité de traducteur n'a, semble-t-il, irrigué, son premier roman *Les Cailloux sacrés* (2002), un *road book* en Provence à l'intrigue abracadabrante, en revanche, le deuxième, déployant une affaire d'espionnage « *était une fiction dérivée d'une traduction* ». Il a fabriqué *La Dissipation* (2018) « *à partir du matériau glané pendant la traduction des derniers romans de Thomas Pynchon,* Vice caché *et* Fonds perdus, *en mettant en scène les gens bizarres (et franchement romanesques !) que j'avais rencontrés sur la Toile ou en chair et en os quand j'essayais de mieux comprendre la prose de Pynchon* ». Il se souvient avoir correspondu avec un olibrius qui prétendait détenir le plan de l'appartement du mystérieux Pynchon, avec l'emplacement des prises électriques !

DES « COÏNCIDENCES TROUBLANTES »

Encore faut-il voir comment se manifeste l'influence de l'auteur traduit. Par la structure romanesque, le rythme, le tempo, le style ? *La Chanteuse aux trois maris*, tiré en grande partie de l'histoire de sa famille, apporte un début de réponse. Quand Nicolas Richard l'a composé, il avait « *présent à l'esprit le style frénétique de Hunter S. Thompson, la sensibilité de Valeria Luiselli, les dialogues laconiques de Jim Dodge, et les ellipses de Richard Powers* ». Les échos sont en grande partie involontaires, ce n'est pas délibéré. Cela n'empêche pas des « *coïncidences troublantes* » apparues lorsqu'il a relu les épreuves de *La Chanteuse aux trois maris* à peu près en même temps que celles de *Trust* de Hernan Diaz (prix Pulitzer 2023). « *C'est à ce moment-là – alors que j'avais commencé à prendre des notes en vue de* La Chanteuse aux trois maris *vingt ans plus tôt ! – que j'ai pris conscience de certaines proximités : que l'action des deux romans se déroulait à la même période de l'entre-deux-guerres, que tous deux mettaient en scène une femme racontant le processus d'écriture imaginaire à partir de faits réels, que dans les deux textes il était fait référence à la morphine.* » Contrairement au fameux axiome de géométrie, deux lignes de vie parallèles peuvent se croiser. Mais dans l'espace-temps du traducteur romancier uniquement, seule exception démontrée. ■ **Olivier Cariguel**

À noter la parution de la traduction de *Kaddish et autres poèmes* d'Allen Ginsberg (Christian Bourgois). En librairies le 8 février.

LA CHANTEUSE AUX TROIS MARIS
NICOLAS RICHARD
288 P., INCULTE, 21,50 €

DR/INCULTE

Une centenaire au top

Créée il y a plus de cent ans et faisant dès ses débuts figure de précurseur, la librairie Furet du Nord* a su déployer ses ailes pour devenir aujourd'hui la quatrième plus grande chaîne de l'Hexagone.

De 1992 à 1999, la plus grande librairie du monde se trouvait en France : c'était le Furet du Nord, à Lille. Aujourd'hui, le Furet du Nord est devenu un groupe : Nosoli (pour Nous sommes libraires), qui rassemble dix-neuf librairies Furet et onze Decitre dans le Nord, en Rhône-Alpes, en région parisienne et même en Belgique. Mais quand on pense « Furet du Nord », on pense plus spécialement à Lille. Au commencement était un magasin de fourrures, situé rue de la Vieille-Comédie, transformé en librairie en 1921 par son nouveau propriétaire. En 1950, elle est rachetée par Paul Callens, qui y était employé. Il la fait déménager neuf ans plus tard, sur la Grand-Place. Aujourd'hui responsable de la communication du groupe, Jean-François Callens, son fils, témoigne : « *En pleines Trente Glorieuses, période où naissait le concept de grande distribution, le Furet a été le premier endroit où l'on a mis des livres sur table, où le passant déambulait au milieu d'eux. Avant, c'était un peu comme dans une pharmacie : les livres étaient sur étagères, dans les réserves.* » En 1959, l'antre s'étend sur 500 mètres carrés.

UN CIRCUIT VERTUEUX

Pendant plusieurs décennies, il s'est élargi : jusqu'à 8 000 mètres carrés aujourd'hui. Disposé non en largeur, mais en hauteur : huit étages, ou « niveaux de vente ». Au sous-sol : les livres d'occasion et les CD. Au rez-de-chaussée : littérature, polar, science-fiction et romance. Cuisine et développement personnel sont au premier. Au-dessus : jeunesse, jeux et jouets. Au troisième : BD et mangas. Les étages supérieurs sont dévolus à la papeterie, aux sciences humaines, au tourisme, aux beaux-arts et au cinéma, puis enfin aux livres scolaires et universitaires. « *Entre quatre et neuf libraires par étage. Sur un total de cent salariés, ici* », détaille Franck Brunet, l'un des chefs de secteur du Furet lillois. Celui-ci poursuit : « *Nous sommes une librairie généraliste, mais elle est faite de particularismes.* » Il présente l'endroit comme « *un empilement de strates, de plusieurs librairies* ». Cet empilement « *offre une diversité, une variété d'événements comme de clientèle* ». Cette dernière est lilloise, mais aussi régionale, universitaire (nombre d'événements hors les murs dans les différentes facultés), ainsi que parisienne et… de Belgique voisine.

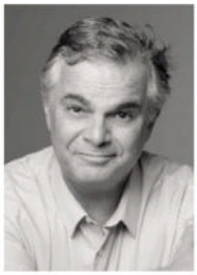
Parmi les décisions stratégiques récentes : la « seconde main ». Comprenez : le livre neuf à prix réduit et le livre d'occasion. Avec, au Furet de Lille, un niveau entier qui y est consacré. L'enseigne organise ses propres rachats, via l'une des sociétés de son groupe (Chapitre.com), et « *propose à ses fidèles clients de revendre les livres dont ils veulent se séparer* ». Le terme revendiqué : « *circuit vertueux* ». Une histoire qui dit son époque. ■ **Hubert Artus**

* 15, place du Général-de-Gaulle, 59 000 Lille. Ouvert du lundi au samedi de 9 h 30 à 19 h 30, le dimanche de 10 h à 19 h 30). *furet.com*

FURET DU NORD LILLE

La lecture, du goût et du plaisir

Dans des livres manifestes, Alexandre Jardin et Clémentine Beauvais se demandent comment donner l'envie de lire. Qui peut aussi bien venir autour d'un jeu de plateau…



C'est un serpent de mer, qui pourtant ne prend pas l'eau : comment donner envie de lire ? Qu'il s'agisse des enfants ou des plus grands, la question se pose toujours davantage au moment où, selon le rapport « Les Français et la lecture en 2023 » du Centre national du livre (CNL), près d'un jeune sur cinq affirme ne pas lire du tout. Deux auteurs présentent ainsi leur réflexion.

« Devenons obstinément des nations de lecteurs avec une fougue de mal-pensants, de pensant-à-part, de pensant-bizarre », s'exclame ainsi Alexandre Jardin en introduction de *Faire lire pour les nuls*. Dans cet ouvrage refusant tout principe d'élitisme, l'écrivain se demande notamment comment partager le goût de cette activité – ou comment le rendre accessible –, et s'interroge sur la prescription. Il révèle par ailleurs quelques secrets d'écrivains, nous fait découvrir certaines bibliothèques, proposant au passage une large bibliographie.

Si l'auteur de *Fanfan* insiste sur le terme de plaisir, Clémentine Beauvais, elle, use également du mot « jouissance ». Cette grande figure de la jeunesse signe ici avec *Comment jouir de la lecture* un petit manifeste (avec une mise en page mettant en avant les phrases clés) qui repose sur cette idée : *« Pour la lecture comme pour le sexe, il faut imaginer une éducation à la jouissance. Mais comment ? Et par où commencer ? »* Dans ce texte politique, l'autrice dépasse les hiérarchies préétablies, cherche les sources de ce qui peut nous plaire (ou pas) dans un ouvrage et libère les idées préconçues sur ce que peut apporter un livre.

Mais le goût de la lecture peut passer par d'autres formes. Ainsi, on recommandera de faire une partie du jeu de plateau *Le Roman imaginaire*, proposé par Gallimard, à travers plus de 1 250 questions et défis autour des grands classiques de la littérature. Un objet malin – même si la mention « à partir de 14 ans » semble ici quelque peu optimiste… ■

Baptiste Liger

FAIRE LIRE POUR LES NULS
ALEXANDRE JARDIN
340 P., FIRST, 24,95 €

COMMENT JOUIR DE LA LECTURE ?
CLÉMENTINE BEAUVAIS
30 P., LA MARTINIÈRE/ALT, 3,50 €

LE ROMAN IMAGINAIRE. LE JEU
GALLIMARD, 35 €

• FAIT DIVERS

Au cœur du mensonge

Dans *L'Homme aux mille visages*, Sonia Kronlund enquête sur un authentique séducteur, mythomane, qui a multiplié les identités pour duper à loisir ses compagnes. Un document édifiant.

Toute identité a, par essence, une histoire et donc une part de potentielle fiction. Mais il faut prendre garde lorsque cette dernière prend le pas sur la réalité des individus. Certains, ou en l'espèce certaines, en ont fait les frais. C'est le cas de Marianne, lorsqu'elle découvre que son compagnon Alexandre, chirurgien d'origine brésilienne, spécialiste du thorax à l'hôpital de Colombes, n'est pas celui qu'elle imaginait. Loin de là. C'est ce qu'elle va raconter, grâce à *« une amie commune »*, la journaliste Sonia Kronlund. Qui voit immédiatement là un sujet de film, ou de livre. Car le dénommé Alexandre, pour d'autres femmes, s'appelle Daniel, Alexander, Carlos ou Ricardo – son « vrai » prénom – et se présente en tant que *« médecin militaire au sein des zones de guerre »*, *« ingénieur en construction automobile et chef de projet chez Peugeot »* ou comme *« ingénieur dans les télécoms, travaillant pour le géant américain AT & T »*. Entre autres cartes de visite, et ce de la France à l'Amérique du Sud, en passant par la Pologne. Comment toutes celles, nombreuses (Nicole, Kasia, Carolina, et d'autres…), qui ont croisé son chemin ont-elles pu se faire berner ? C'est l'un des enjeux de *L'Homme aux mille visages*, document d'une grande justesse psychologique, qui décortique les techniques très perfectionnées de manipulation de cet *« as de la mystification et de la débrouille »*. Si le récit de ses origines peut varier, ce menteur patenté sait mieux que quiconque rendre crédible un rendez-vous avec des proches qui n'aura pas lieu, faire appel à un certain *« Jean-Yves »* fictif, ou emprunter de « petites » sommes d'argent sans que cela suscite le moindre doute. S'interrogeant elle-même sur sa démarche et sur sa fascination, tel Emmanuel Carrère avec *L'Adversaire*, Sonia Kronlund enquête donc sur le passé de cet individu, pour comprendre les événements qui ont façonné sa personnalité cynique. Et ira jusqu'à le rencontrer – quitte à utiliser les méthodes de « triche » de cet affabulateur. Un retour à l'envoyeur ? Et ce qu'on a lu est-il la vérité ? ■

B.L.

L'HOMME AUX MILLE VISAGES
SONIA KRONLUND
180 P., GRASSET, 19 €

DR/FIRST - UNIVERSITÉ SORBONNE PARIS NORD

VENDÉE
LE DÉPARTEMENT

EXPOSITION

16 décembre 2023
9 juin 2024

HISTORIAL
DE LA VENDÉE

Soljenitsyne

Un géant de la liberté

CRÉDIT AGRICOLE
ATLANTIQUE VENDÉE

LIRE magazine

nossites.vendee.fr

RCS 622044501 - Crédits photos : GettyImage

« Le cinéma, c'est l'accès à la culture pour ceux qui n'en ont pas »

Nicolas Seydoux a longtemps dirigé Gaumont dont il est aujourd'hui président du conseil de surveillance. Il raconte son aventure d'un demi-siècle dans ses Mémoires, *Le Cinéma. 50 ans de passion*. Entretien.

Vous avez passé trente ans à la tête de Gaumont. Ce qui ne semblait pas prévu…

Nicolas Seydoux. L'opportunité Gaumont s'est présentée, et j'y ai heureusement trouvé ma place assez vite. Chez Gaumont, je me suis d'abord investi à 100 % dans les salles de cinéma. Un travail extraordinairement rationnel alors que le contact entre un film et le public relève de l'irrationnel et du sentiment. J'ai une certitude : un film est fait pour être vu dans une salle par une collectivité qui va partager une émotion. Le cinéma, c'est l'accès à la culture pour ceux qui n'en ont pas toujours. On discute avant d'aller au cinéma, on discute en sortant… Et l'essentiel de la culture, c'est l'échange.

Comment expliquez-vous que seul le cinéma français subsiste en Europe ?

N.S. Parce que nous sommes les seuls à nous être battus pour maintenir notre système de financement. Mais il faudrait que les pouvoirs acceptent de comprendre une fois pour toutes que l'argent du cinéma n'est pas celui du contribuable, mais celui du spectateur. Ce n'est pas une subvention : la profession accepte qu'une partie des sommes encaissées soit recyclée ! Les différents directeurs du CNC étaient d'accord avec cette analyse, ce qui n'est plus vraiment le cas aujourd'hui : ne parlons même pas du ministre des Finances, qui voudrait s'approprier cette manne ! Ce serait très dangereux ! Et il y a un risque. Il faut que la profession soit très attentive à ce que le CNC garde son autonomie.

Et l'exception culturelle ?

N.S. L'exception culturelle est fondamentale. Il va de soi que le cinéma fait partie de l'économie de marché, mais c'est une économie qui doit être protégée. Le jour où Jack Lang a fait voter le prix unique du livre, il a sauvé les librairies ! C'est une idée d'une simplicité absolue, car si les livres étaient uniquement devenus un produit d'appel dans les stations-service, les libraires auraient pu disparaître. La France a le tissu cinématographique le plus exemplaire au monde. Il faut le préserver.

La politique des auteurs a été inventée par les *Cahiers du cinéma* dans les années 1960. Y en a-t-il une chez Gaumont ?

N.S. Pour Alain Poiré, producteur maison, l'important, c'est le film grand public : *Le Grand Blond avec une chaussure noire, Les Visiteurs…* Pour Daniel Toscan du Plantier, autre producteur maison, ce sont les grands auteurs : Pialat, Fellini, Godard… Puis Patrice Ledoux s'est attaché à la nouvelle génération des années 1980, comme Luc Besson. Et quand Sidonie *[Dumas, patronne actuelle de Gaumont et fille de Nicolas Seydoux]* arrive, elle accentue cette diversité. Il faut être fidèle à ceux que vous avez découverts ou qui se sont développés chez vous. Par exemple, Olivier Nakache et Éric Toledano sont entrés chez Gaumont avec *Intouchables* : ils sont contents chez nous, et nous sommes contents avec eux. L'ADN de Gaumont, c'est l'éclectisme.

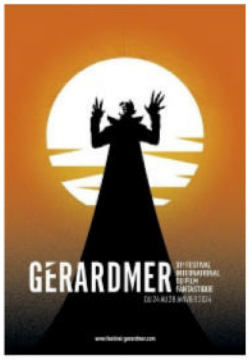
Depuis que le cinéma est né, en 1895, on annonce son décès. Vous le voyez encore vivre longtemps ?

N.S. Le cinéma vivra si les cinéastes ne se perdent pas ailleurs. J'ai un avis sévère sur le fait que la Mostra de Venise ait pu offrir le Lion d'or à un film qui ne sort pas dans les salles mais sur une plateforme. Le cinéma est devenu une exception dans un monde couvert d'images. Il faut donner envie au public d'aller en salle. Les gens aiment être ensemble. J'en suis convaincu : nous ne sommes pas faits pour vivre seuls. ■

Propos recueillis par Éric Libiot

LE CINÉMA. 50 ANS DE PASSION
NICOLAS SEYDOUX
464 P., GALLIMARD, 27 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD



LE TOP 3 DE BERNARD WERBER*

L'auteur des *Fourmis* présidera la 31e édition du Festival international du film fantastique de Gérardmer. Il a choisi pour nous trois longs-métrages de ce genre l'ayant le plus influencé.**

1 *2001 : l'Odyssée de l'espace* de Stanley Kubrick (1968)

« J'adore l'idée qu'une autre forme d'intelligence nous observe et veut nous faire évoluer – sachant que ce qui nous bloque, nous, c'est la peur de la mort. Ce postulat m'a inspiré pour ma pièce *Nos amis les humains*, qui raconte comment des extraterrestres ont enlevé des humains et leur expliquent à quel point ils sont primitifs. Ils les observent un peu comme nous, lorsque nous scrutons des fourmis en train de travailler, de construire un pont ! Mais le regard doit être bienveillant, comme lorsqu'on observe son enfant en train d'apprendre, de changer. »

2 *Jonathan Livingstone le goéland* de Hall Bartlett (1973)

« Je garde un souvenir très fort de cette adaptation du livre de Richard Bach en raison de son coup de force narratif, à savoir la mort de son personnage principal à la moitié du film. Et, malgré tout, celui-ci continue. Mon fils Jonathan *[qui publie en février un nouveau roman,* La Meilleure Écrivaine du monde – *voir page 110]* doit son prénom à cette œuvre. Il y a également la musique mémorable de Neil Diamond, qui m'a appris que la bande-son représentait un gros pourcentage du travail. C'est pour cette raison que j'indique généralement à mes lecteurs une bande-son dans mes livres. »

3 *Brazil* de Terry Gilliam (1985)

« Grâce à ce film, j'ai appris qu'il fallait toujours surprendre ! Et inventer visuellement, pour faire passer une idée. Je me souviens que, peu de temps avant de découvrir *Brazil*, j'avais vu l'adaptation de *1984* de George Orwell, qui avait un message politique assez proche sur les dangers du totalitarisme. Mais c'était beaucoup plus didactique, appuyé. *Brazil* dit à peu près la même chose, mais nous prend pour des gens plus évolués ! Et le tout, en nous distrayant. Mais j'aurais pu aussi bien vous parler de *Blade Runner*, que j'adore également… » ■

Propos recueillis par Baptiste Liger

* Dernier livre paru : *Le Temps des chimères* (Albin Michel).

** La prochaine édition du Festival de Gérardmer se déroulera du 24 au 28 janvier.

RICHARD DUMAS/ALBIN MICHEL

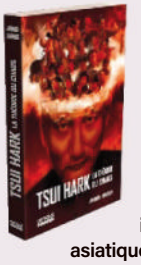
LIBREMENT INSPIRÉ DES LETTRES DE
MARIE DE SÉVIGNÉ

DVD

***LA BÊTE DANS LA JUNGLE* DE PATRIC CHIHA**
(BLAQ OUT)
→ En attendant de découvrir *La Bête* de Bertrand Bonello (en salles le 7 février), on peut revoir une autre (et récente) adaptation de *La Bête dans la jungle* de Henry James. Qui nous plonge dans l'univers vénéneux d'une boîte de nuit, de la fin des années 1970 au début des années 2000. Avec les épatantes Béatrice Dalle et Anaïs Demoustier.
Baptiste Liger

***CANTIQUE DE LA RACAILLE* DE VINCENT RAVALEC**
(DORIANE)
→ Premier lauréat du prix de Flore (en 1994), *Cantique de la racaille*, de Vincent Ravalec, a placé son auteur comme un symbole d'une certaine littérature des années 1990. De cet ouvrage, cet amoureux du septième art a d'ailleurs tiré un très joli film, aujourd'hui disponible en DVD Blu-ray, avec deux documentaires et sept courts-métrages en bonus.
B.L.

LIVRE



***TSUI HARK. LA THÉORIE DU CHAOS* D'ARNAUD LANUQUE**
(OMAKÉ)
→ C'est l'une des figures les plus importantes du cinéma asiatique. On lui doit en effet, en tant que producteur, *Le Syndicat du crime* et *The Killer* de John Woo, et, comme réalisateur, une grosse poignée de grands films (la saga *Il était une fois en Chine*, *Le Festin chinois*, *The Blade*…). Le parcours de Tsui Hark (y compris ses projets inachevés !) est aujourd'hui raconté et analysé par le journaliste Arnaud Lanuque, dans un ouvrage de plus de 600 pages – et fruit de plus d'une centaine d'entretiens avec certains collaborateurs de ce touche-à-tout hongkongais prolifique (qui s'est d'ailleurs confié à l'auteur). On saluera aussi la forme de l'objet, en coffret – qui trouvera naturellement sa place aussi bien dans une bibliothèque que dans une vidéothèque.
B.L.

Le camp d'à côté

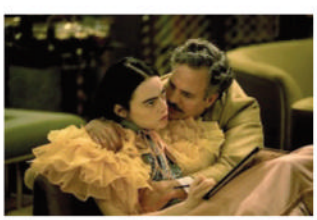
Tiré du roman controversé de Martin Amis, *La Zone d'intérêt* de Jonathan Glazer est un film impressionnant et réussi sur la vie horriblement tranquille d'une famille allemande pendant la guerre.

La radicalité au service du propos. A priori tout pour déplaire tant ce genre de parti pris frise souvent la posture « auteuriste ». Rien de tout ça dans *La Zone d'intérêt* de Jonathan Glazer, d'après Martin Amis (le roman ressort chez Calmann-Lévy ainsi qu'*Expérience*, les Mémoires de l'auteur). N'était son sujet terrible, ce film pourrait être applaudi mille fois et même qualifié d'extraordinaire. Impressionnant lui irait sans doute mieux, tant la sidération devant une telle réussite est totale. Il faut d'ailleurs une grande maîtrise formelle pour mettre en images le texte d'Amis ; les mots peuvent s'échapper, les images jamais. Le film raconte la vie (tranquille) d'une famille allemande dont le père est gardien à Auschwitz ; leur maison et leur jardin jouxtent le camp et rien ne vient troubler leur quiétude alors que s'échappe la fumée des fours crématoires ou qu'un train (de déportés) annonce son arrivée au fond du décor. *La Zone d'intérêt* n'est filmé qu'en plans fixes rigoureux dont les cadres précis disent, pour les personnages, le désir de se contenter de la situation, voire d'en jouir, quand l'horreur, exprimée par quelques indices signifiants, existe hors cadre. Bouleversant de bout en bout, ce film est l'œuvre d'un grand auteur. Il est reparti du Festival de Cannes avec le grand prix, il aurait pu (dû ?) recevoir la Palme d'or. ■ **Éric Libiot**
(En salles le 31 janvier)

Lady Frankenstein

On pensait oublié les *Pauvres créatures* d'Alasdair Gray. C'était sans compter l'audace et le talent de Yórgos Lánthimos !

Sans doute la marque des grands cinéastes : Yórgos Lánthimos ne laisse jamais indifférent, s'escrimant à changer de style, de sujet, d'ambiance avec cette envie de raconter des histoires. Avec *Pauvres créatures*, il s'attaque au pamphlet mâtiné de science-fiction d'Alasdair Gray emballé comme un film quasi expérimental. Oui, c'est beaucoup, mais aussi vivifiant. Rien n'arrête le réalisateur qui suit une jeune femme ramenée à la vie par un savant fou et qui décide, sous le coup d'une seconde naissance, de bousculer une société par trop figée et de s'exprimer en femme libre. *Pauvres créatures* aligne trois stars au générique (Emma Stone, Mark Ruffalo, Willem Dafoe) qui visiblement s'amusent devant la caméra. Le film, en noir et blanc, fait mille clins d'œil à l'expressionnisme allemand. Il y a autant d'amusement que d'agacement et de surprises. Mais Lánthimos est un metteur en scène qui n'oublie jamais le cinéma ; il y en a à chaque coin d'image. Il est comme un écrivain qui sans cesse remue son propre style. ■ **E.L.**
(En salles le 17 janvier)



LEONINE – SEARCHLIGHT PICTURES ALL RIGHTS RESERVED.

• SÉRIE TÉLÉ

Comme au cinéma

Masters of The Air réunit Steven Spielberg et Tom Hanks pour une impressionnante superproduction, d'après Donald L. Miller.

En plus d'être le brillant réalisateur de cinéma que l'on connaît, Steven Spielberg est aussi un producteur au parcours éclectique traversé d'autant de fulgurances *(Histoires fantastiques, Urgences)* que de fascinants ratages *(Haute tension, Terranova).* Après les formidables *Frères d'armes* et sa « suite » intitulée *The Pacific*, respectivement produites en 2001 et 2010 et s'inscrivant directement dans la lignée d'*Il faut sauver le soldat Ryan*, Spielberg, ici coproducteur avec Tom Hanks, continue son exploration de l'héroïsme en temps de guerre avec *Masters of the Air.* Inspirée du livre éponyme de Donald L. Miller et adaptée par John Orloff, *Masters of the Air* suit les hommes du 100th Bomb Group, aviateurs d'élite de l'armée américaine, alors qu'ils mènent de périlleux bombardements sur l'Allemagne nazie. À l'ultra-réalisme terrestre et boueux du diptyque *Frères d'armes/The Pacific* répond une approche forcément plus aérienne et céleste. On retrouve ici le même souffle épique que dans les autres productions et surtout cette même volonté d'inscrire la petite histoire dans la grande par le prisme de ses protagonistes, héros ordinaires, pris dans les tumultes d'une guerre inhumaine. C'est dans cette propension à toujours placer l'humain au cœur de ses enjeux, à mêler habilement l'intimiste et le spectaculaire que *Masters of the Air* révèle toute sa force, celle d'un drame épique, terriblement sincère dans sa volonté de renouer avec un certain âge d'or du cinéma. Fort d'un impressionnant travail de reconstitution, d'une narration aussi ambitieuse que maîtrisée et d'un casting de premier ordre, *Masters of the Air* rejoint haut la main ses aînés au panthéon des séries télé bien trop grandes pour la petite lucarne. ■ **Ilan Ferry**

(Sur Apple TV +)

• THÉÂTRE

Mauvais cap

Malgré le talent des comédiens, le dernier _Cyrano de Bergerac_ à la Comédie-Française relève du naufrage.

Laurent-Lafitte et Yoann Gasiorowski dans _Cyrano de Bergerac._

À l'affiche dans une nouvelle mise en scène ? Avec un nouvel interprète dans le rôle-titre ? Il y avait de quoi se précipiter pour voir la pièce. Las ! Visuellement, ça commence mal : sur scène pendent piteusement des cintres, un vilain rideau lamé or devant lequel est installée une haute estrade ronde. On s'interroge. C'est pourtant bien dans ce décor que va se jouer le premier acte de la pièce, censé se dérouler à l'hôtel de Bourgogne. Puis surgissent sur le plateau de jeunes bretteurs vêtus d'inesthétiques costumes bouffants, les Cadets venus assister à la prestation théâtrale de l'acteur Montfleury. Dès les premières répliques, une cacophonie s'installe, au sens figuré comme au sens propre : ces jeunes gens ont tous un phrasé épouvantable. Cyrano (Laurent Lafitte) déboule en tyrolienne : inutile trouvaille ! Il y en aura d'autres, de plus fumeuses et plus gênantes encore, comme celle de faire jouer tous les rôles de femmes par des hommes, celui de Roxane excepté, joué avec finesse par Jennifer Decker.

Quelle mouche a donc piqué le metteur en scène Emmanuel Daumas d'avoir réduit à un spectacle presque inintelligible, tour à tour queer, kitsch et parodique – parfois les trois en même temps ! –, une œuvre qui porte si haut l'honneur, le courage, l'héroïsme et l'esprit de sacrifice ? De la poésie, si lyrique, de son texte, et de la beauté poignante de ses personnages, il ne reste rien ou presque, quelques tirades, sauvées ici et là et des bribes d'émotion. De ce naufrage émergent heureusement quelques acteurs : Laurent Stocker, qui campe un Ragueneau touchant, Yoann Gasiorowski qui compose un Christian comme il doit l'être, beau, effacé et vulnérable, et Laurent Lafitte qui offre un Cyrano sobre sombre, mélancolique et meurtri. ■

Dominique Poncet

→ **Cyrano de Bergerac** d'Edmond Rostand, mise en scène d'Emmanuel Daumas. En alternance à la Comédie-Française (Paris 1er), salle Richelieu, jusqu'au 29 avril.

APPLE TV – CHRISTOPHE RAYNAUD DE LAGE, COLL. COMÉDIE-FRANÇAISE

Larmes de crocodile

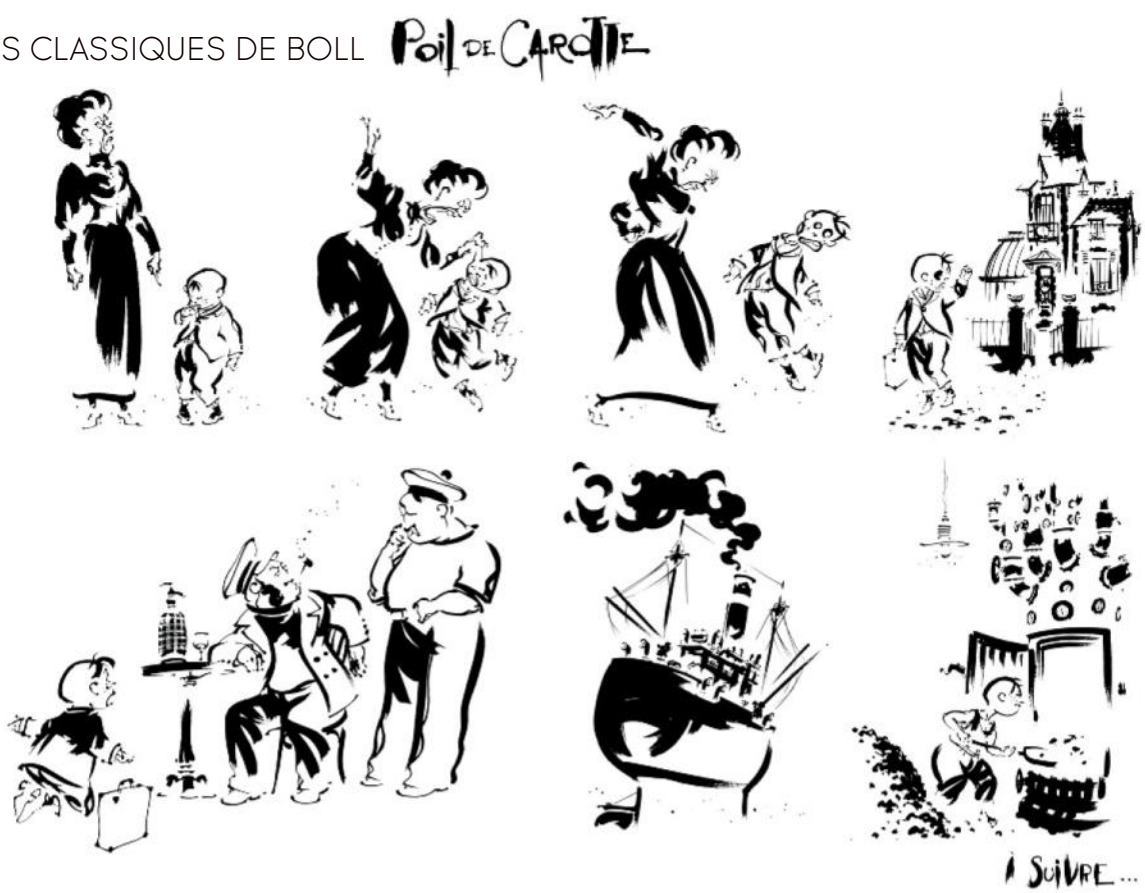
Le séminal *Crying Freeman* revient dans une édition de toute beauté chez Glénat.

Manga fondateur s'il en est, écrit par Kazuo Koike (*Lady Snowblood*) et dessiné par Ryôichi Ikegami (*Sanctuary*), *Crying Freeman* est arrivé en France par l'entremise de la revue *Kaméha* avant d'être popularisé par l'excellent film éponyme de Christophe Gans (qui signait là son premier long-métrage) en 1995 et la version d'animation datant de 1988 qui arriva dans la foulée chez nous. Petite piqûre de rappel : *Crying Freeman* raconte l'histoire d'un potier japonais, drogué et enlevé par la mafia chinoise qui l'utilise ensuite comme tueur à gages. Sa particularité ? Verser une larme après chacun de ses assassinats. Après avoir refusé de tuer une jeune femme témoin de ses méfaits, le Freeman, se retourne contre ses employeurs pour mieux protéger la proie dont il s'est épris. Véritable bijou du genre aussi poétique et violent que résolument romantique, *Crying Freeman* se refait une beauté par l'entremise de Glénat. Comme il l'avait fait pour *Sanctuary*, l'éditeur a eu l'excellente idée de ressortir le titre sous la forme d'une « Perfect Edition » en cinq tomes, c'est-à-dire pour la première fois en grand format et agrémenté de pages en couleurs. Une riche idée tant ce titre séminal mérite d'être redécouvert et pleinement apprécié aussi bien pour ses qualités graphiques et narratives que par son apport à tout un pan de la pop culture. Popularisant la figure des yakuzas et leur fonctionnement à la fois autarcique et tentaculaire. Le second tome, paru au mois de janvier, nous montre un Freeman désormais à la tête des 108 Dragons, l'organisation mafieuse qui l'employait. Au sein de cet univers où l'on rejette les liens du sang, il va devoir faire ses preuves pour s'imposer. Toujours aussi opératique et belle, cette suite des aventures du Freeman sonne comme une lecture indispensable pour ceux qui s'étaient arrêtés au film de Christophe Gans ou au tout premier tome de cette Perfect Edition, sorti en octobre dernier. ■

Ilan Ferry

CRYING FREEMAN (T. 2) (KURAINGU FURÎMAN)
KAZUO KOIKE, RYÔICHI IKEGAMI
TRADUIT DU JAPONAIS PAR DJAMEL RABAHI,
418 P, GLÉNAT, 14,95 €

• LES CLASSIQUES DE BOLL



1987 KAZUO KOIKE, RYOICHI IKEGAMI/SHOGAKUKAN - BOLL

« Une très bonne musique de film est une très bonne musique tout court ! »

Dans sa biographie de Bernard Herrmann, l'écrivain et compositeur Karol Beffa évoque la carrière de celui qui composa des morceaux mémorables pour les films de Hitchcock, Scorsese ou Welles. Entretien.

AMÉLIE TCHERNIAK/ACTES SUD

Qu'est-ce que Bernard Herrmann a apporté à la musique de film ?

Karol Beffa. Il a fait en sorte que ce genre ne soit pas simplement une expression post-romantique après Mahler et Strauss, mais qu'il puisse se décliner en fonction des climats émotionnels. Puis il a élargi l'horizon en permettant à l'accompagnement de musique de film de se réduire à quelques notes seulement pour créer des transitions entre les scènes, une ponctuation… Ça a quelque chose de paradoxal, car c'est aussi le compositeur de thèmes sublimes qui peuvent se dérouler sur des dizaines de secondes voire des minutes entières.

Bernard Herrmann a fait ses débuts à la radio. Comment ce médium en plein essor a-t-il influencé sa manière de composer ?

K.B. Après la crise de 1929, la radio était le moyen pour des centaines de milliers de consommateurs de se divertir à peu de frais. Bernard Herrmann a pu bénéficier d'un « boum » au début des années 1930. Il fallait réussir un morceau en quelques notes seulement car le temps était compté – il arrivait que les formats de radio ne fassent que deux ou trois minutes. Plus tard, dans les années 1950, on lui a parfois imposé de travailler avec trois instruments seulement, faute de budget suffisant. Et de cette contrainte forte, Herrmann a tiré des trésors d'imagination.

Quelle a été sa meilleure composition pour le cinéma ?

K.B. Bernard Herrmann a commencé le cinéma avec Orson Welles qu'il avait connu à la radio. Ils n'ont malheureusement fait que deux films ensemble : *Citizen Kane* et *La Splendeur des Amberson*. Il a également formé un duo inoubliable avec Hitchcock, je pense à *Psychose* ou *Sueurs froides* – c'est un exemple de symbiose parfaite entre un réalisateur et un compositeur. Mais sa plus grande réussite au cinéma est la musique de *L'Aventure de Mme Muir* de Mankiewicz. Pour moi, une très bonne musique de film est une très bonne musique tout court ! Avec celle-ci, le degré d'inspiration, le soin apporté à l'orchestration et la perfection de l'agencement des thèmes atteignent un niveau incomparable.

En tant que compositeur, que vous a apporté la musique de Bernard Herrmann ?

K.B. J'ai une fascination pour les motifs assez brefs, répétés, certaines formes de duplication, des climats souvent mineurs, sombres, parfois lugubres. Je me rends compte a posteriori que ce sont aussi des éléments de son vocabulaire qui m'ont inspiré, que ce soit consciemment ou inconsciemment. ■

Propos recueillis par Aude Giger

BERNARD HERRMANN
KAROL BEFFA
176 P., ACTES SUD, 20 €

Chanteur à plume

Le musicien Tim Dup ajoute une nouvelle corde à son art en publiant son premier roman.

Remarqué sur la scène musicale depuis une petite dizaine d'années, l'auteur-compositeur-interprète Tim Dup a démontré sa sensibilité dans quatre albums aux arrangements poétiques et aux harmonies originales, à la croisée des chemins entre électro et variété. Engagé notamment dans le soutien aux femmes victimes de violences, cet artiste à la voix androgyne étoffe son propos au-delà des rimes dans un récit à la première personne. Pierre entame sa vingtaine dans un environnement en plein bouleversement : la maison de famille doit être vendue, sa compagne porte leur enfant, et l'histoire de sa mère, assassinée par son père, le secoue avec une violence nouvelle depuis le retour de cet homme qu'il n'a jamais vraiment connu. Dans une approche quasiment documentaire, *Je suis fait de leur absence* interroge la répétition des schémas, la responsabilité des proches dans un tel drame et la mémoire familiale qui ne se répare jamais. Une plume mélancolique et tendre. ■ **A.G.**

JE SUIS FAIT DE LEUR ABSENCE
TIM DUP
240 P., STOCK, 20,50 €

LE PODCAST
Les Rendez-vous littéraires rue Cambon
→ Sous la houlette de la journaliste Lauren Bastide, créatrice du podcast La Poudre, et de la critique Erica Wagner, Chanel propose chaque mois un podcast littéraire bilingue pour mettre en avant une autrice ayant publié son premier livre.

LE REPLAY
Les Mille Vies de Jorge Semprún

→ Diffusé au cours du mois de décembre sur Arte, ce documentaire est encore disponible pendant quelques semaines. L'occasion de redécouvrir cet immense écrivain espagnol rescapé de Buchenwald, auteur du *Grand Voyage*.

LE COMPTE INSTAGRAM
NYTbooks
→ Le compte du supplément littéraire du *New York Times* est une caverne d'Ali Baba pour tous les amoureux des livres. Des articles (en anglais) passionnants sur des initiatives merveilleuses, des photos sublimes et des listes de lectures pour toujours avoir un temps d'avance. **L.D.**

Wittkopmania

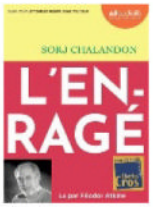
Un petit groupe d'écrivains et d'amoureux des livres se mobilise sur les réseaux sociaux pour faire revivre la plume vénéneuse et transgressive de l'écrivaine Gabrielle Wittkop.

À la toute fin de l'année 2023, une belle initiative littéraire a retenu notre attention sur les réseaux sociaux, comme un cadeau de Noël avant l'heure. Sous l'impulsion de Grégory Le Floch, romancier acclamé pour *De parcourir le monde et d'y rôder*, de Guillaume Lebrun, auteur du remarqué *Fantaisies guérillères*, et de Noémie Sauvage, éditrice de littérature francophone aux éditions de l'Olivier, la voix d'une grande dame des lettres françaises, injustement méconnue, nous parvenait de l'abîme et nous touchait en plein cœur. Vingt et un ans après sa disparition, la Société des amis de Gabrielle Wittkop entend faire mieux connaître la vie et l'œuvre de cette écrivaine à part, héritière de Sade, Lautréamont et Poe, qui inspira aussi bien de la fascination que du rejet avec sa littérature gothique dérangeante. *Le Nécrophile, Hemlock, Sérénissime assassinat* sont autant d'œuvres qui vous marquent au fer rouge une fois que vous en avez franchi le seuil. Cette plume vénéneuse ne pouvait sombrer en silence dans l'oubli.

C'est donc une multitude de contenus qui ont vu le jour sur les réseaux sociaux et sur un site dédié, à l'identité visuelle sombre et soignée. Une biographie, entre réalité et légende, un focus sur ses œuvres emblématiques, des archives rares de l'autrice et surtout des interviews exceptionnelles enregistrées ces dernières semaines avec des gens du métier qui l'ont bien connue, des proches ou même des admirateurs. Les premières pierres d'un édifice encore plus vaste, puisqu'en 2024 nos justiciers ne comptent pas s'arrêter en si bon chemin et promettent une série d'événements, dont une grande soirée en l'honneur de l'écrivaine, le 4 mai 2024 dans un théâtre parisien. Tous nos vœux les plus wittkopiens ! ■

Léonard Desbrières

• LIVRES AUDIO



L'ENRAGÉ
DE SORJ CHALANDON
LU PAR FÉODOR ATKINE
(AUDIOLIB)

■ Après avoir été désigné livre de l'année 2023 par la rédaction de *Lire Magazine*, la puissance du roman de Sorj Chalandon est encore soulignée par la performance de Féodor Atkine. L'acteur sert avec sa maestria habituelle l'histoire saisissante et véridique de « La Teigne », adolescent qui parvient à s'évader d'un bagne pour enfants à Belle-île-en-Mer, au beau milieu des années 1930.

LE VOL DU GRIZZLY
DE FABIAN GRÉGOIRE
LU PAR PLUSIEURS ACTEURS
(PRODUIT PAR KIDSONO, L'ÉCOLE DES LOISIRS)

■ Respectivement interprété par Françoise Cousin, Waléry Doumenc, Pierre-François Garel et Sarah Gevart, *Le Vol du grizzly* met en scène la civilisation amérindienne et la province de Colombie-Britannique : une panne d'hydravion et l'attente des secours constituent le point de départ d'un récit captivant, agrémenté de pastilles documentaires.

BESTIOLES
SÉRIE D'ALBUMS ILLUSTRÉS PAR JULIE COLOMBET
(COÉDITION HÉLIUM/ACTES SUD ET FRANCE INTER)

■ Adaptés du podcast à succès et éponyme de France Inter, ces albums à grands rabats et dotés de QR codes permettent de conjuguer le plaisir de l'audio et les codes graphiques de la bande dessinée. Le pou, le lynx, le marmotton et le merle y sont croqués sur le vif par les plumes alertes de Marie Desplechin, Alice Butaud et Isabelle Collombat. **Christophe Rioux**

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

BIBLIOTHÉRAPIE

SOPHIE PÉTERS

Le « sans » vide de sens

Parce que nous traversons une époque assez peu philosophique, et saturée de dogmatismes en tout genre, la philosophe Mazarine M. Pingeot reprend le chemin de sa discipline presque à la façon d'une lanceuse d'alerte. Son dernier ouvrage, *Vivre sans. Une philosophie du manque,* nous montre comment, par un extraordinaire tour de passe-passe, nous avons transformé l'absence en valeur, le manque en objet de convoitise. Chemin faisant, sa pensée nous aide à questionner la complicité dangereuse que nous entretenons avec la société de consommation.

NOUS AVONS TRANSFORMÉ L'ABSENCE EN VALEUR, LE MANQUE EN OBJET DE CONVOITISE

« *Il faut dire que la société de marché a rendu la tâche philosophique difficile*, avoue-t-elle. *Même les plus grands philosophes contemporains – Foucault, Deleuze – sont solubles dans le néolibéralisme malgré la critique qu'ils en font. La raison de cette complicité est leur refus du négatif, du non, du "sans". On pourrait faire l'hypothèse que le marketing en est l'expression la plus inventive, la plus imagée, la plus intelligente aussi.* »

Au point que, par l'artifice du « sans », le marketing arrive encore à nous encourager à combler nos manques. C'est ainsi que Mazarine M. Pingeot nous amuse presque avec la liste des produits « sans » dont le marché nous fait constamment la réclame. « *Désormais, nous mangerons sans viande, et pourquoi pas sans nourriture, nous roulerons sans voiture, et nous ferons l'amour sans nous toucher. Est-ce une raison pour tout avaler ? Et surtout du vent, qui nous est vendu comme s'il s'agissait du manteau du roi ? Mais le roi est nu.* »

De fait, le désir, qui est le moteur constitutif de la nature humaine, se noie dans la consommation et le positivisme tous azimuts, constate la philosophe. « *L'Être a pris toute la place, ne reste au Néant que des ersatz. L'adverbe en tient lieu, et commande tous les champs lexicaux : sans risque, sans danger, sans souci… On vous promet un monde ouaté d'où le tragique doit être exclu.* »

Résultat : la privation est devenue en soi un plus. Consommer en se privant, voilà l'alchimie dernière, qui permet de ne pas contester le cadre, tout en s'achetant une conscience. Mais le plus grave n'est pas tant cette récupération que les effets néfastes qu'elle produit sur ce qui est constitutif de l'essence humaine, à savoir justement le manque, le vide, la question au cœur de ce qui permet aux humains de donner un sens à leur vie. L'esprit chosifié par cette logique a évacué la possibilité du néant et, avec elle, le tragique. L'alerte lancée par la professeure de philosophie, c'est le grand retour de la morale au détriment de la création et de la politique. Le grand retour du plein, au détriment du doute, du soupçon, du manque, du néant. Son essai nous propose de reconnaître que nous sommes des êtres de manque, que tout n'est pas de l'ordre du connaissable, que certaines choses nous échappent et qu'il existe bel et bien un vide irréductible.

Essentiel, à l'heure où « *d'un côté, le vide, le "sans" sont devenus de nouveaux facteurs pathogènes (dépression, suicides, crise, angoisse), de l'autre, le "sans" est plus-value. Entre les deux, il est difficile d'entendre l'appel de la philosophie*, écrit Mazarine M. Pingeot, *et ce d'autant plus qu'elle a elle-même fait un sort au néant, au négatif, au manque, refermant la question pour s'intéresser tantôt à l'être, tantôt au social* ».

La philosophie se fait ici l'alliée de la psyché en l'aidant à prendre conscience de la réalité dans laquelle elle se trouve. Celle dans laquelle nous emmène Mazarine M. Pingeot n'est pas des plus joyeuses mais justement nous éveille et nous soulage. ■

★★★★☆
VIVRE SANS. UNE PHILOSOPHIE DU MANQUE
MAZARINE M. PINGEOT
320 P., CLIMATS, 21 €

AUDREY SOVIGNET

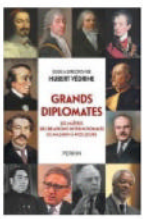
Qui sont les grands diplomates dans l'Histoire?

Dirigé par Hubert Védrine, cet ouvrage nous fait découvrir ceux qui dans l'ombre œuvrent à la marche du monde, insistant sur la nécessité de remettre à l'honneur l'art de la négociation.

Nous vivons une période étonnante. L'art de négocier semble s'éclipser des relations internationales, alors même que l'on classe la diplomatie parmi les *soft skills,* les compétences douces nécessaires pour réussir dans l'entreprise. Dans *Grands diplomates,* Hubert Védrine, ancien ministre des Affaires étrangères, refuse cette dérive. Lui qui a conceptualisé l'hyperpuissance américaine présente aujourd'hui un ouvrage qui réhabilite les grands esprits qui ont inventé et fait prospérer les principes des relations internationales. Et chacun des grands exemples choisis incarne un moment fort : la prépondérance d'une nation ou sa résistance.

Tout commence, bien sûr, avec Mazarin qui établit une sorte de système d'alliance, prélude à la puissance de Louis XIV. Puis vient Kaunitz qui renverse les alliances européennes et place l'Autriche de Marie-Thérèse au cœur du concert européen. Pitt, Metternich, Talleyrand sont autant de pièces dans cette longue perspective diplomatique qui a mis en musique les ambitions des souverains. Ces producteurs de systèmes étaient tous des serviteurs de leur nation. Mais quelque chose change avec Bismarck. Son sens du rapport de force doit nourrir un projet expansionniste d'un nouveau genre, assis sur un peuple, une nation, une race. En un sens, il préfigure la conception d'un Hitler et d'un Ribbentrop radicalisé sur la même base. Molotov s'écarte de ce schéma dans un XX^e^ siècle où les idéologies et l'existence des grands réseaux militants internationaux assurent de nouveaux moyens d'action aux puissances. Ce parcours au côté de ces intelligences lumineuses, toutes présentées par des historiens ou des diplomates de haut niveau, est à la fois rassurant et effrayant. Rassurant car il montre parfois des ambitions immenses, comme celle de Briand d'éradiquer la guerre. Mais effrayant car tous ces montages ne durent qu'un temps et leur déséquilibre s'est inévitablement terminé par des guerres. ■

Fabrice d'Almeida



GRANDS DIPLOMATES. LES MAÎTRES DES RELATIONS INTERNATIONALES DE MAZARIN À NOS JOURS
HUBERT VÉDRINE (DIR.)
416 P., PERRIN, 25 €

Le darwinisme social n'est-il qu'un fantasme?

Le philosophe franco-israélien Daniel Milo dénonce le mythe capitaliste de la « lutte pour la vie » issu de Darwin, et lui oppose ce qu'il appelle le « suffisamment bon ».

Aucune doctrine n'a influencé autant le capitalisme que le darwinisme. On le comprend aisément : l'idée libérale d'une concurrence-compétition établissant un optimum économique trouve un écho dans celle de la sélection naturelle de Darwin, qui fait triompher et même ne survivre que les individus « *les plus aptes* » – les « *premiers de cordée* » de certains… Dans *La Survie des médiocres,* Daniel Milo relativise ce cliché par une revue savante des exceptions à la règle darwinienne. Non seulement, le long cou des girafes ne leur sert à rien, mais leurs jambes démesurées les obligent à mettre bas debout. Résultat : les bébés girafons tombant de 2 mètres de haut, la tête la première, sur le sol, 50 % meurent à la naissance ! On a vu mieux comme « sélection »… Quant à notre cerveau, en grossissant, il a obligé les femmes Homo sapiens à avancer leur accouchement de plusieurs mois, d'où l'état de « *grand prématuré* » dans lequel nous venons au monde. Milo n'en conclut pas à la fausseté du darwinisme. Il le dit vrai, mais parfois seulement. La nature « *réelle* » ne modifie en effet que ce qui compromet notre existence et, loin de tout rationaliser, elle accepte l'inutile tant qu'il n'attente pas à l'utile. Elle ne recherche pas non plus la performance : elle laisse « *les ratés de la nature et les humiliés de la société* » prospérer s'ils le peuvent. Bref, elle n'a rien à voir avec le discours de jungle que le capitalisme a tiré du darwinisme. Tolérante parce que neutre, elle montre l'image d'une société plus cool, qui se contenterait du « *suffisamment bon* », d'une adaptation minimale nous permettant de vaquer à nos tâches usuelles. Une ode à une tranquille normalité – la « *médiocrité* » – qui fait de l'essai philosophico-scientifique de Milo un livre politique libérateur. ■

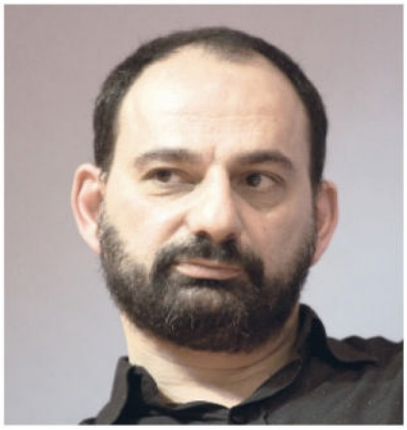
Patrice Bollon

LA SURVIE DES MÉDIOCRES. CRITIQUE DU DARWINISME ET DU CAPITALISME
DANIEL MILO
416 P., GALLIMARD, 27 €

JOEL SAGET/AFP/PERRIN - FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

L'échec est-il une affaire de réussite ?

Dans un essai intelligent et plaisant, le romancier-éditeur-traducteur Claro analyse le fait d'échouer à travers l'expérience littéraire. Mission accomplie !



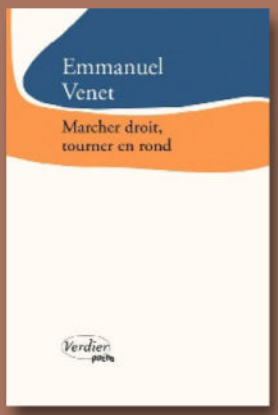
GEORGES SÉGUIN/AUTREMENT

Avouons-le modestement : d'une manière ou d'une autre, nous avons tous raté, nous sommes tous des ratés. Le constat, définitif et au-delà de toute notion de pessimisme, s'impose naturellement car là réside l'humanité. C'est ainsi, et c'est peut-être pour cette raison, que Claro tape juste, avec son passionnant essai, *L'échec* – sous-titré « Comment échouer mieux », reprenant la formule de Samuel Beckett dans *Le Monde et le Pantalon*. Tout est question de terminologie et, au fil des pages, l'écrivain revient sur le sens précis de différents verbes qui ne recoupent pas toujours la même réalité : « échouer », « sombrer », « chuter » ou « faillir » – qui signifie « *faire et ne pas faire ; se planter et ne rien semer* » mais aussi « *arriver, certes mal en point, mais arriver néanmoins* ». La langue et la littérature s'avèrent d'ailleurs les moteurs du texte. Claro évoque ainsi ses déboires lors de certaines traductions (face à l'impossibilité de restituer précisément la lettre d'un auteur), s'attarde sur quelques grandes figures (Kafka, Pessoa, Cocteau, Benjamin) et distingue quatre façons d'échouer un livre (l'abstention, le renoncement, l'abandon et le fait de mener son projet à terme). Il s'amuse également à pastiche quelques célèbres incipits (« *Longtemps, j'ai échoué dans le bonheur* », « *Échec, lumière de ma vie, feu de mes reins* », « *Aujourd'hui, maman a échoué* »), multiplie les aphorismes, dresse une liste autobiographique de ses ratages. De ce qui pourrait sembler nombriliste se dégagent pourtant des vérités universelles, déclinables à bien des situations. Doit-on alors parler de livre réussi sans faire offense à Claro ? Mais on s'aperçoit que nous avons oublié de répondre à la question titre de cet article. Ça, c'est raté ! Contrairement à l'ouvrage. ■

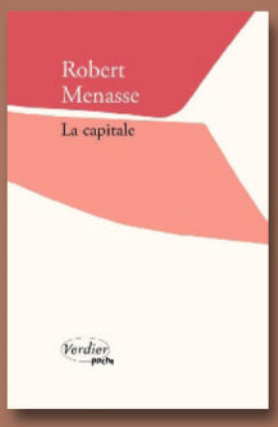
Baptiste Liger

L'ÉCHEC. COMMENT ÉCHOUER MIEUX
CLARO
240 P., AUTREMENT, 20 €

Nouvelle collection Verdier/poche



Verdier poche



Romain Bertrand
Robert Menasse
Giani Stuparich
Emmanuel Venet

En librairie le 1er février

www.editions-verdier.fr

PARISIENNES, PARISIENS, À VOUS DE CHOISIR !

Coup d'envoi pour l'édition 2024 du prix des lectrices et lecteurs des bibliothèques de la Ville de Paris.

Tous les ans depuis la création de l'événement en 2017, les bibliothécaires de la capitale sélectionnent cinq premiers romans pour les soumettre au choix d'un jury tout particulier, puisqu'il invite tous les Parisiens.
Leurs voix compteront pour 50 % du verdict final, qui sera prononcé le 13 avril par Carine Rolland, adjointe à la mairie de Paris, à l'occasion du Festival du livre de Paris.
Cette année, et pour la première fois, les cinq romans sélectionnés ont été écrits par des femmes que le public – votants ou non – pourra rencontrer à la médiathèque Marguerite-Duras, dans le 20e arrondissement, le vendredi 2 février.
Les participants pourront ainsi choisir leur titre préféré parmi les suivants :
→ *Mon petit* de Nadège Erika (Livres agités)
→ *Tumeur ou Tutu* de Léna Ghar (Verticales)
→ *L'Unique Objet de mon regard* d'Aurélie Lacroix (Cambourakis)
→ *La Colère et l'Envie* d'Alice Renard (Héloïse d'Ormesson)
→ *L'Indésir* de Joséphine Tassy (L'Iconoclaste)
Qui succédera à Anthony Passeron, auteur des *Enfants endormis* (Globe) couronné l'an dernier ? Pour voter, rendez-vous en ligne sur bibliotheques.paris.fr, ou dans l'une des 27 bibliothèques participantes (à retrouver sur le site de la Ville de Paris) jusqu'au 29 février 2024.

Margaux Morasso

bibliotheques.paris.fr/prix-des-lecteurs.aspx

Les Hugo, le talent en héritage

Cent après sa mort, le peintre Georges Hugo, petit-fils de l'auteur des *Misérables,* est mis à l'honneur dans une exposition inédite de la maison Victor-Hugo à Paris.

En 1877, Victor Hugo compose un poème en l'honneur de son unique petit-fils, intitulé *L'Art d'être grand-père*. Il célèbre ainsi la relation fusionnelle qu'il entretient avec Georges Hugo, qui le surnomme affectueusement « Papapa », le petit garçon ayant perdu son propre père à l'âge de 3 ans. L'écrivain a pris en charge l'éducation de l'enfant, qui scrute son aïeul en train d'esquisser ses rêveries fantastiques à l'encre de Chine, et l'imite. Adolescent, il reçoit ses premières leçons de peinture, administrées par l'artiste Ernest Ange Duez à Hauteville House, la maison de Victor Hugo située à Guernesey. Puis il croque l'île et ses habitants avec une curiosité renouvelée. Il perpétue l'héritage familial et lègue une œuvre encore méconnue, à laquelle s'intéresse la maison Victor-Hugo de Paris, à travers une rétrospective foisonnante. L'écrin intime du domicile de l'auteur des *Contemplations* accueille ainsi près de 300 pièces provenant du fonds du musée et de collections privées : huiles, dessins, gravures, manuscrits, carnets, lettres, photographies, archives familiales qui n'ont jamais été dévoilées au public. Une manière de saluer la mémoire de celui qui a contribué à la grandeur de l'institution en multipliant les donations. On y découvre le parcours atypique du fils du journaliste Charles Hugo et d'Alice Lehaene, né après la mort de méningite du premier bébé du couple lui aussi appelé Georges. Il n'a pas d'atelier, posant son chevalet où bon lui semble, dans un salon ou sur le pont d'un navire. Mondain, pour fréquenter les cafés et les théâtres où il croise des politiciens et des intellectuels, et patriote, pour décider d'effectuer son service militaire dans la marine et de s'engager, à 46 ans et en dépit de sa santé fragile, lors de la guerre de 1914-1918, durant laquelle il griffonne au crayon des scènes se déroulant dans les tranchées d'un trait rapide et incisif. En 1920, le musée des Arts décoratifs présente son travail, le public s'émeut de ses témoignages de l'enfer vécu par les poilus, au côté de portraits et de paysages. Il meurt cinq ans plus tard d'une congestion pulmonaire, dans la misère. ■

Gabrielle Martin

→ **Georges Hugo, l'art d'être petit-fils.**
Maison Victor-Hugo (Paris 4e), jusqu'au 10 mars.
maisonsvictorhugo.fr.

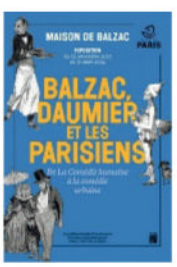
COLLECTION PARTICULIÈRE, COURTESY BRAME ET LORENCEAU – CC0 PARIS MUSÉES/MAISONS DE VICTOR HUGO PARIS-GUERNESEY

Quand Daumier s'invite chez Balzac

Découvrez Paris et les Parisiens à travers les œuvres du caricaturiste et de l'écrivain réunies dans la maison de ce dernier.

Ils avaient en commun la capacité de cerner instantanément les travers de leurs contemporains, cette attention de chaque instant au moindre détail qui leur permettait de comprendre le caractère des hommes et des femmes qu'ils croisaient, pour en rire ou s'en émouvoir sincèrement. Encore aujourd'hui, il n'existe aucune preuve que Balzac, l'écrivain, et Daumier, le caricaturiste, se soient rencontrés dans les salles de rédaction des journaux ou chez les maisons d'édition avec lesquels ils collaboraient. Ils partageaient le même prénom, Honoré, et la même acuité pour appréhender la vie quotidienne et classer les Parisiens qu'ils fréquentaient selon une catégorie sociale, Balzac dans sa série littéraire *La Comédie humaine,* et Daumier dans ses innombrables esquisses. Rien ne leur échappe, leur analyse de la personnalité de leurs semblables déterminée par leur fonction est toujours juste, et les descriptions des aléas de la capitale restent d'actualité : trafic des transports en commun perturbé, désagréments dans les restaurants, rencontres inopportunes la nuit…

La maison de Balzac se propose d'aller plus en profondeur dans l'exploration de leur gémellité pour établir une correspondance entre les deux artistes, que Charles Baudelaire avait déjà pressentie en expliquant que Balzac considérait Daumier comme « *un auxiliaire* ». Une soixantaine de gravures de Daumier, agrémentées de quelques-unes de ses peintures, dialoguent ainsi avec des extraits des livres de Balzac, prouvant à quel point les deux perceptions se rejoignent. Il suffit d'un accessoire, d'une gestuelle et d'une mimique pour savoir immédiatement à qui l'on a affaire ! La critique est acerbe ou indulgente, mais traduit toujours une immense sensibilité, une sincère empathie, et le talent pour saisir en un clin d'œil la complexité de la psychologie humaine. ■ **G.M.**



→ **Balzac, Daumier et les Parisiens, de *La Comédie humaine* à la comédie urbaine.** Maison de Balzac (Paris 16e), jusqu'au 31 mars. *maisondebalzac.paris.fr.*

PARIS MUSÉES/MAISON DE BALZAC – NATIONAL PORTRAIT GALLERY

LES CLASSIQUES DE LIRE magazine

ALEXANDRE DUMAS L'INÉPUISABLE MOUSQUETAIRE

Alexandre Dumas a énormément écrit, mais saviez-vous qu'il avait aussi énormément vécu ? Qu'il fut un dramaturge adulé bien avant de devenir le romancier préféré des Français par la grâce des *Trois Mousquetaires* ? Qu'il accumulait comme dans un même mouvement les œuvres, les dettes et les maîtresses ? Qu'il fut, avant la gloire, un petit employé du futur Louis-Philippe ? Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine*, nous plongeons ainsi dans l'immense océan de sa production, tout en restituant son existence joyeusement agitée. Car Dumas n'était pas seulement un grand écrivain. Il était aussi, comme l'avait décelé Michelet, une force de la nature, toujours en mouvement. Avec Sylvain Ledda, Robert Kopp… ■ **Alexis Brocas**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr.*

UN INCONNU NOMMÉ SHAKESPEARE

Voltaire voyait en lui un « *génie barbare* ». Et pour cause ! William Shakespeare a brillé dans chaque genre du théâtre, avec des pièces qui ignoraient les règles d'unicité ou de bienséance propres au bon goût français. Dans ses comédies, on trouve de la tragédie, et inversement. Ses personnages peuvent tuer ou torturer sur scène – voir la double énucléation du brave Gloucester par le traître Cornouailles dans *Le Roi Lear.* Qu'il donne dans la farce scabreuse ou dans les monologues élevés, Shakespeare excellait dans tout. Ce qu'il fallait pour séduire le public bigarré des théâtres londoniens du XVIe siècle. Mais si l'importance de son œuvre ne se discute pas, sa vie reste largement mystérieuse. Dans ce numéro des Classiques de *Lire Magazine,* nous tâchons de circonscrire l'individu Shakespeare, d'interroger sa poétique extraordinairement variée, d'analyser ses usages des genres théâtraux, de nous pencher sur ses sonnets. Avec Robert Kopp, Anthony Burgess, Barbara Schulz… ■ **A.B.**

Disponible chez votre marchand de journaux ou sur *lire.fr* à partir du 3 février.

L'AVIS DES LECTEURS

Chaque mois, dans *Lire Magazine*, les contributeurs de la plateforme s'expriment sur les succès du moment.

SENS CRITIQUE

6 ✶ Gaston. Le retour de Lagaffe (t. 22)

Delaf (Dupuis)

« […] Ce nouveau tome écrit par Delaf, qui s'insère parfaitement dans la continuité de ce qu'a fait Franquin, m'a ébloui par sa capacité à perpétuer l'héritage. Il est d'ailleurs appréciable à mon sens que le tome s'intitule "tome 22" et non "tome 1" d'une nouvelle série. En effet, le *Gaston* de Delaf est à l'œuvre de Franquin ce que *L'Affaire Francis Blake* est à l'œuvre de Jacobs. Une reprise en tous points exemplaire, qui sait manier avec une dextérité inattendue les codes et la mythologie du matériau initial, tout en y faisant quelques ajouts aussi subtils que discrets, qui créent à cette suite une identité affirmée, habilement différente de celle du père fondateur sans que ces différences ne lui soient un affront. En effet, on ne pouvait pas imaginer plus bel hommage au génial Franquin que cette bande dessinée signée Delaf. Ses gags sont souvent d'une précision chirurgicale. On y retrouve le génie de Franquin pour les petites répliques "à côté". […] On y retrouve également le génie pour la chute à double ou triple rebondissements […]. N'hésitant pas à intégrer Franquin lui-même en personnage systématiquement hors champ et sans dialogues, l'auteur s'amuse comme un petit fou autour d'un MacGuffin parfaitement trouvé pour offrir à Gaston une intrigue non dénuée de noblesse… et même – si j'osais ! – d'un soupçon d'émotion pour les lecteurs, dont le ravissement à la lecture de l'apothéose de ce tome 22 ne pourra qu'être proportionnel à l'amour qu'ils portent au personnage. […] On espère que ça va durer ! » ■ **#Tonto**

9 ✶ Les gens de Bilbao naissent où ils veulent

Maria Larrea (Livre de Poche)

« Maria, alter ego de l'auteur, est cinéaste. Ses brillantes études à la Fémis lui ont permis de prendre sa revanche sur la modeste condition de ses parents, l'un basque, l'autre galicienne, venus chercher en France l'avenir que l'Espagne de Franco leur refusait. Tous deux abandonnés à la naissance et élevés dans un orphelinat religieux, Julian est devenu à Paris un père alcoolique et violent, gardien du théâtre de la Michodière, et Victoria, une mère résignée, femme de ménage bien peu considérée. Pressée de s'envoler vers une réussite qui n'en a que plus de prix, Maria se retrouve toutefois brutalement ramenée au passé, quand, à presque 30 ans, elle découvre son adoption par hasard, grâce aux indications d'une tarologue. […] Ce premier roman, aussi habilement composé qu'habité par une écriture passionnée, énergique, sans concession, est autant un témoignage remarquable qu'une entrée réussie en littérature. » ■ **#Cannetille**

LES MEILLEURES VENTES

Palmarès réalisé par Datalib et l'Adelc – Association pour le développement de la librairie de création –, du 1er au 8 janvier 2024, à partir des ventes d'un réseau de 327 librairies indépendantes.

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Jean-Baptiste Andrea**	Veiller sur elle	L'Iconoclaste	Littérature
2	**Vincent Lemire, Christophe Gaultier**	Histoire de Jérusalem	Les Arènes	BD
3	**Neige Sinno**	Triste tigre	P.O.L	Littérature
4	**Fabcaro , Didier Conrad**	Asterix (t. 40). L'iris blanc	Hachette	BD
5	**David Foenkinos**	La Vie heureuse	Gallimard	Littérature
6	**Delaf**	Gaston (t. 22). Le retour de Lagaffe	Dupuis	BD
7	**Morgane Moncomble**	Seasons (t. 2)	Hugo Roman	Littérature
8	**Cédric Sapin-Defour**	Son odeur après la pluie	Stock	Littérature
9	**P. Wohlleben, F. Bernard, B. Flao**	La Vie secrète des arbres en BD	Les Arènes BD	BD
10	**Panayotis Pascot**	La prochaine fois que tu mordras la poussière	Stock	Littérature
11	**Sorj Chalandon**	L'Enragé	Grasset	Littérature
12	**A. Didier, O.muller, C. Devaux**	Anatole Latuile (t. 17)	BD Kids	BD
13	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle et les Reliques du Chat-Lune	Mr Tan And Co	BD
14	**Baptiste Beaulieu**	Où vont les larmes quand elles sèchent	L'Iconoclaste	Littérature
15	**Laure Murat**	Proust, roman familial	Robert Laffont	Littérature
16	**Éric Chacour**	Ce que je sais de toi	Philippe Rey	Littérature
17	**Gaspard Koenig**	Humus	L'Observatoire	Littérature
18	**Juan Diaz Canales, Juanjo Guarnido**	Blacksad (t. 7)	Dargaud	BD
19	**François Bégaudeau**	L'Amour	Verticales	Littérature
20	**Philippe Besson**	Un soir d'été	Julliard	Littérature
21	**Mr Tan, Diane Le Feyer**	Mortelle Adèle (t. 20)	Mr Tan And Co	BD
22	**David Grann**	Les Naufragés du Wager	Sous-sol	Littérature
23	**Marjane Satrapi, collectif**	Femme, vie, liberté	L'Iconoclaste	BD
24	**Julien Neel**	Lou Sonata (t. 2)	Glénat	BD
25	**Blutch**	Les Aventures de Lucky Luke d'après Morris. Les indomptés	Lucky Comics	BD
26	**Michael McDowell, Pedro Oyarbide**	Les Aiguilles d'or	Monsieur Toussaint Louverture	Littérature
27	**Jérôme Pélissier, Carine Hinder**	Brume (t. 2)	Glénat	BD
28	**Lilia Hassaine**	Panorama	Gallimard	Littérature
29	**Patrick Modiano**	La Danseuse	Gallimard	Littérature
30	**Jean-Marc Jancovici, Christophe Blain**	Le Monde sans fin	Dargaud	BD
31	**Étienne Davodeau**	Loire	Futuropolis	BD
32	**Claire Secail**	Touche pas à mon peuple	Seuil	Essais
33	**Amin Maalouf**	Le Labyrinthe des égares	Grasset	Essais
34	**Alfonso Aitor, Jul**	La Faim de l'histoire (t. 1)	Dargaud	BD
35	**Franz-Olivier Giesbert**	Histoire intime de la Ve République (t. 3)	Gallimard	Essais
36	**Gabriele Tergit**	Les Effinger. Une saga berlinoise	Christian Bourgois	Littérature
37	**Marion Montaigne**	Nos mondes perdus	Dargaud	BD
38	**Ann Scott**	Les Insolents	Calmann-Lévy	Littérature
39	**Marion Fayolle**	Du même bois	Gallimard	Littérature
40	**Ken Follett**	Les Armes de la lumière	Robert Laffont	Littérature

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

	Auteur	Titre	Éditeur	Catégorie
1	**Giuliano da Empoli**	Le Mage du Kremlin	Folio	Littérature
2	**Laetitia Colombani**	La Tresse	Livre de Poche	Littérature
3	**Toshikazu Kawaguchi**	Tant que le café est encore chaud	Livre de Poche	Littérature
4	**Collectif**	13 à table 2024	Pocket	Littérature
5	**Gege Akutami**	Jujutsu Kaisen (t. 22)	Ki-Oon	BD
6	**Eiichiro Oda**	One Piece (t. 106)	Glénat	BD
7	**Pascale Robert-Diard**	La Petite Menteuse	Proche	Littérature
8	**Brigitte Giraud**	Vivre vite	J'ai Lu	Littérature
9	**Maria Larrea**	Les gens de Bilbao naissent où ils veulent	Livre de Poche	Littérature
10	**Amélie Nothomb**	Le Livre des sœurs	Livre de Poche	Littérature

PRIX GONCOURT DES LYCÉENS 2023

Créé et organisé par la Fnac et le ministère de l'Éducation nationale et de la Jeunesse

LAURÉATE

NEIGE SINNO

TRISTE TIGRE (P.O.L)

Une écriture audacieuse qui vous transforme

Juré lycéen

MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE ET DE LA JEUNESSE

fnac

En accord avec l'Académie Goncourt et d'après sa sélection, la Fnac et le Ministère de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse organisent depuis 1988 le Prix Goncourt des lycéens et permettent à 2000 lycéens d'élire leur lauréat.

Cécile Coulon

AU-DESSUS DES VOLCANS

Bien qu'elle vive désormais la moitié de l'année à Ivry-sur-Seine, où nous l'avons rencontrée, l'autrice est restée très attachée à son Auvergne natale. Discussion à bâtons rompus sur Stephen King, Marguerite Yourcenar, la course à pied et… le saint-nectaire.

Dans le chaos de la France actuelle, il reste deux choses stables : le succès de Cécile Coulon et le dysfonctionnement chronique de la ligne Paris-Clermont. Un matin de décembre, on prend le train à la gare de Bercy pour aller rencontrer la romancière (et poétesse) dans la ville de Blaise Pascal. On ne connaîtra jamais Clermont-Ferrand. Après deux heures d'arrêt à Montargis, comprenant que l'Auvergne restera pour nous une contrée aussi inaccessible que l'Atlantide, on rebrousse chemin vers Paris.

Une semaine plus tard, rendez-vous est pris à Ivry-sur-Seine, où Cécile Coulon et son épouse vivent un mois sur deux. Sur la ligne 7, le métro s'arrête. Alors qu'une crise de nerfs menace la rame, celle-ci repart. Miracle : on verra Ivry ! Non loin de la Manufacture des œillets, une ancienne usine ouverte en 1832, Cécile habite un atelier réhabilité en studio lumineux, avec des lampes partout. Elle n'est pas seule en sa demeure : on croise son chien Truffe et sa femme, qui a été linguiste dans une autre vie – en atteste le *Dictionnaire historique de la langue française* d'Alain Rey, auquel elle a participé. Ce qui frappe en premier chez Cécile Coulon ? Sa ressemblance physique avec Julien Doré, dont elle pourrait être la petite sœur. Sauf qu'elle n'a pas eu besoin d'une émission de téléréalité pour percer de bonne heure.

UN ENDROIT FABULEUX OÙ GRANDIR

Sur un dessin exposé au rez-de-chaussée, on voit Ivry-sur-Seine se mêler à Clermont-Ferrand, avec la cathédrale, et le puy de Dôme au loin. Malgré son succès (près de 500 000 exemplaires vendus toutes éditions confondues), la jeune femme est restée très attachée à sa région, et notamment au village de Saint-Saturnin où elle est née en 1990 et où ses parents résident toujours : « *Saint-Saturnin se trouve au pied des volcans, ça a été construit sur une coulée de lave. C'était un endroit fabuleux pour grandir, idyllique même… Notre maison donnait sur une rivière. L'hiver, le jardin était recouvert de neige. Les cloches de l'église sonnaient toutes les heures, je les entends encore. La première fois que je suis allée voir ma grand-mère en banlieue parisienne à Houilles-Carrières-sur-Seine, sur le RER A, juste avant Sartrouville, comment dire… Deux salles deux ambiances.* »

Un mois sur deux, Cécile Coulon vit à Ivry-sur-Seine, non loin de la Manufacture des œillets. Dans un ancien atelier réhabilité en studio et baigné de lumière.

C'est dans ce cadre arcadien que la petite Cécile a appris à se faire peur. Jusque-là fan de Tex Avery, elle découvre R. L. Stine, l'auteur de la série horrifique *Chair de poule*, puis Stephen King : « *Il y avait toute la collection dans la chambre de l'un de mes frères.* Salem *et* Christine *m'ont particulièrement marquée. Comment faisait-il ? Il parlait de l'Amérique et, au fin fond de l'Auvergne, il me tenait en haleine, même quand je relisais des livres que je connaissais déjà.* Carrie *me donnait carrément des palpitations. Son essai* Écriture. Mémoires d'un métier *a été ma bible de mes 15 à 20 ans, j'en avais stabiloté de nombreux passages.* »

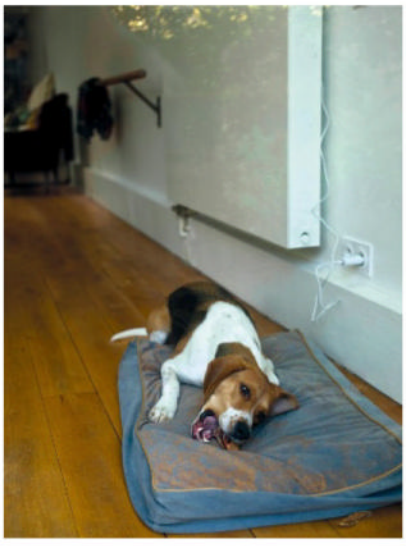
Après le bac, Cécile Coulon entre en hypokhâgne au lycée Blaise-Pascal. C'est là qu'elle a l'autre révélation décisive de sa vie de lectrice : « *Dans le cadre de mes études, j'ai lu* Alexis ou le Traité du vain combat *de Marguerite Yourcenar. Ça a été ma deuxième naissance après King. Il y a chez Yourcenar une telle rigueur de la langue – elle est aussi classique qu'Agrippa d'Aubigné ou Flaubert. Elle a compris que l'aristocratie à laquelle elle appartient va devoir s'adapter à un nouveau monde, mais elle raconte ça à travers des grandes figures historiques, et c'est génial. Si un écrivain devait me gifler, je choisirais Yourcenar. J'ai lu tout ce qu'on peut lire d'elle :* Les Yeux ouverts, *c'est vraiment intéressant ;* L'Œuvre au noir, *c'est très beau ; j'adore* Mémoires d'Hadrien *et* Nouvelles orientales, *et je vous conseille sa trilogie familiale* Archives du Nord, *sur son grand-père, son père et elle.* »

Comment Cécile Coulon explique-t-elle que Yourcenar ne soit pas devenue une icône ? « *C'est vrai qu'on peut trouver ça bizarre : elle a quand même été la première femme élue à l'Académie française ! Elle vivait avec sa compagne à Mount Desert, son île aux États-Unis. Sur Internet, jetez un œil à cette longue interview qu'elle avait donnée à Bernard Pivot. Elle y discute de féminisme. Yourcenar était très intelligente, donc très nuancée – ainsi ses propos ne peuvent pas rentrer dans le cadre actuel.* »

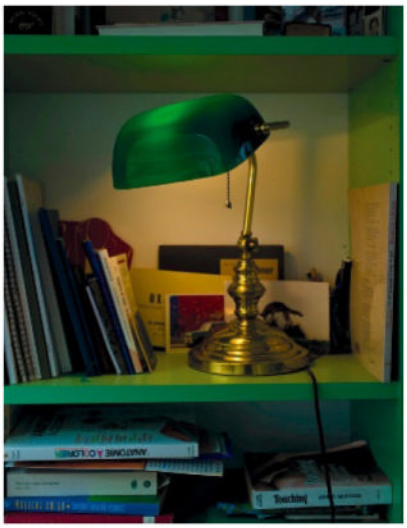
Cécile Coulon parle comme une vieille dame sage, et il est vrai qu'elle a déjà une quinzaine d'années de carrière derrière elle. Elle a publié son premier roman, *Le Voleur de vie*, l'année de ses 17 ans et a connu son premier succès à 22 ans avec *Le Roi n'a pas sommeil* : « *Au début, ça n'a pas marché. Puis il y a eu une concomitance. Augustin Trapenard m'a invitée au* Carnet d'or *sur France Culture, puis François Busnel m'a reçue à* La Grande Librairie. *Mes parents ont arrêté de m'aider. Ce que je vais dire est très provincial : j'ai réalisé que grâce à mes droits d'auteur je pouvais vivre pendant deux voire trois ans à Clermont-Ferrand. Ma passion est alors devenue mon métier.* »

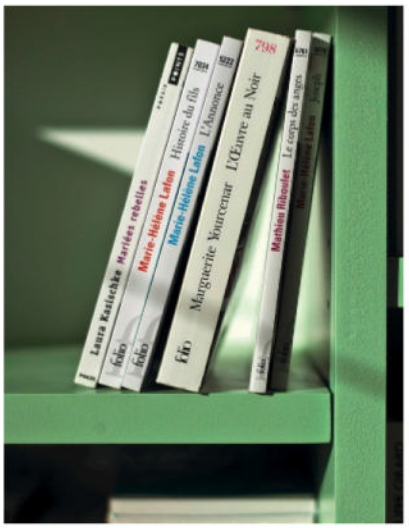
POÈTE À RÉSEAUX

Son nouveau livre, *La Langue des choses cachées*, un court conte intemporel mettant en scène un guérisseur, est le seizième titre de sa bibliographie. Elle construit une œuvre inclassable. De qui se sent-elle proche aujourd'hui ? « *Si je devais me mettre dans un genre, j'irais dans le roman noir, entre Franck Bouysse et Hervé Le Corre, même* ●●●



Truffe, la chienne de l'autrice, en pleine activité. Sur le dessin, une région chère à Cécile Coulon : avec la cathédrale de Clermont-Ferrand et le puy de Dôme.





Marguerite Yourcenar, découverte lors de ses études, a été une révélation décisive de la vie de lectrice de Cécile Coulon. Mais l'autrice vivante qui lui importe le plus est Marie-Hélène Lafon, dont nombre d'ouvrages sont mis à l'honneur dans les étagères de son studio.

si lui est plus dans le polar. Je me sentais proche de Jérémy Fel à ses débuts, Les Loups à leur porte *m'avait impressionnée, comme* Sauf les fleurs *de Nicolas Clément et* L'Été des charognes *de Simon Johannin, deux livres incroyables. J'ai lu tous les romans de François-Henri Désérable et de Clément Bénech et, dans la dernière rentrée, j'ai aimé* Orchidéiste *de Vidya Narine,* La Foudre *de Pierric Bailly et* Humus *de Gaspard Koenig. Mais l'autrice vivante qui m'importe le plus reste Marie-Hélène Lafon. »*

Il n'y a pas que le roman dans l'imaginaire littéraire de Cécile Coulon. Elle a sorti trois recueils de poèmes et dirige une collection de poésie, « L'Iconopop », chez son éditeur L'Iconoclaste : *« Les meilleurs poètes actuels sont Thomas Vinau, Rim Battal, Lisette Lombé, Gabrielle Filteau-Chiba et François de Cornière. Traumatisés par leurs mauvaises notes de récitation au collège, les gens partent du principe que la poésie est corsetée, alors que ça a toujours été une forme très moderne. C'est l'enfant terrible des lettres. La poésie, on ne peut pas la définir, mais on la reconnaît quand elle est quelque part. Presque personne n'en achète en librairie et pourtant tout le monde s'y essaie sur Instagram… »*

Instagram, parlons-en : Cécile Coulon y est suivie par 38 000 fans. Quand, en 2019, elle avait quitté Viviane Hamy pour rejoindre L'Iconoclaste, la directrice d'alors, Sophie de Sivry, lui avait dit : *« Désormais, quand ils rentrent chez eux, les gens ont le choix entre un livre et Netflix. On doit concurrencer Netflix. »* Une ambition qui concerne à la fois la création et la promotion. Cécile nous raconte passer deux heures par jour à répondre aux nombreux messages qu'elle reçoit : *« Sur ce plan, je suis pleinement dans la modernité : j'estime qu'on doit savoir maîtriser les outils qui sont les nôtres aujourd'hui. Je déplore que l'excès de communication remplace la conversation, je rêverais d'être coupée de tout ça comme Marie-Hélène Lafon mais, pour l'instant, je ne peux pas me permettre de quitter les réseaux sociaux… »*

SE LEVER, COURIR ET ÉCRIRE À JEÛN

Pour toutes ces raisons, il faut déstresser. Il y a Lafon, et la forme. Cécile n'en fait pas mystère, elle pratique le running : *« J'ai été frappée par* Autoportrait de l'auteur en coureur de fond *de Murakami. J'ai voulu faire de même quand je travaillais sur* La Langue des choses cachées : *10 kilomètres par jour. J'ai écrit le premier jet en un mois et demi seulement. C'est comme du dopage de courir quand on écrit des livres. Ça met dans un état incroyable, les montées d'endorphine donnent une grande confiance en soi. On n'est pas au-dessus de tout, mais à côté de tout. Je n'ai plus arrêté de courir. J'aime surtout courir dans les volcans quand je suis à Clermont : il y a du dénivelé. Ici, c'est très plat, ou alors il faut se rendre à Montmartre… Je vais sur les bords de Marne vers Alfortville ou sur les bords de Seine côté Vitry, je cours jusqu'à la tour Eiffel et je reviens, par les quais. L'idéal, c'est de se lever, de courir et d'écrire à jeun – il ne faut jamais écrire le ventre plein, on n'est pas acéré, la digestion pompe trop d'énergie. »*

Après l'effort, le réconfort. Au moment de partir, on remarque un livre au titre alléchant : *Mes 100 recettes de fromages.* Il n'est pas signé Marguerite Yourcenar mais Jean-Charles Karmann. Rappelons que la mère de Cécile Coulon a longtemps travaillé pour l'appellation saint-nectaire. Qui n'est pas l'unique fixette fromagère de l'autrice : *« J'adore le saint-nectaire, mais j'aime aussi beaucoup le neufchâtel. Et j'avoue une passion pour le brillat-savarin – pour moi, c'est un dessert. Comment peut-on ne pas aimer le brillat-savarin ? Je précise que ce n'est pas que gastronomique : le fromage, c'est du très bon gras et de la protéine, c'est excellent pour les muscles et les articulations. »* Murakami ne la contredirait pas. Message à des marathoniens égarés qui ne sauraient comment conduire leur vie : c'est quelque part entre *Mémoires d'Hadrien* et le brillat-savarin que se trouve le droit chemin. ■

Louis-Henri de La Rochefoucauld
Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

★★★☆☆
LA LANGUE DES CHOSES CACHÉES
CÉCILE COULON
135 P., L'ICONOCLASTE, 17,90 €

GÉRARD OBERLÉ

La cantatrice chaude

Au cours de la décennie passée, j'ai plus d'une fois, dans ces colonnes, glorifié des gourgandines. N'ayant, à ce jour, essuyé ni foudres vaticanesques ni intimidations cafardes, je récidive allègrement en vous offrant les Mémoires d'une godailleuse chevronnée. Elle était allemande et cantatrice. Dans son autobiographie publiée à Paris en 1911, Richard Wagner raconte comment la célèbre Wilhelmine Schröder-Devrient décida de sa carrière de compositeur d'opéra. Il était très jeune lorsqu'il l'entendit dans *Fidelio* à Leipzig. Cette représentation enflamma tant le jeune spectateur qu'il écrivit à la cantatrice une lettre où il déclarait que, grâce à elle, sa vie avait désormais un but, et que si un jour il devait se faire un nom *« elle voulut bien se souvenir que Wilhelmine seule avait fait de lui ce qu'il jurait de devenir »*. Bien plus tard, en 1842, quand Wagner présenta son *Rienzi* à Dresde, il sera souvent reçu par la diva. Elle avait conservé la lettre. Pour cause de débauche, Wagner sera expulsé de son école en 1830, aucun de ses professeurs ne voulant le faire admettre à l'université. Innocent petit Richard ! Les activités extra-musicales de la belle Wilhelmine n'étaient pas encore ébruitées.

Dans l'univers longtemps clandestin des collectionneurs de livres pornographiques, Wilhelmine devint une célébrité en 1913, avec la version française des *Mémoires d'une chanteuse allemande*. Les deux tomes de l'original allemand avaient paru à Altona en 1868 et 1875, huit ans après la mort de la *prima dona*. Ces *Mémoires* sont une supercherie très réussie. On soupçonne l'éditeur August Linz de les avoir mitonnés avec l'aide d'une sauceuse payée pour ajouter des épices typiquement féminines. La version française, non édulcorée, a été tartinée par Blaise Cendrars et Guillaume Apollinaire (licencié *ès stupra*) et publiée par Jean Fort, un éditeur que Salmon qualifie de *« nourricier du cochon qui sommeille en la bauge infernale de la rue de Richelieu »* (l'Enfer de la Bibliothèque nationale). À ceux qui goberont docilement ses confessions, la Schröder-Devrient apparaîtra non comme une femme libérée, pour employer une formule récente, mais comme une femme libre, dans l'acceptation des Lumières, mais tout de même copieusement irradiée par Mirabeau, Nerciat, Sade, des virtuoses cités dans le livre.

> ELLE A BAMBOCHÉ SANS TRÊVE À BERLIN, PARIS, LONDRES, SAINT-PÉTERSBOURG

Cachée dans la garde-robe de ses parents, elle découvre à 14 ans les rudiments d'une gymnastique que sa gouvernante se chargera de perfectionner par d'efficaces travaux pratiques. Munie de ce petit bagage, elle se rend à Vienne pour y faire ses études musicales et ses débuts. Son accompagnateur, le pianiste Franz, ainsi que Roudolphine, femme de banquier, se chargèrent de compléter son éducation. Plus tard, on la retrouve à Francfort puis à Budapest, en compagnie d'Anna, une sorte de Sade femelle, de Ferry le dilettante, et de Rose, une voleuse qu'elle a tirée de prison pour en faire sa chose. Quelle eût été la carrière de Wagner si le jeune débauché qu'il croyait être avait eu connaissance du prodigieux catalogue de perversions sexuelles que sont les *Mémoires d'une chanteuse allemande* ? Ces *Mémoires* sont apocryphes, mais l'existence romanesque de la cantatrice, mariée tour à tour à l'acteur Devrient, à un officier du roi de Saxe, à M. de Bock, riche propriétaire de Livonie, s'acheva tristement. Entre 1822 et 1840, à l'apogée de sa carrière, elle a bamboché sans trêve à Berlin, Paris, Londres, Saint-Pétersbourg, Riga, Heidelberg, Gotha avant de succomber à 55 ans au cancer qui la rongeait depuis des années. ■

AUDREY SOVIGNET

Paul Verlaine et Arthur Rimbaud
par Fantin-Latour, en 1872.

MONDADORI PORTFOLIO/ELECTA/LAURENT LECAT/BRIDGEMAN IMAGES

Les écrivains et l'alcool

Avons-nous pris un peu trop au sérieux l'injonction de Rimbaud à dérégler tous nos sens ? Ou est-ce le souvenir de Rabelais et de ses géants aux gosiers enthousiastes qui nous hante toujours ? Le vieux poncif qui lie l'inspiration à la consommation excessive de spiritueux a la vie dure. Après tout, il fournit une réponse toute faite à l'insoluble question que les écrivains s'entendent toujours poser : où allez-vous donc chercher vos idées, vos personnages, vos singularités d'expression ?
Certes, il est plus simple de s'imaginer le génie littéraire sortant d'une bouteille plutôt que de réfléchir aux conditions complexes de son émergence. Ce n'est évidemment pas l'absinthe qui a écrit les vers de Rimbaud – mais oui, son expérience de l'ivresse abreuve sa poésie, et participe d'un projet d'existence voué à l'art. C'est pourquoi, dans ce dossier, nous n'avons pas cherché à nourrir les mythologies alcoolico-littéraires mais à les regarder lucidement. En nous intéressant à ce paradoxe : si l'on compte des foules d'auteurs portés sur la boisson, seule une infime minorité siffle (des chopines) en travaillant (car écrire réclame une maîtrise absolue de ses facultés, et tout le monde n'est pas Bukowski). En racontant, comme le fait Fabrice Gaignault, ce que fut l'alcool pour la sociabilité littéraire. En résolvant quelques questions qui ont participé à asseoir le cliché de l'auteur aviné. Et en rassemblant dix auteurs à leur boisson préférée pour une sorte d'état des lieux. Bien sûr, l'alcool et l'écriture sont deux adjuvants qui aident à supporter les avanies du monde, bien sûr, l'ivresse alcoolique et celle de l'inspiration partagent des traits communs, mais le parallèle doit s'arrêter là : si l'alcool nous détruit, la littérature nous construit, et bien des écrivains ont dû se résoudre à choisir… ■

Alexis Brocas

SOMMAIRE

44 **Mythologies éthyliques** Du génie dans la bouteille ?
45 **Effluves proustiens**
47 **Apéro-test** Quelques énigmes de comptoir
48 **Confession de foie** Des litres et ratures
49 ***Tortilla Flat*** Les raisins de la joie
50 **Dans le verre de…** Dix plumes sous perfusion
51 **Les adorateurs de la fée verte**
52 **Morceaux choisis** Poèmes à boire
53 **Création et distillation** Du spiritueux dans l'art

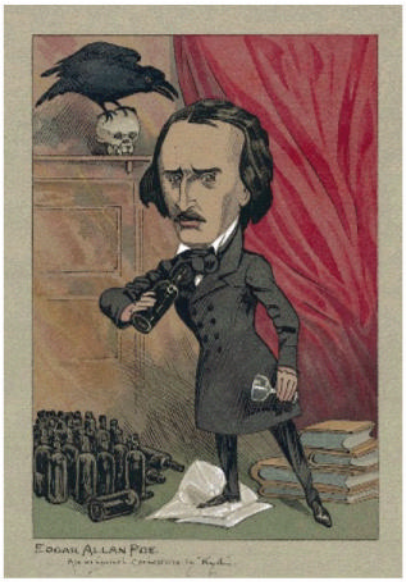
Mythologies éthyliques

DU GÉNIE DANS LA BOUTEILLE?

Oui, mais à de très rares exceptions ! Rabelais, Hemingway, et même Paul Verlaine ou Edgar Allan Poe, les auteurs qui s'adonnaient sans modération aux joies de l'alcool veillaient à ne jamais travailler en état d'ivresse. Boire ou écrire, il faut choisir quand on n'est pas Bukowski…

Écrivain et alcool ? Il suffit d'associer ces deux mots sur son moteur de recherche préféré pour en mesurer le puissant compagnonnage. L'Internet vous livrera une avalanche de noms parmi les plus célèbres de la littérature mondiale. Par ordre d'apparition : Charles Baudelaire, Edgar Allan Poe, Stephen King, Paul Verlaine, Malcolm Lowry, William Faulkner, Jack Kerouac, Rabelais, Barbey d'Aurevilly, Patricia Highsmith, Raymond Carver, Truman Capote, Antoine Blondin, sans oublier notre Marguerite Duras nationale. D'autres encore : Arthur Rimbaud, Charles Bukowski, Ernest Hemingway, Jack London, Manuel Vilas, Samuel Beckett… Mais arrêtons-nous là, le flot des écrivains censés avoir pactisé de près ou de loin avec la bouteille – dive ou diabolique, c'est selon – a ceci de vertigineux qu'il ne paraît jamais se tarir. En dresser une liste exhaustive relèverait du tonneau des Danaïdes.

Corrigeons d'emblée l'idée reçue qui veut que Charles Baudelaire, dont le célèbre essai *Les Paradis artificiels* (1860) le fait figurer invariablement en tête de liste, fût un alcoolique notoire. Comme nombre de ses contemporains, le poète fut amateur, non pas d'alcool, mais de laudanum, une préparation à base d'opium que l'on buvait en cordial et qui était prescrite comme remède analgésique contre toutes sortes de maux. Baudelaire en prenait pour soulager les névralgies et les « *crampes nerveuses* » que lui infligeait la syphilis. Devenu accro, il lutta toute sa vie contre cette dépendance, échouant à se sevrer totalement avant que la maladie ne l'emporte en août 1867 : « *J'ai pris tout excitant en horreur,* se plaint-il à son ami Armand Fraisse. *Il est impossible d'être* […] *homme de lettres avec une orgie spirituelle continuée.* » Affligé par cette addiction, Baudelaire se méfiait comme de la peste de l'alcool. Du vin, en particulier, boisson qui, « *avec toutes ses ivresses, toutes ses folies, tous ses enfantillages* […], *ne révèle à l'individu rien de l'individu* », écrit-il dans *Les Paradis artificielles*. « *Vin, opium ou Haschich,* explique-t-il, *détériorent fatalement sa volonté* » et « *rendent impossible l'effort de composition poétique né du triomphe d'une lumière supérieure qui refuse l'abandon trop facile* ». Battons au passage en brèche cette autre idée reçue qui veut voir dans l'Américain Edgar Allan Poe, à qui Baudelaire donnera un rayonnement international en traduisant ses nouvelles, un soûlographe invétéré. Eh bien non ! L'auteur du *Corbeau* n'avait pas grand-chose en commun avec ce « *sombre rêveur* » constamment pris de boisson que dépeint Baudelaire dans la notice biographique d'*Histoires extraordinaires,* en 1856. Père de famille responsable confronté à d'incessants problèmes d'argent, Poe n'était pas plus opiomane qu'ivrogne,



En haut : caricature d'Edgar Allan Poe par l'illustrateur Kyd. En bas : Paul Verlaine, attablé au Café François Ier, ne touchait pas à son verre d'absinthe avant d'avoir achevé son poème du jour.

SCIENCE SOURCE/AKG IMAGES - DORNAC

Le dîner de Gargantua arrosé comme il se doit, sous le crayon de Gustave Doré.

FOTOTECA GILARDI/AKG IMAGES - WIKIPEDIA

révèlent Christian Garcin et Thierry Gillybœuf dans une nouvelle traduction de ses nouvelles, parue chez Phébus en 2018. De santé fragile, il supportait à peine deux verres d'alcool ! Mûrement réfléchies et savamment construites, ses histoires ne sont pas le fruit du dérèglement des sens, mais bien de la pleine lucidité que nécessite une absolue sobriété au moment de l'écriture.

« L'ENTIÈRE POSSESSION DE SOI-MÊME »

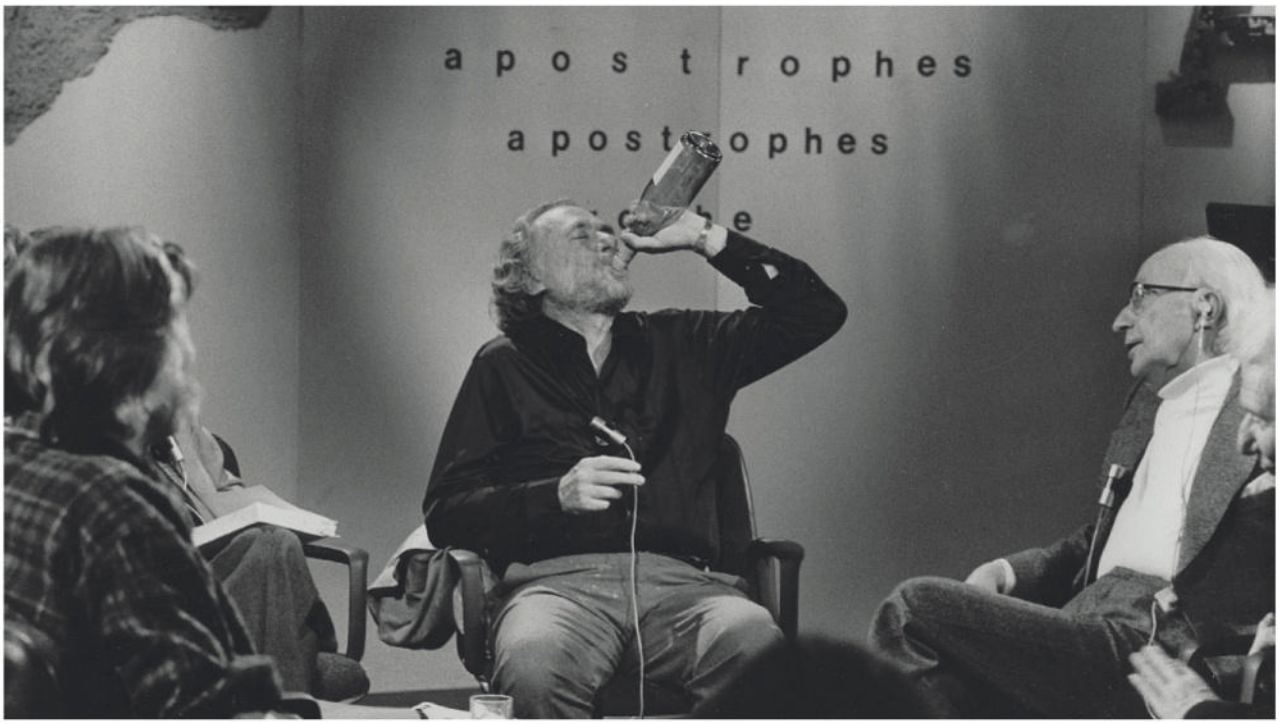
C'est du reste la grande découverte que fera quiconque s'intéresse de près aux habitudes d'écriture des auteurs réputés alcooliques. À de rares exceptions près, ils ne boivent pas quand ils écrivent : « *Je ne crois pas à Byron ivre faisant de beaux vers,* raconte George Sand dans son autobiographie (*L'Histoire de ma vie,* 1855). *L'inspiration peut traverser l'âme aussi bien au milieu d'une orgie que dans le silence des bois ; mais quand il s'agit de donner une forme à la pensée, que l'on soit dans la solitude du cabinet ou sur les planches d'un théâtre, il faut avoir l'entière possession de soi-même.* » Ainsi de Paul Verlaine, dont on dit volontiers que l'œuvre paraît tout entière baignée dans les vapeurs de l'absinthe, cette fée « *en robe grise et verte* », que le poète « *supplie en tremblant* » dans son recueil *La Bonne Chanson* (1870). Fieffé dipsomane, le poète l'était assurément, mais en dehors des heures de travail. Assis au Café François Ier ou au Soleil d'Or, deux bistrots parisiens du boulevard Saint-Michel disparus depuis, le « néphélobate » (celui qui marche sur les nuées) comme il aimait à s'appeler, ne touchait pas à son verre d'absinthe « *si copieusement servi qu'il reste à peine de la place pour quelques cuillerées d'eau* » avant d'avoir achevé son poème du jour, témoignent ses amis F.-A. Cazals et Gustave Le Rouge dans *Les Derniers Jours de Paul Verlaine.* Un calice que le poète au « *crâne ivoirin* » videra ensuite « *sans plus attendre* », le plus souvent cul sec, tel un « *Pierrot, qui n'a rien d'un Clitandre*[1] », avec la satisfaction du travail bien fait. Il finira ensuite la journée dans un des bouillons du Quartier latin, devant un plat généreusement arrosé d'un pivois du Roussillon, le moins cher, celui qu'affectionnent les cochers. « *Un ordinaire à quatorze sous* » qu'accompagneront d'innombrables verres de vieux marc, sifflés par Verlaine jusqu'à ce qu'il regagne, ivre mort, le garni qu'il occupait dans un hôtel borgne du Boul'Mich.

On trouve ce même souci de discipline littéraire chez l'Américain William Faulkner. Ami de l'écrivain de romans noirs Dashiell Hammett, lui aussi grand amateur de bourbon, le futur Prix Nobel de littérature veut rester sobre quand il dépeint dans ses romans le comté fictif de Yoknapatawpha (Mississippi), lequel regorge d'alambics et de bars où s'enivrent des désespérés de la vie, parfois criminels, souvent idiots : « *La civilisation commence par la distillation* », proclamait-il. Ce n'est qu'une fois son travail d'écriture terminé que Faulkner courait s'enfermer dans un hôtel pour boire jusqu'à la lie son whiskey chéri. Une beuverie qui pouvait durer des jours entiers, révèle sa fille Jill[2]. Grâce à cette méthode rigoureuse, il parvint à publier en quatre ans seulement quatre de ses romans majeurs : *Le Bruit et la Fureur, Tandis que j'agonise, Sanctuaire* et *Lumière d'août* (1929-1932).

Son contemporain, l'Anglais Malcolm Lowry, qui pourtant n'écrivait jamais aussi peu que lorsqu'il se noyait dans l'alcool, n'eut pas cette rigueur. Résultat : abandonnant en route maints manuscrits et rédigeant de façon erratique, il publia très peu de son vivant et mettra plus de dix ans à venir à bout de son chef-d'œuvre que nourrit un éthylisme chronique, *Au-dessous du volcan* (1947). Sanctionnée par des crises de *delirium tremens* à répétition, cette

EFFLUVES PROUSTIENS

Pour soigner ses crises d'asthme, le médecin recommande au narrateur de *La Recherche* « *de prendre de la bière, du champagne ou du cognac* », « *l'euphorie* » provoquée par leur absorption étant censée faire « *avorter* » d'éventuelles crises. Reste que plus que toute autre boisson enivrante, ledit narrateur apprécie le champagne, qu'il consomme régulièrement, notamment au restaurant de Rivebelle en compagnie de son ami Saint-Loup, et, bien sûr, avec son flirt, puis son amante, puis son amour déçu, Albertine. Le capiteux mousseux lui fait « *perler en même temps des gouttes de sueur au front et des larmes aux yeux* » et lui permet de passer à l'acte avec elle dans le fameux bois de Chantepie. De santé fragile, Proust était, lui, d'une remarquable sobriété. Servante dévouée de 1914 jusqu'à la mort de l'écrivain en 1922, Céleste Albaret témoigne : « *En dehors de son café, il ne buvait rien – surtout pas de vin, jamais une goutte – sauf de la bière, dont il avait tout soudain un caprice.* » À l'en croire, c'était l'écrivain Ramon Fernandez qui lui avait donné l'idée de la bière, en lui vantant celle de la brasserie Lipp, boulevard Saint-Germain. Une légende invérifiable court sur l'éternel reclus aux habitudes étranges – insomnie, opiomanie, etc. Elle prétend qu'à la fin de sa vie, ne pouvant rien ingérer, le vrai Marcel se nourrissait exclusivement de bière glacée ! Céleste Albaret n'en dit rien. Tout juste précise-t-elle que « *Monsieur Proust* » appréciait également qu'elle lui serve régulièrement chez-lui « *du cidre avec des frites* ». **Jean-François Paillard**



Scène culte de la télévision française, le 9 septembre 1978, Charles Bukowski s'enfilait une bouteille de vin en direct dans l'émission *Apostrophes*.

intempérance alcoolique épouvantait son admirateur qu'était l'Américain Ernest Hemingway. Grand amateur de cocktails en tout genre (dry Martini, daiquiri, bloody mary…), lui-même s'imposait une abstinence totale pendant la rédaction des nombreux romans, récits et nouvelles qui lui valurent le prix Nobel en 1954. Après quoi, il pouvait toujours « décompenser » en alignant les cuites dans les bars du monde entier. À Paris, il laissera une ardoise historique de 51 gin Martini au bar du Ritz!

LES RARES CHAMPIONS DE L'IVRESSE

Pour Hemingway comme pour tant d'autres, l'alcool englouti en dehors des périodes d'écriture a une valeur moins festive que libératrice, sinon curatrice: « *Nous enfoncerions des portes ouvertes depuis longtemps en disant que les raisons qui poussent un homme, ou une femme, à écrire sont souvent les mêmes que celles qui les poussent à boire* », avoue-t-il. C'est, au fond, la leçon que nous donne Rabelais dans *Le Cinquième Livre* (posthume, 1564), qui conte la fin du voyage de Pantagruel à la recherche de « *l'oracle de la Dive Bouteille* ». De la naissance de Gargantua (qui réclame « *à boire, à boire, à boire* ») à « *la fontaine de vin* » finale, l'idée de s'imbiber de « *Lacryma Christi* » pour son bien est omniprésente dans l'œuvre de Rabelais. Reste qu'on n'y boit pas force « *vin blanc du cru de la Devinière* » pour le simple plaisir de l'ivresse, mais pour le pouvoir qu'il a « *d'emplir l'âme de toute vérité, tout savoir et philosophie.* » Ce à quoi font écho, des siècles plus tard, le « *voyant* » Rimbaud prônant le « *dérèglement de tous les sens* » et, plus près de nous, la romancière et alcoolique jusqu'à l'autodestruction Patricia Highsmith. Selon la reine des thrillers psychologiques, l'alcool permettrait à l'artiste de « *distinguer encore une fois la vérité, la simplicité et les émotions premières*[3] ».

Finissons ce rapide tour d'horizon par les rares champions qui parviennent à écrire en état d'ivresse. L'auteur et poète Charles Bukowski, bien sûr. Quoiqu'il lui ait lentement grignoté le foie, l'alcool ne l'a jamais empêché de venir à bout d'une bonne quarantaine d'ouvrages. Chroniqueur méticuleux de sa vie chaotique, Buk considérait son alcoolisme comme une véritable hygiène: « *Il m'a mis dans des situations que je n'aurais jamais connues sans lui: des lits, des prisons, des bagarres et des longues nuits insensées* », confie-t-il. Ajoutant que l'alcool « *a été la seule chose* [lui] *permettant de* [se] *sentir mieux* ». En France, le plus célèbre d'entre eux est sans conteste Marguerite Duras: « *Au lieu de boire du café en me réveillant, je commençais directement au whisky ou au vin* », raconte-t-elle à Laure Adler dans une interview sur France Culture en 1987. Mais ici, point de miracle, Marguerite fait voler le mythe rimbaldien en éclats: « *L'ivresse ne crée rien,* martèle-t-elle. *L'alcool ne peut rien produire de durable…* » Un style d'écriture alcoolisé, peut-être? Anesthésiant pour un temps l'encombrant surmoi, il serait simple, évident, minimal et direct, cash et sans fioritures. Ce serait celui de Buk et de Duras comme celui des alcooliques Raymond Carver, John Cheever et Richard Ford, trois maîtres du prestigieux cours de création littéraire de l'Iowa Writers Workshop, sise à Iowa City, une ville où pullulaient les « bars à écrivains ». Mais sans doute le sujet m'est-il monté à la tête… ■

Jean-François Paillard

1. Premier vers du poème « Pantomime » publié en 1869 dans le recueil *Les Fêtes galantes*.
2. Citée par Frédérique Spill, dans *L'Idiotie dans l'œuvre de Faulkner,* Presses Sorbonne Nouvelle, 2009.
3. Citée par l'écrivaine Leslie Jamison dans ses *Récits de la soif,* Fayard/Pauvert, 2021.

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

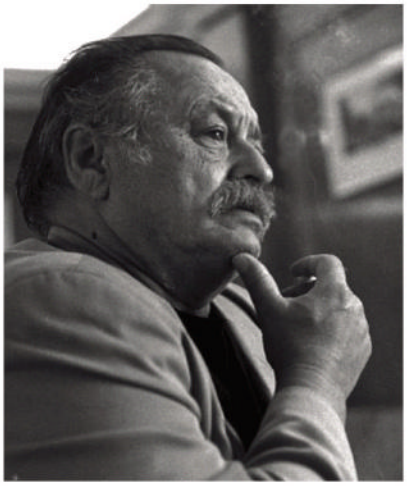
Apéro-test

QUELQUES ÉNIGMES DE COMPTOIR

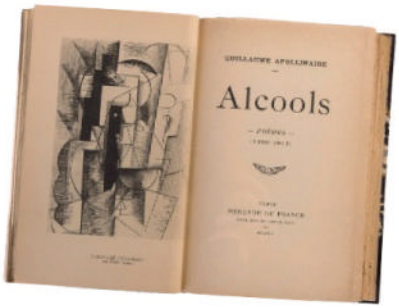
Les réponses à quelques questions que les lecteurs se posent parfois quand ils associent alambic et alchimie du verbe !

COMMENT JIM HARRISON, GRAND AMATEUR DE SPIRITUEUX, FAISAIT-IL POUR ÉCRIRE DES TEXTES SI MAÎTRISÉS ?

« *L'acte physique élémentaire consistant à ouvrir une bouteille de vin a apporté davantage de bonheur à l'humanité que tous les gouvernements dans l'histoire de la planète* », affirmait Jim Harrison dans ses *Aventures d'un gourmand vagabond*. Parmi les plaisirs auxquels cet ogre des temps modernes aimait s'adonner, le lever de coude figurait en bonne place. Mais la bouteille n'aura pas eu raison de son écriture, car Big Jim savait les dissocier, comme il l'indique dans un entretien avec François Busnel paru en 2015 dans *L'Express* : « *Il faut être clair là-dessus : quand tu bois, tu bois ; quand tu écris, tu écris ; mais jamais les deux en même temps. Quand j'étais plus jeune, je faisais les deux en même temps. Et ce que j'écrivais était nul.* […] *Ni les drogues ni l'alcool ne s'accordent avec l'écriture. Pour écrire, bois de l'eau.* » ■



SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES - COLLECTION PARTICULIÈRE - WIKIPEDIA



POURQUOI LE RECUEIL *ALCOOLS*, D'APOLLINAIRE, S'INTITULE-T-IL AINSI ?

Apollinaire l'avait d'abord intitulé « Eau-de-vie » avant de choisir *Alcools*, un mot au pluriel dont la polysémie invite, comme dans le poème « Zone », à établir un parallèle entre l'ivresse et l'expérience vécue : « *Et tu bois cet alcool brûlant comme ta vie/Ta vie que tu bois comme une eau-de-vie.* » Passé, présent et futur se mêlent dans une temporalité réinventée grâce aux spiritueux. Le vin est une Muse, l'eau-de-vie, l'intrant créatif par excellence qui favorise une vision renouvelée du monde. La soif devient élan vital. La matière poétique distillée recrée le réel, l'habille de mythes – et annonce le surréalisme. « *Je suis ivre d'avoir bu tout l'univers* », écrit le poète dans « Vendémiaire », dernier poème du recueil et saison des vendanges, quand l'alcool est autant chimie (le processus de fermentation) qu'alchimie (la transformation poétique du monde). ■

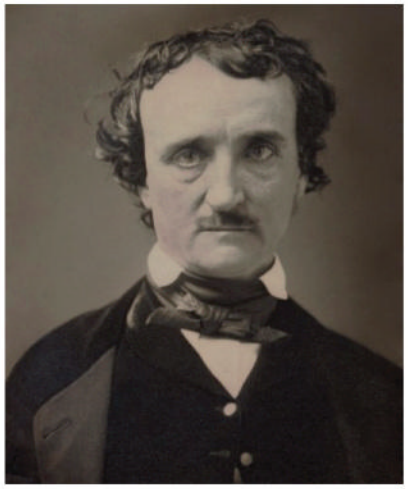
QUI A ÉCRIT : « QUAND MON VERRE EST PLEIN, JE LE VIDE, QUAND MON VERRE EST VIDE, JE LE PLAINS » ?

« *Je suis un poète de troisième rang, je ne puis admettre qu'on me mette au premier* », revendiquait Raoul Ponchon, pourtant auteur de 150 000 vers dont le plus célèbre, paru dans le recueil *La Muse gaillarde*. Injustement méconnu, ce poète du bien-manger et du bien-boire, membre fondateur du groupe des Vivants en 1871, buvait comme un trou et fumait comme une caserne entière, tout en fréquentant le très chic salon d'Anna de Noailles, en rendant toujours dans les temps sa gazette rimée au *Courrier français* et en accomplissant ses devoirs de membre de l'académie Goncourt à partir de 1924. « *Salut Ponchon ! Salut, trogne, crinière, ventre !* », l'apostrophait son camarade de bonne chair, l'écrivain Jean Richepin, dont l'amitié résistera à la mort, les deux complices reposant dans le même caveau. ■

POE EST-IL MORT DE SON ALCOOLISME, COMME LE DIT LA LÉGENDE BAUDELAIRIENNE ?

On a longtemps cru à cette thèse relayée par Rufus Wilmot Griswold, un rival de Poe qui n'aura de cesse de nuire à sa réputation et d'appuyer le verdict médical officiel de « congestion cérébrale » – un euphémisme utilisé pour les morts aux causes honteuses, comme l'alcoolisme. Mais elle a aujourd'hui du plomb dans l'aile. Poe a certes été retrouvé délirant devant un pub, mais pourquoi portait-il des vêtements trop grands pour lui alors qu'il était toujours tiré à quatre épingles ? En pleine élection du nouveau shérif de Baltimore, n'aurait-il pas été victime de *cooping*, cette pratique consistant à faire voter un pauvre hère en le promenant de bureau en bureau après l'avoir drogué, et en changeant à chaque fois ses vêtements ? Si l'énigme demeure, l'image du poète maudit victime de la bibine ne semble plus correspondre à sa triste fin. ■

Laëtitia Favro



Ouvriers noyant leurs soucis dans l'alcool sur une gravure de 1880 illustrant *L'Assommoir* d'Émile Zola.

AKG IMAGES

Confession de foie

DES LITRES ET RATURES

L'écrivain et l'alcool: une histoire à forte teneur consanguine, comme si, souvent, l'un ne pouvait pas se passer de l'autre. Et vice versa. Entre passages en revue de quelques légendes éthyliques et souvenirs bien arrosés, plongée en alcootextes.

En apéritif à ce banquet des ivres, rappel de quelques grands classiques éthylo-tragiques: *L'Assommoir,* d'Émile Zola, et la crise de *delirium tremens* fatale de Coupeau à Sainte-Anne; *Au-dessous du volcan,* de Malcolm Lowry, avec Geoffrey Firmin, le consul porté sur le mezcal jusqu'à tomber au fond d'un ravin; *Un singe en hiver,* d'Antoine Blondin, et le tandem Fouquet-Quentin allumé par la vinasse; *Eau-de-feu,* de François Nourissier, et le gin au réveil ingurgité par le double exact de l'écrivain; *Le Cabaret de la dernière chance,* l'autobiographie de Jack London parsemée de tord-boyaux avalés cul sec. Mais aussi les récits de Kessel et de Styron sur leurs addictions et leurs éprouvantes batailles pour vaincre leurs maux, la figure attachante du pilier de comptoir Jean-Pierre Martinet, mort à 48 ans, les beuveries mémorables de Kerouac et Cassady ou d'Hemingway et de Fitzgerald au Rosebud. Signalons pour les amateurs de liqueurs fortes euphorisantes le merveilleux *Une trop bruyante solitude,* de Bohumil Hrabal, ou les aventures d'un éthylique employé comme pilonneur de livres interdits…

Mais voici les crus de mon cru, en poursuite de ces rasades littéraires, le menu principal: des expériences vécues dans la tribu des *« saints buveurs »,* expression empruntée à Joseph Roth dont la réputation de champion du lever de coude n'est pas une légende, en témoigne la plaque apposée au Tournon, son café parisien fétiche. Le premier souvenir conservé d'un écrivain porté sur la boisson est lié dans mon enfance à la silhouette impressionnante de Lucien Bodard, dont le nez trahissait un goût sûr pour la dive bouteille. En effet, à côté de ses petits yeux mi-clos de fumeur d'opium chinois, Lulu possédait une truffe nasale signant les glorieux alcooliques. Je le vis ainsi plusieurs fois refaire le monde en

trinquant à ses faits d'armes de reporter de guerre (souvent romancés, voire inventés). Autre image : un jour, en Bretagne, deux hommes s'approchèrent de notre table de restaurant d'un pas peu assuré, c'étaient Pascal Jardin et Paul Gégauff, que mes parents connaissaient par la nuit « castelienne » (rien à voir, on s'en doute, avec la nuit pascalienne). Le duo alcoolisé fit croire à mes frères et à moi-même que l'un d'entre nous – mais lequel ? – était le fils de l'un des deux. Nous étions très jeunes et nos rires très jaunes. À l'adolescence, je découvris Baudelaire et Verlaine, deux bonshommes qui confirmèrent mes premières expériences : un certain nombre de poètes avaient pour usage de tremper leurs plumes autant dans l'encrier que dans le ballon de rouge. Cependant, il ne suffit pas de se noyer dans l'alcool pour nager dans la reconnaissance littéraire, contrairement à Bukowski dont les deux premières lettres annoncent la couleur (blanche, rosée ou rouge, qu'importe pourvu qu'il ait l'ivresse). J'aimais ses livres et, bien sûr, ne manquais pas sa prestation au goulot sur le plateau d'*Apostrophes.* L'alcool livrait ce soir-là un idéal moment de télégénie.

FRÈRES D'ARMES ET DE LARMES

Habitant alors près de la Seine, rive gauche, je croisais souvent au Bar Bac, à l'heure matinale du café crème avant de me rendre à *Lui,* un Blondin très agité auquel je ne me serais pas risqué à commenter la météo. Et pourtant, j'aurais aimé lui déclarer ma flamme tant je n'avais pas oublié les pages consacrées à la gueule de bois du déjà cité *Singe en hiver.* Ami d'un écrivain argentin du nom de Raúl Escari, proche de Marguerite Duras, je passais alors des soirées au Bonaparte à écluser verre sur verre avec « *cette crapaudule rongée d'alcool* » (dixit Dominique Rolin) qui me battait à plate couture. Quelques années plus tard, alors que j'étais passé de *Lui* à *Elle,* je fus envoyé en mission à Vichy – ça ne s'invente pas – pour interviewer le dipsomane Sébastien Japrisot. Je ne repris jamais le train du soir. Au programme : un long jeudi de discutailles compartiment buveurs. Trop ivre, je tombai à la fin du jour dans un trou noir et me réveillai vers midi, la bouche sèche comme de l'alun, le crâne compressé de toutes parts par de monstrueux étaux.

Une autre fois à Saint-Malo, lors du festival Étonnants Voyageurs, je me retrouvai à table en face de l'écrivain américain Harry Crews infusé de pouilly-fumé. Place de roi, pensé-je. Funeste erreur. Ce robuste personnage aux borborygmes inquiétants se mit à manger les algues garnissant le plateau de fruits de mer avant d'en accrocher à ses oreilles à la manière de curieux pendentifs puis d'en balancer dans la salle. Harry Crews se révélait effectivement un étonnant voyageur. Jean-Claude Pirotte, quant à lui, m'invita en Belgique. J'y passai vingt-quatre heures à boire du matin à l'aube suivante où nous portâmes des toasts au vin blanc à Charles Baudelaire devant l'église Saint-Loup de Namur. Crénom !… Je n'ignorais pas les penchants de Françoise Sagan, ayant plusieurs fois dîné avec elle. Je me souviens qu'un jour, l'attendant pour l'interviewer, j'avais fini par m'endormir sur le canapé de son salon, après une nuit très agitée. Elle me réveilla en me tapotant l'épaule, tout juste sortie de sa douche, masquant à grand-peine la mine des lendemains de cuite. Son complice Bernard Frank ne fit pas mentir sa légende de compagnon de la soif lorsque, au Bristol, il commanda au déjeuner une bouteille de Château Petrus 1982 dont mon compte en banque se souvient encore. Il ânonna pendant tout le repas un gloubi-boulga de mots passés au mixeur de son palais assoiffé avant de s'endormir devant moi. Il mourut peu de temps après.

Mais pour d'autres, c'était ceinture. En guise de digestif, citons, parmi mes bienheureuses rencontres, quelques repentis : Dan Fante au Perrier, comme l'étaient Edward St Aubyn revenu de loin, et Robert Goolrick, qui me conta au Balzar sa descente aux enfers. Je les aimais d'emblée comme des frères d'armes et de larmes. Frédéric Dard, légèrement paf, n'avait-il pas pleuré dans mes bras à l'évocation de l'enlèvement de sa fille Joséphine en me faisant partager une bouteille de Cristal Roederer dans sa suite du Royal Monceau ? Il mourut peu après. Lui aussi. Un dernier pour la soif : la nuit, paraît-il, tous les chats sont gris, et parfois les hommes. Je conserve le souvenir de nuits tremblées inoubliables avec certains célèbres compagnons de la Libation, toujours bien vivants. Ce qui se passe à Bitureville reste à Bitureville. À la vôtre ! ■ **Fabrice Gaignault**

LES RAISINS DE LA JOIE

C'est l'histoire de sympathiques Pieds nickelés de la côte Ouest, aux portes de Monterey, portés sur la bibine comme d'autres le sont, pour raisons médicales, sur la bonbonne d'oxygène. La comparaison n'a rien de scabreuse : le trio infernal inventé par Steinbeck pour *Tortilla Flat,* son premier succès, ne respire que par l'alcool. Qu'il soit picrate infâme ou whisky tord-boyaux, peu importe pourvu qu'ils éprouvent une ivresse perpétuelle. Ces *paisanos* d'origine mexicaine prénommés Danny, Pilon et Jesus-Maria ne sont pas enclins à emprunter la voie du travail. Les voici par les chemins de traverse, cultivant leurs jardins (à l'abandon) comme des Candide californiens, se contentant d'un coucher de soleil (pour l'aube, c'est raté, midi a sonné depuis belle lurette à leur réveil), de gorgées de gnôle et d'aventures picaresques plus enjouées les unes que les autres. La boisson passe avant le poisson, les fioles avant les filles. Pour nos compagnons de la grappe auxquels viennent s'adjoindre Big Joe et Le Pirate, deux colosses aux physiques d'ours pacifiques, rien ne sert de courir, il faut sourire à point. Car ces heureux du monde s'attachent à faire le bien à leur modeste échelle, en soulageant les uns et les autres par leurs petites combines altruistes d'armée du salut de la déglingue. Mais chaque chose a une fin… La grande force de John Steinbeck, le chantre des dépossédés, est de ne pas nous saouler avec une littérature du ressentiment, comme notre époque nous en abreuve. Ses personnages d'en bas, comiques et attachants, jamais plaintifs, restent des crapules, désinvoltes dans le larcin et l'arnaque, jamais des anges maltraités par un destin injuste. L'alcool, à sa façon, les sauve du désespoir, et c'est ainsi que Steinbeck est grand. **F.G.**

TORTILLA FLAT (ID.)
JOHN STEINBECK
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR BRIGITTE V. BARBEY, 256 P., FOLIO, 8,10 €

Dans le verre de…

DIX PLUMES SOUS PERFUSION

Leurs stylos ne contenaient pas que de l'encre… Ces célèbres hommes et femmes de lettres sont aussi connus pour leur penchant pour la boisson, souvent problématique, mais pas toujours. Revue de détail de quelques breuvages dont certains se sont fait une spécialité.

DOROTHY PARKER
ET LE GIN

« J'adore boire un ou deux dry Martini. Avec trois, je suis sous la table, avec quatre, je suis sous mon hôte », écrivit-elle un jour. Ce dry, il est à base de gin ou de vermouth blanc. Comme pour Fitzgerald, cet alcool était devenu le poison favori de Dorothy Parker, écrivaine et poétesse au regard acéré, reconnue pour ses nouvelles et ses scénarios. Il existe même un gin créé pour lui rendre hommage par la New York Distilling Company en 2011, appelé Dorothy Parker American Gin. Le genièvre y est associé au citron, aux baies de sureau, à la cannelle et à l'hibiscus. ■

MALCOLM LOWRY
ET LE MEZCAL

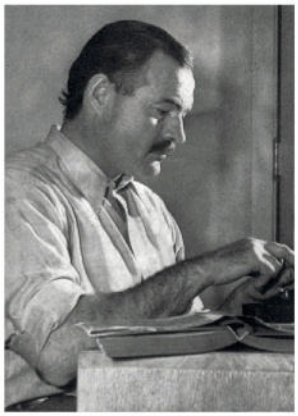
En 1936, Malcom Lowry, 27 ans, est à un stade avancé d'alcoolisme, ce qui lui vaut un internement en psychiatrie à l'hôpital Bellevue de New York. En fin d'année, lui et son épouse Jan Gabrial partent vivre au Mexique, à Cuernavaca, pour échapper à la séparation qui les menaçait. Elle aura néanmoins lieu, jetant derechef l'écrivain dans l'alcool, particulièrement dans le mezcal. Brûlé par le soleil, comme possédé par ce *« rat »* (le mezcal) qui semble passer de la bouteille à son cerveau, il compose alors *Au-dessous du volcan*. ■

ANTOINE BLONDIN
ET LE VIN

« Je ne bois pas pour être saoul mais pour changer les couleurs de la vie », confiait celui pour qui *« le vin* [était] *l'occasion de verres de contact », ou encore « une gaieté d'appellation incontrôlable »*. Son œuvre entière – cinq romans (dont *Un singe en hiver*), un recueil de nouvelles, des centaines d'articles pour *L'Équipe*, etc. – est restée aussi célèbre que ses frasques : ses « corridas » avec les voitures à Saint-Germain-des-Prés, et ses tournées de comptoirs dans son Limousin d'adoption. ■

ERNEST HEMINGWAY
ET LE WHISKY

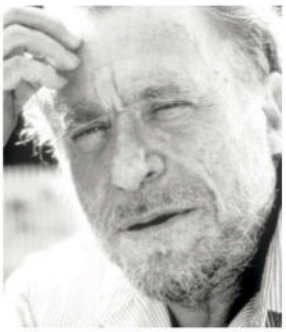
Quand il écumait les bars de Cuba, son cocktail favori était le daiquiri : de grandes rasades de rhum blanc dans lesquelles on ajoutait citron vert, sucre et glaçons. Hemingway avait une autre boisson de prédilection : le single malt douze ans d'âge, avec quelques glaçons ou même de l'eau. Plus simple et plus puissant qu'un cocktail, ce breuvage pouvait se boire dans un verre ou à la gourde. On notera que l'écrivain aimait aussi le gimlet *short drink* à base de gin et, là aussi, de citron vert. ■



MARGUERITE DURAS
ET LE VIN

« On boit parce que Dieu n'existe pas. Il est remplacé par l'alcool », dit-elle en 1984, l'année de son prix Goncourt, dans un entretien avec Bernard Pivot. La relation de Duras à l'alcool est marquée par des chutes, rechutes, des cures de désintoxication, des consommations festives, un alcoolisme dépressif et une cirrhose à 50 ans. *« Au départ, j'ai bu du whisky, du calvados, ce que j'appelle les alcools fades, de la bière* […]. *En dernier, j'ai commencé à boire du vin et je ne me suis jamais arrêtée »*, écrivait-elle par la suite dans *La Vie matérielle*. ■

THE UNITED STATES LIBRARY OF CONGRESS – FARABOLA/BRIDGEMAN IMAGES – LLOYD ARNOLD/WIKIPEDIA – LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES – MUSÉE SACEM



F. SCOTT FITZGERALD ET LE GIN

Une légende d'alcooliques tenace prétend que la vodka et le gin sont indécelables dans l'haleine. Cela reste à prouver… Francis Scott Fitzgerald feignait d'y croire : il adorait le gin, et en buvait sans soif. Tout comme son épouse Zelda. À Paris, il sifflait des whisky-sodas à la Closerie des Lilas. Dans les fêtes données par le couple, il buvait du champagne, des highballs (avec du whisky plus tonique), ou les mêmes cocktails gin-rickey que ceux de la terrible Daisy dans *Gatsby le Magnifique*. À New York, à l'hôtel Algonquin de la 59e Rue, la fréquentation de Dorothy Parker entretenait sa passion tout en détruisant son foie. ■

CHARLES BUKOWSKI ET TOUS LES ALCOOLS

En France, la scène fait partie de la grande histoire du petit écran, et révélait une figure de la contre-culture américaine encore peu connue ailleurs : Charles Bukowski maugréant, finissant au goulot une troisième bouteille de blanc, et quittant le plateau ivre mort, en direct. Enfant de la Beat Generation, Buk a toujours été plus ou moins vagabond, et ne saurait être résumé à son alcoolisme. Les bouteilles (bière, vin, whisky) ont été sa longue-vue pour observer l'Amérique à hauteur d'âmes, des comptoirs aux trottoirs. Notons que Bukowski, bien que dépressif, n'a jamais écrit sur ses problèmes d'alcool. ■

LES ADORATEURS DE LA FÉE VERTE

Boire de l'absinthe, c'est toute une histoire, qui commence par un rituel. Diluée dans un verre avec de l'eau versée goutte à goutte sur un sucre posé sur une cuillère percée, elle-même placée sur le verre afin d'exhaler tous ses arômes (anis vert et fenouil), l'absinthe fit vite tourner les têtes avec sa teneur de 68 à 72 degrés d'alcool. La « fée verte » devient un apéritif populaire dans les années 1870. C'est à l'écrivain irlandais Oscar Wilde que l'on doit cette appellation originale de *« green fairy »*, lui qui y avait succombé corps et âme. Dans le Paris de la Belle Époque, l'absinthe était présente dans toutes les réunions artistiques et intellectuelles. Il fut dit que le poète Charles Cros en buvait vingt verres par nuit. Si Paul Verlaine était déjà alcoolique avant de connaître l'absinthe, sa découverte ne l'encouragea pas à l'abstinence. Arthur Rimbaud, qui prônait le *« dérèglement des sens »*, passait de l'opium à l'absinthe, et de l'absinthe à l'opium. Ils étaient tous deux sous emprise, ce jour de juillet 1873, à Bruxelles, quand le premier tira au revolver en visant le second. Baudelaire, esthète des *« paradis artificiels »*, cherchait aussi l'inspiration auprès de la *« muse aux yeux verts »*. Outre le daiquiri et le whisky, Ernest Hemingway aimait passionnément l'absinthe, qu'il continua à boire en Espagne et à Cuba, après son interdiction en France en 1915.

H.A.

PATRICIA HIGHSMITH ET LE WHISKEY

Le whiskey est produit aux États-Unis et en Irlande, où il est distillé trois fois. Pour le whisky, en Écosse notamment, on le distille deux fois, et on retire le « e ». Highsmith était américaine : *« Je bois du whiskey pour me stupéfier, et je regrette ce qu'il fait à mon corps : cellules graisseuses, détérioration du cerveau, et surtout indulgence dans une dépendance à la matérialité quand ce qui me tient éveillée est un intangible spirituel »*, admettait-elle en 1947. *« Ce qui pousse les écrivains à boire : ils doivent changer leur identité un million de fois. C'est fatigant, or l'alcool le fait automatiquement, à leur place »*, lisait-on dans ses *Écrits intimes* posthumes. ■

FRANÇOISE SAGAN ET LE JACK DANIELS

« Rouler vite, boire du whisky, vivre la nuit » était une profession de foi qu'elle revendiqua… à sa façon, c'est-à-dire pour admettre une image trompeuse autant que pour s'en débarrasser. Sous la désinvolture et la frivolité clinquante, derrière l'écran d'une vie vouée aux passions flamboyantes et risquées au point de s'y brûler (l'accident de 1957, des mois à l'hôpital), il y avait des secrets et des engagements. Et une fidélité au Jack Daniels… ■

AMÉLIE NOTHOMB ET LE CHAMPAGNE

« Ma réserve de champagne défie toute concurrence. J'ai un frigo dédié et croyez-moi, ça tourne ! », s'amusait-elle en 2020, sur Europe 1. Elle reconnaissait alors être tombée dedans à l'âge de 3 ans, lors de cocktails que son père, diplomate, donnait chaque mois *« à la maison »*. Amélie Nothomb est incollable sur les cépages utilisés et les appellations qui en découlent. Ses « musts » : le blanc de blancs Agrapart d'Avize, le champagne Devaux et le blanc de noirs Jean Josselin (qu'elle a évoqué dans *Pétronille*, en 2014), ainsi que le Dom Pérignon 2003. Santé ! ■

Hubert Artus

VAN VECHTEN COLLECTION AT LIBRARY OF CONGRESS – ALBUM/AKG IMAGES – OPEN MEDIA LTD/CREATIVE COMMONS – MUSÉE SACEM – HENRI PRIVAT/LIVEMONT (1861-1936)

Morceaux choisis

POÈMES À BOIRE

Taverniers diluant notre vin, ivrogne cherchant l'inspiration au fond d'une bouteille et travailleurs noyant leur lassitude dans l'absinthe se retrouvent sous la plume de ces trois poètes. Vous reprendrez bien un dernier vers?

BALLADE JOYEUSE DES TAVERNIERS
(EXTRAIT)

Ce poème médiéval anonyme du XVe siècle, dont l'auteur voue à mille morts et tortures sadiques les taverniers qui « brouillent » le vin – c'est-à-dire le diluent – a longtemps été attribué à François Villon.

D'ung arc turcquois, d'une espée affilée
Ayent les paillars la brouaille cousue,
De feu gregoys la perrucque bruslée,
Et par tempeste la cervelle espandue,
Au grand gibet leur charongne pendue,
Et briefvement puissent mourir de goutte,
Ou je requiers et pry que l'on leur boute
Parmy leur corps force d'ardans barreaulx;
Vifs escorchez des mains de dix bourreaulx,
Et puis bouillir en huille le matin,
Desmembrez soient à quatre grans chevaux,
Les taverniers qui brouillent nostre vin.

Tristan Corbière (1845-1875).

LA CIGALE ET LE POÈTE
DE TRISTAN CORBIÈRE

Auteur d'un unique recueil, et mort à 29 ans dans l'anonymat, le Breton Tristan Corbière fut l'un des poètes maudits révélés par Verlaine.

Le poète ayant chanté,
Déchanté,
Vit sa Muse, presque bue,
Rouler en bas de sa nue
De carton, sur des lambeaux
De papiers et d'oripeaux.
Il alla coller sa mine
Aux carreaux de sa voisine,
Pour lui peindre ses regrets
D'avoir fait — Oh: pas exprès! —
Son honteux monstre de livre!…
— « Mais: vous étiez donc bien ivre?
— Ivre de vous!… Est-ce mal?
— Écrivain public banal!
Qui pouvait si bien le dire…
Et, si bien ne pas l'écrire!
— J'y pensais, en revenant…
On n'est pas parfait, Marcelle…
— Oh! c'est tout comme, dit-elle,
Si vous chantiez, maintenant!

LE SONNET IVRE
DE JEAN RICHEPIN

Vedette de la poésie du XIXe siècle et ami de Rimbaud, Jean Richepin était de ces forts en thème capables de plonger dans la marginalité pour alimenter leur plume.

Pourtant, quand on est las de se crever les yeux,
De se creuser le front, de se fouiller le ventre,
Sans trouver de raison à rien, lorsque l'on rentre
Fourbu d'avoir plané dans le vide des deux,
Il faut bien oublier les désirs anxieux,
Les espoirs avortés, et dormir dans son antre
Comme une bête, ou boire à plus soif comme un chantre,
Sans penser. Soûlons-nous, buveurs silencieux!
Oh! les doux opiums, l'abrutissante extase!
Bitter, grenat brûlé, vermouth, claire topaze.
Absinthe, lait troublé d'émeraude… Versez!
Versez, ne cherchons plus les effets ni les causes!
Les gueules du couchant dans nos cœurs terrassés
Vomissent de l'absinthe entre leurs lèvres roses.

Jean Richepin (1849-1926).

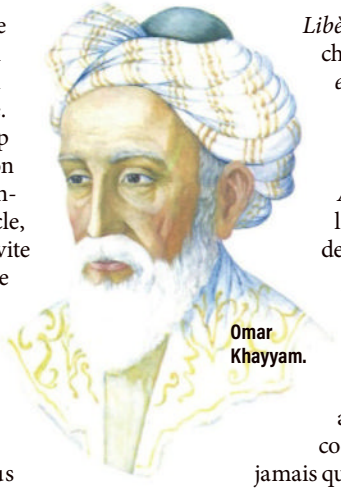
SOTHEBY'S/WIKIPEDIA - PARIS MUSÉES

Création et distillation

DU SPIRITUEUX DANS L'ART

L'ivresse peut impliquer les mêmes ambiguïtés que l'acte d'écrire. S'agit-il de se surpasser ou de s'anesthésier ? De se retrouver ou de s'oublier ? Éléments de réponse avec, entre autres, Omar Khayyam, Apollinaire et Jude Stéfan.

Un écrivain avance une vision qui est celle de son rapport au monde. Pour beaucoup associée à l'alcool, cette vision relève souvent de l'éloge sensualiste. Quand, au VIII[e] siècle, le poète arabe Abû-Nuwâs invite à verser de l'alcool[1], c'est cette fonction qu'il a en vue. De même pour le Chinois Li Po déclarant : « *Je ne veux qu'une longue ivresse, et ne plus jamais être sobre*[2]. » Ou encore le Perse Omar Khayyam deux siècles plus tard *(« Sauf les filles et le vin, tout est rien ! » ; « Bois du vin*[3] ! »). Une telle exaltation sensuelle du monde s'étend fréquemment à une dimension cosmique : c'est le cas d'Apollinaire avec « Vendémiaire », dernier poème d'*Alcools,* où le « *gosier de Paris* » prend la parole pour chanter la grande ville moderne à travers toute une géographie prodigieuse qui lie le sujet poétique à l'être par la jouissance continuée *(« Et je boirai encore s'il me plaît l'univers »).*



Omar Khayyam.

Ce rapport sensualiste au monde est un rapport heureux ou du moins qui cherche à trouver la formule d'un bonheur. Le renversement n'est pas loin, qui fait passer de l'espoir de la jouissance au désir d'oubli. L'alcool n'a plus pour fonction de marquer l'intensification du rapport au monde, mais de porter « *anywhere out of the world* » (« n'importe où hors du monde »), selon la formule baudelairienne. Non plus l'intensification, mais l'anesthésie. Cette tradition est liée à la mélancolie moderne du retrait des dieux ou du sens confrontant le poète à la vacuité d'un monde où la vanité ne trouve plus à se dialectiser. Une œuvre comme celle de Jude Stéfan (1930-2020) est emblématique de cet usage de l'alcool dans la littérature, avec par exemple, dans *Libères,* ce vers du désenchantement : *« (dors donc enivre abêtis ta carcasse) »*. Désir d'effacement qui s'étend à la poésie, dans le recueil *À la Vieille Parque,* où l'ivrogne est une figure de la dérision : *« l'Ivrogne festonne en chemin/ chantant : la Vieille Parque la vieille peau Poésie »*. Au fond, ces rapports au monde que dit l'alcool en littérature ne sont jamais qu'une manière de questionner ce que la littérature elle-même est capable d'inventer.

D'UN ÉTAT À L'AUTRE

Mais il y a un second versant de l'usage de l'alcool par les écrivains, celui de l'inspiration. L'ivresse est la pierre de touche qui permet d'entrer en état d'inspiration, telle est l'affirmation centrale depuis Platon relayé par de nombreux auteurs. Ce dont il sera question alors est la place laissée à l'autre dans l'opération d'écriture. L'ivresse permet de dire et de penser ce moment où le sujet, n'étant plus dans son état supposé normal, laisse place à l'autre[4]. Proust, par exemple, ne cesse d'avoir recours à la métaphore de l'ivresse, alors qu'on ne saurait imaginer écrivain plus attentif à la nécessité du travail. Enjeu qui est également au cœur du premier poème d'*Alcools,* « Zone », où le poète se montre ivre dans le moment même où il alterne le « je » et la distance du « tu » pour s'adresser à lui-même. C'est que la littérature est avant tout une expérience spirituelle, qui dit la nécessité de l'altération de soi pour aller vers le sensible. ■ **Laurent Zimmermann**

1. Abû- Nuwâs, *Le Vin, le Vent, la Vie,* traduit de l'arabe par Vincent-Mansour Monteil, Actes Sud/Sindbad, 1998.
2. Omar Khayyam, *Rubayat,* traduit du persan par Armand Robin, Poésie/Gallimard, 1994.
3. Li Po, « En offrant le vin » dans *Anthologie de la poésie chinoise classique,* sous la direction de Paul Demiéville, Gallimard/Poésie, 1982.
4. Je me permets de renvoyer à mon ouvrage *La Théorie Zidane,* Cécile Defaut, 2014.

Guillaume Apollinaire, auteur du bien nommé recueil *Alcools.*

DR - MONDADORI PORTFOLIO/AKG IMAGES

Ce garçon d'Auteuil aurait pu choisir d'être rabbin; il est devenu philosophe, romancier et chroniqueur télé. Rencontre avec un surdoué ambitieux de 26 ans, décontracté et gros fumeur, que certains surnomment « Bébé-HL ».

Nathan Devers
À L'HEURE D'UN PRO(DIGE)

C'est l'heure. Ou, plutôt, c'est « L'heure des pros ». Ainsi, le célèbre programme matinal de CNews, animé par Pascal Praud, est-il, ce matin de décembre, diffusé sur plusieurs écrans dans le café où l'auteur de ces lignes prépare son rendez-vous à venir. À chacun ses marottes. Alors qu'on relit le nouvel ouvrage de celui que l'on s'apprête à rencontrer – le passionnant *Penser contre soi-même* –, quelle n'est pas notre surprise de le voir à l'écran. Enfin, celle-ci n'est que relative : Nathan Devers – puisque c'est de lui qu'il s'agit – fait partie des invités récurrents de l'émission. Jusqu'à devenir une sorte de « personnage » du petit écran, à savoir la caution « jeune », « premier de la classe » et modérée du « Pascal show », réputé plutôt conservateur (ou plus, selon ses détracteurs). Toujours est-il que son indéniable brio, quel que soit le sujet, transparaît à chaque minute, tout comme la limpidité de son discours – sauf lorsqu'il débarque en retard sur le plateau, en raison d'une pause cigarette.

D'ailleurs, deux heures plus tard chez Albin Michel – son éditeur –, le garçon, un peu décoiffé, n'est pas arrivé, égaré dans les aléas du trafic parisien. Prévisible. Il s'excuse platement, avant de demander encore quelques petites minutes le temps de fumer – si nécessaire, on terminera l'entretien au déjeuner… « *Ma première clope, ça remonte au début du collège. Mais le vrai goût du tabac est venu au lycée. Je me revois encore aller au troquet, à l'époque…* » C'est ainsi qu'il s'est mis à acheter un paquet par jour – « *une sorte d'évasion…* ». Un péché ? « *Un plaisir profond, surtout. Et la provocation, la liberté. Cela me rappelle aussi ma grand-mère, qui fumait…* » Ce sujet, il l'a d'ailleurs évoqué dans un livre paru chez Grasset en 2021, *Espace fumeur* – attention, ça n'était pas le premier ouvrage de ce prodige, alors âgé 23 ans.

UN NOM OUVERT

Tout commence pour lui, indirectement, un dimanche à midi, à la fin des années 1990, lorsque ses parents, Karine et Lionel, se sont rencontrés. Et c'est donc de l'union entre cette cadre et ce neurologue qu'est né, le 8 décembre 1997, le petit Nathan. Nom de famille : Naccache. Mais le garçon va finalement choisir d'en changer – tout en gardant son prénom – et de s'appeler « Devers ». « *Mes parents ont été un peu étonnés au début, ils se sont demandé si je voulais créer un personnage, une sorte de posture* », explique-t-il. « *En fait, ce sont eux qui ont trouvé mon pseudo – enfin, ma mère… Parce que j'en cherchais un et je n'en trouvais pas. Et ce qui me faisait peur, c'était de choisir un nom avec un sens précis, d'être enfermé dedans. Avec Devers, j'avais un nom ouvert.* » Naccache veut dire « sculpteur de métaux ». Or, de son aveu, Nathan n'est guère touché par cet art. « *De vers comme notre condition.* De *puis l'absence et* vers *elle* », écrit-il dans *Penser contre soi-même.* Analyse littéraire ou psychanalytique ?

Pour rester dans les questions de sens, on lui demande d'ailleurs ce que signifie véritablement le titre de ce récit-essai autobiographique – en espérant qu'il n'aille pas, entre-temps, en fumer une… « *Ça veut dire qu'aussi bien de manière personnelle que de manière "intellectuelle" la condition de la philosophie de la liberté, c'est d'essayer d'avoir une forme non seulement de recul critique, mais aussi de violence, de distance, de lutte contre le soi-même. Ce soi-même, c'est celui qu'on n'a jamais décidé d'être, le soi-même comme quelque chose qui signifie le hasard de la vie.* » Il continue : « *Personne n'a décidé d'exister ou de ne pas exister là où nous existons. Ce soi-même pourtant détermine tout, est une identité conçue comme une clôture, comme un destin, une sorte de bulle, d'aquarium dans lequel on serait enfermé. Ce que j'essaie de raconter ici à la première personne, et de théoriser entre guillemets à la troisième personne, c'est vraiment cette nécessité vitale, qui a été pour moi de faire que la pensée s'arrache à ça.* » Pour arriver à un tel raisonnement, il a fallu un cheminement très particulier, étroitement lié à son rapport, compliqué, au judaïsme. Et à la définition même du mot « juif ».

« *Quand il y avait des fêtes juives, on les célébrait avec ma famille, mais de manière assez légère* », se remémore celui qui a grandi du côté d'Auteuil. « *Mais lors du nouvel an juif, la religion était là à 100 %. On allait à la synagogue de mon quartier – qui n'était pas spécialement un quartier religieux –, c'était incroyable de voir cet univers avec tout plein de gens qui étaient juifs à un moment, comme on peut jouer au football le dimanche ; là, c'étaient des gens qui jouaient à être juifs. Il y avait alors une forme d'hypnose, un sentiment extrêmement fort. C'était vraiment la journée que j'attendais. En même temps, je me disais que ça n'avait aucun sens de réserver ça à une seule journée dans l'année.* »

Son intérêt grandissant le conduira à fréquenter la fameuse synagogue de la rue Ancelle, à Neuilly, à se passionner pour le Texte – notamment grâce à un certain « *Meyer Weil* », « *mélange de Grand Schtroumpf et de Panoramix, à ceci près que son bonnet rouge était une kippa et qu'il ne concoctait aucune potion magique* ». Un premier passeur, qui en amènera d'autres, et qui aurait pu faire du jeune Nathan un futur rabbin. « *D'une part, cela signifiait dépasser les contingences matérielles, même si, rabbin, ça n'est pas un métier en tant que tel…* ●●●

Quand je suis devenu religieux, je pensais à l'idée d'étudier, de transmettre et de diriger une communauté. Par ailleurs – et ça n'a rien de paradoxal –, j'étais aussi attiré par l'idée d'une vie intellectuelle, spirituelle, religieuse, qui ne se jouait pas dans la solitude d'une bibliothèque, à la manière d'un ermite, mais se consignait à des choses bien concrètes. Faire des mariages, des enterrements, des discours hebdomadaires, se soucier des problèmes des uns et des autres : oui, ça m'attirait. »

« DARKA GÉANTE »

Soit un esprit très différent qu'il a connu au lycée juif du « *Kremlin-Malabry, Betham* » (à vous de reconnaître l'établissement…), qualifié dans *Penser contre soi-même* de « *cocon de feujs* ». Ou l'on croise « *Serge Benhamou avec un cartable et des copies à carreaux. Le royaume de la darka géante.* » On s'amuse de ce portrait et Nathan Devers réagit à la seconde : « *Je vous assure, j'y suis allé mollo, ce que j'ai écrit est très en dessous de la réalité* », tout en avouant avoir commencé à aimer la littérature dans cet établissement.

Mais le livre, comme la vie du vingtenaire, tient particulièrement à des lieux. Il y a Jérusalem, dont il avait tant de fois rêvé et qui se révélera, entre autres, synonyme de râteau avec une dénommée Victoire. « *Bon, j'ai un peu triché avec la chronologie* [rires]… *C'est formidable de se prendre des râteaux, quand on y pense. Enfant, c'est génial d'aimer sans être aimé, c'est beaucoup mieux. Ça aurait été terrible si, avec les filles dont j'étais amoureux quand j'étais petit, ça s'était bien passé. J'aurais perdu toute une part de mon imaginaire.* » Autre ambiance, autre atmosphère : c'est lors d'un séjour de séminaire d'été à La Plagne que Nathan, adolescent, prit goût à l'écriture. « *J'aimais déjà bien les rédactions, mais il y a eu comme un déclic à la montagne.* » Sa passion pour la philosophie naît alors dans les mêmes eaux, comme un substitut à la

> « Quand j'ai commencé à écrire, j'ai éprouvé une liberté absolue. J'ai alors senti un profond chaos en moi, le néant. Et j'ai connu un plaisir total »

religion. « *Quand j'ai quitté celle-ci – ce qui n'a pas été une si grande souffrance – et que j'ai commencé à écrire, la nuit, j'ai éprouvé une liberté absolue. J'ai alors senti un profond chaos en moi, le néant, une profonde destruction de tout. Et j'ai connu un plaisir total.* »

BESOIN DE PHILOSOPHIE DANS LES MÉDIAS

Le virus va continuer à se développer. En 2014, alors qu'il est encore en hypokhâgne, il va voir la pièce de Bernard-Henri Lévy avec Jacques Weber, *Hôtel Europe*. Enthousiasmé par cette vision très subjective de l'Europe, il écrit, sans complexe, à BHL quelques mois plus tard. Intrigué et séduit, le penseur controversé non seulement lui répond, mais le prend sous son aile – jusqu'à le placer à la tête de sa revue *La Règle du jeu* en 2018. Ce qui lui vaut le sobriquet de « Bébé-HL ». Autre personnalité lui ayant mis le pied à l'étrier, Jean-Luc Marion encourage Nathan Devers à publier son premier essai, *Généalogie de la religion*, qui trouvera finalement preneur aux éditions du Cerf un an après. Cette ascension, fulgurante, de ce personnage balzacien d'aujourd'hui passera aussi par le roman avec le succès des *Liens artificiels* en 2022, autour du métavers, qui rata d'un rien le Goncourt des lycéens. « *J'ai adoré rencontrer les élèves, et voir leur rapport décomplexé à littérature dans ce cadre.* »

Ces derniers ont-ils fait le lien avec le commentateur de l'actualité chez Pascal Praud ? Mais qui reste, fait notable, très « France Inter » compatible. Lorsqu'on discute de cette fonction télévisuelle, il n'hésite pas à la considérer comme « *assez difficile* ». Pourquoi ? « *Le risque, c'est de devenir une sorte d'éditorialiste au sens négatif du terme, c'est-à-dire quelqu'un qui ne connaît pas grand-chose, qui parle de tout, qui a des certitudes sur tout, ce qui insupporte tout le monde et à juste titre. Je pense qu'on a viscéralement besoin de philosophie dans les médias, qui ne sont pas le terrain naturel de la philosophie. Pour moi, c'est formidable d'être chroniqueur, et notamment sur une chaîne dont je suis éloigné de la ligne éditoriale.* » Puis, avant que Nathan Devers n'aille prendre sa dose de nicotine, il ajoute, avec son sens inné de la synthèse – et de la chute d'article : « *C'est aussi ça, penser contre soi-même.* » ■

Baptiste Liger

Photos : Jean-Luc Bertini pour *Lire Magazine*

COMMENT JE ME SUIS DISPUTÉ (MA VIE SPIRITUELLE)

Le cinquième livre de Nathan Devers en cinq ans, *Penser contre soi-même,* mêle habilement philosophie et récit personnel.

Un cheminement fait de révélations parfois douloureuses. Voilà ce que raconte *Penser contre soi-même.* Ce très beau texte, émouvant, drôle et intelligent narre la quête de boussole et de sens du philosophe. Que s'est-il passé entre ce Kippour qui, adulte, l'indiffère – « *J'avais tellement oblitéré mon judaïsme, que je ne me souvenais même plus de l'avoir déserté* » – et le Kippour de son enfance où il ne comprend pas ces juifs qui ne le sont qu'un jour par an : « *Du haut de ma petite enfance, je me fis un serment. En ce qui me concernait, je ne serais pas juif au gré de mes caprices. Il me faudrait trancher : me lier à Dieu à cent pour cent ou à zéro pour cent, mais je ne tricherais pas.* »

Pas de triche, en effet, quand il se plonge adolescent dans la religion jusqu'à intégrer un lycée confessionnel, « *remake de* La vérité si je mens *en version* La Boum ».

Mais face à l'intégrisme, il y perd sa foi : « *Comment la religion, censée nous élever, pouvait-elle nous tirer à ce point vers le bas ?* [...] *J'ai découvert les rouages de la médiocrité humaine, de la régression qui mène de l'idiotie aux instincts de violence.* » Il tombe alors amoureux de la littérature et se détache de la religion pour être ensuite définitivement emporté par la philosophie. Son « *aversion pour la demi-mesure, les concessions et les conforts mentaux* » le guide vers une pensée « *qui se départisse de ses préjugés inconscients. De ses entraves secrètes. Qui fonctionne sans dogme et sans credo. Sans sacré et sans loi. Une pensée qui refuse d'être l'otage de ses impensés* ». Et l'on comprend alors comment penser contre soi-même devient… un commandement.

Aurélie Marcireau

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★☆☆
PENSER CONTRE SOI-MÊME
NATHAN DEVERS
336 P., ALBIN MICHEL, 20,90 €

COTTONBRO STUDIO/PEXELS

LES FÉES QU'IL NOUS FAIT

Elles sont les vedettes du nouveau livre de Sylvain Tesson: les fées et leur « petit peuple » n'ont eu de cesse d'être célébrés depuis leur apparition dans les légendes médiévales et les contes, témoignant siècle après siècle de l'évolution de notre rapport aux puissances de l'imaginaire.

Il est au monde un sixième continent, où seuls les lecteurs, les rêveurs et ceux qui ont gardé leur âme d'enfant peuvent s'aventurer. Patrie des elfes et des fées, ce continent fascine les hommes depuis des temps immémoriaux, inspire leurs écrits depuis l'invention de l'écriture. Si les fées – qui sont le point de départ du nouveau Sylvain Tesson *[lire encadré]* –, telles que nous les connaissons en Occident, sont nées dans les manuscrits médiévaux du XII[e] siècle, leurs origines se perdent dans les brumes de l'Histoire. Issue du latin *fatum,* l'étymologie du mot « fée » renvoie à la notion de destin. « *Chez les Romains, les* fata *désignaient les déesses du Destin présidant aux heurs et aux malheurs des hommes* », nous apprend l'essayiste et conteur Édouard Brasey *[lire page 60]* dans son ouvrage encyclopédique *Démons et merveilles*. « *Le* fada*, dans le midi de la France, c'est aujourd'hui encore le simple d'esprit qui, pour avoir contemplé des fées, en est resté benêt.* »

FOI CHRÉTIENNE ET TRADITIONS PAÏENNES

Issu des croyances populaires, celui que l'on nomme couramment le « petit peuple » appartient avant tout à l'histoire anonyme, aux traditions orales transmises lors des veillées au coin du feu. Ouvrant les portes de l'imaginaire, les légendes qui lui sont liées ont vocation à éduquer, et régissent le quotidien des chaumières en mêlant foi chrétienne et coutumes païennes. « *Les légendes de Grande-Bretagne étaient hantées par ces petits êtres* », écrit Lucie Félix-Faure Goyau, femme de lettres et amie de Marcel Proust, dans son essai d'histoire littéraire *La Vie et la Mort des fées* (1910). « *L'usage était, disait-on, pour les ménagères, de leur préparer un repas de lait pur et de pain blanc; alors la maison se trouvait balayée, le ménage ordonné comme par enchantement, et l'on reconnaissait l'œuvre nocturne des lutins familiers. Chaque toit possédait le sien.* » Selon Claudine Glot, spécialiste de la légende arthurienne et du patrimoine de Bretagne, la fée naît au Moyen Âge sous la plume notamment de Marie de France, première femme autrice de féeries. Elle prend alors l'apparence d'une belle dame venue d'un monde parallèle, que le chevalier rencontre s'il s'égare en forêt. La légende arthurienne célèbre les fées Morgane (qui apparaît d'abord sous un jour positif avant de séduire Lancelot et de chercher la mort de Gauvain) et Viviane (dont la figure mêle traditions païennes et chrétiennes). Puisant son inspiration dans les légendes celtiques, les récits de Bretagne se caractérisent par la présence de thèmes merveilleux, dont l'étrangeté apparaît comme une réponse aux « *nombreux interdits moraux et sexuels imposés par l'Église* » (Claudine Glot).

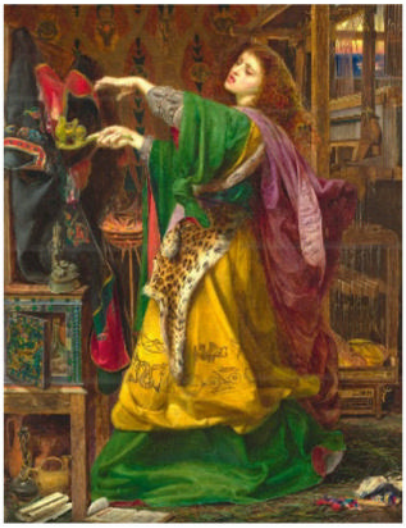
Aux prémices de la Renaissance, les fées médiévales, tour à tour rationalisées et diabolisées, disparaissent au profit des dieux et déesses de l'Antiquité gréco-romaine. Leur apparence évolue alors, comme en témoignent les écrits du « prince des poètes et poète des princes » Pierre de Ronsard qui, « *initié par sa culture grecque aux usages des nymphes et des déesses mythologiques, confond volontiers ce merveilleux de la*

THOMASGOISQUE/ÉDITIONS DES ÉQUATEURS

Grèce avec celui de la vieille Gaule dont il est l'enfant » (Lucie Félix-Faure Goyau). Ainsi dépeint-il l'élégante Marguerite de France sous les traits d'une fée, dans un chant pastoral célébrant ses fiançailles avec le duc de Savoie : « *Elle marchant à tresses descoiffées/Apparaissoit la Princesse des fées.* » Dans *La Reine des fées* (1590), le poète anglais Edmund Spenser mêle les traditions arthurienne et classique. Mais il faut attendre 1595 et l'immense succès du *Songe d'une nuit d'été* pour que les représentations du petit peuple connaissent une révolution. Contant la querelle d'Obéron, roi des fées, et de son épouse Titania, Shakespeare renouvelle le folklore populaire, et le petit peuple apparaît alors bien moins malfaisant que par le passé.

UNE MATIÈRE À RÊVER, UN VIVIER POUR DISNEY

Si la présence de contes merveilleux est attestée dans la Grèce antique et l'Empire romain, le conte de fées en tant que genre littéraire apparaît au XVIIe siècle sous les plumes de Madame d'Aulnoy, Henriette-Julie de Castelnau de Murat et Charles Perrault. Avec les *Contes de ma mère l'Oye* (1697), recueil de huit histoires, ce dernier rencontre un premier succès de son vivant, avant d'être redécouvert dans la seconde moitié du XIXe siècle, grâce notamment aux célèbres



Dans le cycle arthurien, la fée Morgane est un être ambivalent, capable aussi bien de guérir que de tuer.

illustrations de Gustave Doré. « *Ces délicieux contes, profonds comme la vieillesse et ingénus comme l'enfance, naquirent à une époque où les fées devenaient à la mode et où elles ne tardèrent pas à faire fureur. Les beaux esprits s'y mettent, et c'est une véritable frénésie. Dans les salons les plus renommés, les conversations se transforment en perpétuels contes de fées.* » (Lucie Félix-Faure Goyau). Comme toutes les modes, celle des fées passe, avant d'être ravivée par les élans romantiques du XIXe siècle et le Celtic Revival (« renaissance celtique »), qui gagne l'Europe entière. Présentes dans les œuvres de Goethe et Walter Scott, les fées franchissent l'Atlantique avec Washington Irving, premier auteur américain de contes de fées. Compilant des contes populaires pour l'enfance, Jacob et Wilhelm Grimm contribuent à la diffusion mondiale de l'imaginaire féerique européen, avant que les films des studios Disney prennent le relais.

« *Le monde a changé, et les fées avec lui, mais elles sont toujours là. Nous avons toujours peur dans le noir, nous frissonnons toujours dans les forêts obscures, et nous semons toujours de petits cailloux derrière nous pour ne pas trop nous perdre. Le merveilleux ne meurt pas.* […] *Nous avons, nous aurons toujours besoin de nous "raconter des histoires". Changent simplement les formes à travers lesquelles nous continuons de rêver* », écrivent Claudine Glot et Michel Le Bris dans *Fées, elfes, dragons & autres créatures des royaumes de féerie* (2002). De la tradition orale à la production audiovisuelle contemporaine qui en est directement inspirée, l'omniprésence des fées dans le patrimoine littéraire européen démontre que « *l'imaginaire est une dimension incontournable de l'âme humaine* ». ■

Laëtitia Favro

CAP VERS LE MERVEILLEUX

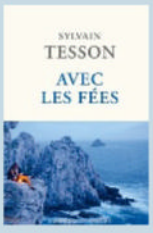
Il n'y a pas que la panthère des neiges dans la vie ! Cette fois-ci, dans *Avec les fées*, Sylvain Tesson raconte sa traque en bateau de ces êtres fantastiques.

C'est en Galice que Sylvain Tesson, ce poète antimoderne, est une nouvelle fois frappé par le doute : « *Je rêvais beaucoup. Pourquoi les fées de mon enfance avaient-elles brûlé ? La technique s'était emparée du monde, les masses s'accroissaient, le commerce menait la danse. Partout bruit, raison, calcul, fureur. Les fées avaient reculé devant cette conjuration. Elles s'étaient repliées dans le silence.* » Comme d'habitude, il part – il se lève et il se casse. À vélo ? À moto ? Sur des skis ? Non : en bateau. Le meilleur moyen de locomotion quand il s'agit de retrouver les fées. Son « *voyage celto-atlantique* » entraînera notre intrépide aventurier de la Bretagne à l'île de Man en passant par le pays de Galles, l'Irlande et l'Écosse.

Flanqué de deux amis, Humann et Benoît, Tesson flâne et réfléchit, fait des escales et des rencontres, tout ça en fumant le cigare (un Nicaragua Robusto). Homme libre chérissant la mer, il n'oublie pas sa bibliothèque et évoque Chateaubriand, Larbaud, Gracq et bien d'autres – Bachelard, bizarrement, revient souvent. Au fil des pages d'*Avec les fées*, on se demande : Sylvain Tesson ne serait-il pas un héros de Melville ? De même que les personnages de *Moby Dick*, lancés à la poursuite de la célèbre baleine, cherchent autre chose, l'agnostique Tesson semble vouloir être touché par la grâce. Qu'il poursuive la panthère des neiges ou ici les fées, encore plus hypothétiques, il recherche la beauté et se cherche lui-même.

Plutôt que de parcourir le vaste monde, il devrait s'enfermer un mois dans un monastère ! Cela lui rappellerait son ermitage russe de *Dans les forêts de Sibérie*. En attendant, il construit une œuvre d'écrivain voyageur plus mystique qu'il ne veut bien l'admettre.

Louis-Henri de La Rochefoucauld



EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
AVEC LES FÉES
SYLVAIN TESSON
214 P., LES ÉQUATEURS, 21 €

BIRMINGHAM MUSEUM AND ART GALLERY

« UN ÊTRE VENU D'UN AUTRE MONDE, À LA LISIÈRE DU NÔTRE »

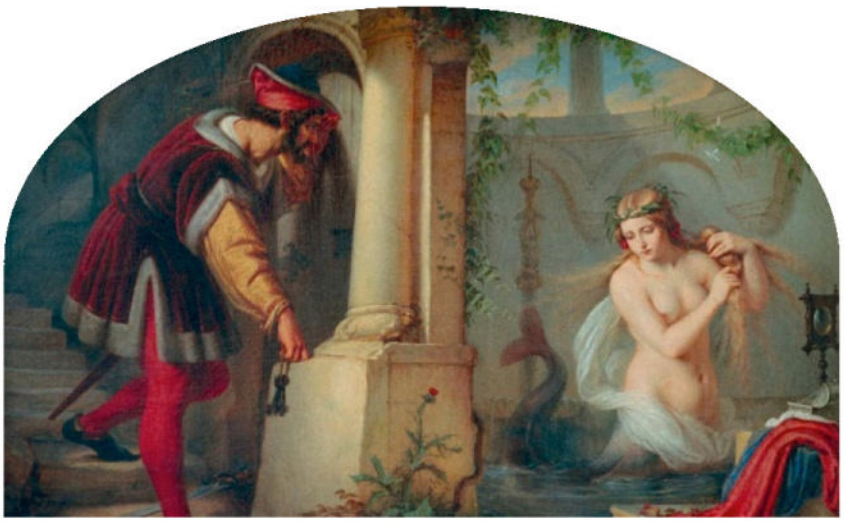
Édouard Brasey vient de publier *La Grande Bible des fées*. Spécialiste français du sujet, il est l'auteur de plus de quatre-vingts ouvrages sur le merveilleux. Entretien.

Comment vous êtes-vous intéressé aux fées ?

Édouard Brasey. J'ai commencé à écrire sur le merveilleux à la fin des années 1990. Je m'étais aperçu qu'une très grande littérature anglo-saxonne existait sur le sujet, notamment les ouvrages d'une anthropologue nommée Katharine Briggs qui avait publié un dictionnaire entier sur les « *fairies* » : lutins, gobelins, etc. Cela m'avait intéressé.Cette curiosité est devenue une passion, un objet de recherche qui m'accompagne depuis près de trente ans. Mon dernier ouvrage se veut une approche exhaustive du sujet *[rire]* à travers l'histoire des fées, les croyances qui leur sont attachées, etc.

Qu'est-ce qu'une fée ?

E.B. Dans la littérature médiévale, il s'agit d'un être venu de l'autre monde, non pas l'au-delà, mais un monde situé à la lisière du nôtre. Il peut se dissimuler dans les forêts sauvages, les îles merveilleuses comme celle d'Avalon. Tantôt, ce sont des druidesses, assimilées aux magiciennes, dotées de pouvoirs magiques et gardiennes de la nature. La fée est également la femme idéalisée telle qu'on la trouve dans de nombreux récits médiévaux, mais également plus tard. Souvent, cet être sublime fait la rencontre d'un homme – couramment près d'un point d'eau, fontaine ou rivière, car il y a un lien fort entre la fée et l'eau. C'est le cas par exemple de la fée Mélusine. Subjugué par sa beauté, l'homme tombe instantanément amoureux et la demande en mariage. Ce mariage avec un être de l'autre monde est possible dans ces récits, mais il est soumis à des conditions très précises, ce qu'on appelle les tabous des fées. Ces tabous sont des injonctions à respecter : être d'une fidélité absolue ou bien ne jamais prononcer le mot « mort », par exemple. Comme tous les êtres du merveilleux, les fées sont pratiquement immortelles. Elles ne vieillissent pas et ne meurent pas, sauf par accident. Elles exercent leurs pouvoirs magiques sur les éléments de la nature, mais aussi sur les êtres humains qu'elles comblent de dons ou, parfois, menacent de sorts maléfiques. C'est à ce moment-là qu'elles rejoignent la sorcière…



La fée Mélusine apparaît sous différents traits et à différentes époques de la mythologie européenne.

DR/HORS COLLECTION – WIKIPÉDIA

Mais ce n'est pas la même chose…

E.B. Katharine Briggs disait qu'une sorcière est une fée qu'on a offensée… Lorsqu'elle est maltraitée, la bonne fée se venge en se transformant en mauvaise fée dont les pouvoirs vont s'exercer dans le mal plutôt que dans le bien. Mais au fond, la fée et la sorcière ont la même origine… En réalité, les fées ne font pas de distinction entre le bien et le mal.

Pourquoi la fée fascine-t-elle les petites filles alors que les mamans vont plutôt s'identifier aux sorcières ?

E.B. La fée est l'archétype de la petite fille sage et mignonne, avec sa jolie robe et sa baguette magique, tandis que dans les légendes elle est souvent capricieuse et peut se mettre en colère. Elle n'est pas lisse, elle a du caractère. Les femmes plus adultes s'intéressant à ce domaine vont plutôt s'identifier à la sorcière remise au goût du jour par des mouvements tels que le wiccanisme, à savoir une guérisseuse qui concocte des potions magiques et pratique des envoûtements d'amour. Une fée adulte, très féminine, voire féministe…

Cette vision lisse des fées est-elle due aux Disney ?

E.B. Les fées de Disney ont un côté très consensuel sauf dans *Peter Pan* où Clochette cadre plus avec la fée « réelle » *[rires]* : elle fait des caprices, elle est jalouse. Les films de Disney ne correspondent pas à la richesse de comportements et de caractères des fées que l'on retrouve dans la littérature médiévale ou dans les récits et les contes.

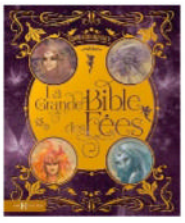
Les fées sont de bonnes vivantes ?

E.B. Les fées sont païennes, elles aiment l'amour, boire, chanter et rire. On dit qu'elles se nourrissent de l'essence des mets, de leurs effluves. En Bretagne, de grands banquets étaient organisés, dans lesquels on exposait des plats avec des odeurs délicieuses destinées à attirer les fées. Des textes anciens précisent même qu'elles raffolent du safran…

Faut-il croire aux fées alors ?

E.B. Certains prétendent en avoir vu *[sourire]*. Pour ma part, je n'ai pas vu de fées mais j'ai senti leur parfum. En 1995-1996, alors que je faisais des recherches pour mon premier livre à la Bibliothèque nationale, j'ai senti un parfum délicieux… Il n'y avait personne autour de moi. Ce parfum puissant de rose et de lys m'avait troublé. Ensuite, j'ai découvert que le parfum de rose et de lys était attribué à la fée ou à la Vierge Marie. ■

Propos recueillis par Aurélie Marcireau



WIKIPÉDIA

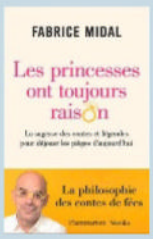
LA GRANDE BIBLE DES FÉES
ÉDOUARD BRASEY
328 P., HORS COLLECTION, 32 €

Dans *La Belle au bois dormant*, de Charles Perrault, la fée incarne la figure de la mère.

DES CONTES DÉFAITS

Analysés par Bruno Bettelheim et Fabrice Midal, les récits de Perrault et consorts se dévoilent sous un nouveau jour.

Dans l'ouvrage le plus connu consacré à l'analyse des contes, *Psychanalyse des contes de fées,* Bruno Bettelheim décrypte l'importance des contes dans l'éducation. Ces histoires permettent à l'enfant de comprendre les *« aspects tangibles du bien et du mal »,* évoquent ses pressions intérieures et ouvrent de nouvelles dimensions à l'imagination des enfants. En un mot, les contes les *« aident à mettre de l'ordre dans la confusion de leur vie intérieure »* en offrant notamment des personnages sur lesquels l'enfant peut extérioriser ce qui se passe dans sa tête. Mais quid de la fée ? Pour Bettelheim, l'enfant peut personnifier ses désirs par la bonne fée (et ses pulsions destructrices par une méchante sorcière). Elle peut aussi aider à trouver le bonheur malgré l'imposteur ou la marâtre. Toujours selon le psychothérapeute américain, la *« marraine bonne fée »* veille sur la destinée de l'enfant, toujours prête à faire intervenir sa puissance au moment le plus critique, comme la mère. Dans *La Belle au bois dormant,* les fées représentent les deux visages de la mère (la fée douce et aimante et celle qui, vexée de se voir traitée avec mépris, jette un sort). Fabrice Midal, qui a étudié les contes pour son dernier ouvrage *Les princesses ont toujours raison,* voit d'autres vertus aux fées. Ce sont toujours des personnages féminins qui font appel à elles, note l'auteur à succès, car elles représentent le rapport que les femmes ont à la magie. Les fées incarnent aussi la force de vie : *« L'invocation des fées permet de renouer avec ces forces dont le héros est démuni. »* La marraine fée, elle, est comme un souvenir de la bonne mère face à la marâtre et représente l'attachement : *« Elle est la bonté, aimante, qui rend possible l'impossible. »* Fabrice Midal explique que, dans *Cendrillon,* la fée utilise sa magie et transforme la citrouille en carrosse pour montrer qu'elle est capable d'aimer la jeune fille, de lui donner confiance, ce qui va la rendre belle. Enfin, la fée incarne également, selon l'auteur, l'intuition fondamentale de l'héroïne, l'intelligence qui jaillit comme un éclair. Quand Peau d'âne demande à la fée ce qu'elle doit faire face à son père, l'apparition de cette dernière symbolise l'apparition de la solution. On comprend mieux alors pourquoi les petites filles – et parfois les plus grandes – sont si attachées aux fées. **A.M.**



LES PRINCESSES ONT TOUJOURS RAISON
FABRICE MIDAL
208 P., FLAMMARION/VERSILIO, 19 €

PSYCHANALYSE DES CONTES DE FÉES
BRUNO BETTELHEIM
480 P., POCKET, 10,30 €

PATRICIA REZNIKOV

Les chemins de la chair

Tout commence par une rencontre dans une librairie : celle d'un timide admirateur avec la future icône de la poésie iranienne, Forough Farrokhzad, jeune femme de 21 ans, divorcée et autrice d'un premier recueil, *La Captive*. Nous sommes à Téhéran en 1956 et une aura de scandale entoure déjà la poétesse. Une relation émouvante se tisse entre Cyrus et Forough, un pacte amoureux par lequel il lui fait découvrir ses traductions des œuvres de Pierre Louÿs, lui raconte la relation incandescente qu'il eut avec Marie de Régnier, poétesse et femme d'influence, en échange de caresses voluptueuses et passionnées. Rencontres secrètes placées sous le signe du plaisir et de la transgression, de la liberté et d'un temps suspendu, loin des impossibilités de la vie iranienne. Telle Shéhérazade, Cyrus lui narre jour après jour, avec l'espoir de retenir Forough, l'Occident interdit, l'Enfer de la Bibliothèque nationale à Paris, la Belle Époque et ses génies. Marie, libre épouse du poète Henri de Régnier, amante éperdue de Louÿs et de beaucoup d'autres hommes, qui fit de sa vie une œuvre, devient pendant douze ans une drogue, un miroir. *« Psyché, ma sœur, écoute immobile et frissonne, personne n'est plus heureux ce soir, n'est plus divin que nous »,* écrit Louÿs à Marie.

Le talent d'Abnousse Shalmani est de nous restituer, dans une langue superbe, deux pôles contraires avec une égale fièvre, le Paris libertin des années 1890 et le Téhéran de l'époque du Shah, où une femme ne peut se promener dans la rue avec un homme. La solitude des femmes orientales est un désastre civilisationnel, nous dit l'écrivaine. La préoccupation de la chair et les passions littéraires qu'elle suscite sont, pour les femmes corsetées, un oxygène et une rampe d'émancipation. Dans *J'ai péché, péché dans le plaisir,* Shalmani nous brosse le portrait fragile et émouvant d'une poétesse révolutionnaire, femme incomprise, errante et libre, aux amours malheureuses, qui marque au fer rouge du blasphème la culture iranienne et érige la poésie et l'érotisme en nourriture absolue. L'avenir de l'Iran est dans les poèmes de Forough. La poétesse mourut dans un accident de voiture à 32 ans. Sur Internet, le lecteur curieux peut apercevoir son beau visage. Magnifique.

L'AVENIR DE L'IRAN EST DANS LES POÈMES DE FOROUGH

« Rien n'est plus énigmatique, nous dit Manuel Vilas, *qu'une veuve amoureuse d'un cadavre qu'elle croit voir en vie quand elle est dans les bras d'autres hommes. »* Irene et Marcelo ont connu vingt ans d'un amour sans ombres, un accord majeur, érotique et intellectuel. Ensemble, ces deux fabricants de meubles idéalistes et hédonistes ont joui de la vie, promenant leur passion esthétique d'hôtels en Riviera, de voitures de luxe en appartements sublimes, persuadés d'être des dieux, des élus. Après la mort de Marcelo, Irene décide de poursuivre seule leurs pérégrinations afin de célébrer encore et toujours leur amour. Le long de la Méditerranée, elle s'offre plaisirs et amants d'un soir dans un nuage de parfums coûteux. Car il n'y a que dans la jouissance qu'Irene retrouve son mari tant aimé, qu'elle l'aperçoit un bref instant lui souriant du haut d'un escalier. Au fil des pages d'*Irene,* Vilas assemble brillamment l'histoire étrange et obsessionnelle, bavarde, parfois irritante, souvent déconcertante et finalement très cinématographique, de cette femme esseulée et égoïste, pour qui le plaisir est devenu un moyen quasi spirituel. Ce n'est qu'à la toute fin du livre que le lecteur entrevoit la véritable dimension du récit. ■

★★★★☆
J'AI PÉCHÉ, PÉCHÉ DANS LE PLAISIR
ABNOUSSE SHALMANI
198 P., GRASSET, 19,50 €

★★★☆☆
IRENE (NOSOSTROS)
MANUEL VILAS
TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR ISABELLE GUGNON, 304 P., SOUS-SOL, 25,50 €

AUDREY SOVIGNET

76

QUAND **BARBARA KINGSOLVER** REVISITE *DAVID COPPERFIELD*

70

SOPHIE DIVRY ET L'AMOUR DANS TOUT ÇA ?

LE CAHIER CRITIQUE

93 LA PATTE **MOTO HAGIO**

98 TOUT SUR LE **PROCÈS PÉTAIN**

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – EVAN KAFKA. ALL RIGHTS RESERVED/ALBIN MICHEL – MOTO HAGIO/COLLECTION HÉRITAGES – AKG IMAGES

CATHERINE BARDON ▪ JULIA MALYE ▪ CLAIRE DEYA

France-Amérique : les liaisons fructueuses

Annoncés comme des best-sellers, cédés aux États-Unis avant leur publication en France, disputés aux enchères, leurs romans sont les phénomènes éditoriaux de la rentrée. De la Louisiane du XVIIIe siècle à la République dominicaine des années 1960, en passant par la Côte d'Azur après 39-45, ces trois écrivaines sondent des pages oubliées pour mettre au jour des destins hors du commun.

Catherine Bardon.

Julia Malye.

Dites Catherine Bardon, on vous répondra la saga des *Déracinés* : quatre tomes, 600 000 exemplaires vendus, la République dominicaine. L'écrivaine y raconte l'histoire méconnue du projet Dorsa, grâce auquel le président Trujillo a délivré des visas pour les Juifs persécutés par les nazis. Après *La Fille de l'ogre,* sur l'héritière du dictacteur dominicain, Catherie Bardon s'intéresse, dans *Une femme debout,* au destin unique de Sonia Pierre (1963-2011). Une avocate haïtienne qui a consacré sa vie à la défense des enfants des travailleurs haïtiens dans les champs de canne à sucre – des apatrides, que le gouvernement dominicain refuse de naturaliser. Sonia Pierre connaît cette histoire pour être née dans un « *batey* », un campement où vivent les coupeurs de canne. Le roman y suit les parents de Sonia Pierre, partis de Haïti dans l'espoir d'une vie meilleure.

Claire Deya.

Au bout de leur voyage à bord d'un minibus nommé « *Se kon sa la vie* » (« C'est comme ça la vie »), ils arrivent à Lecheria et découvrent qu'on leur a menti. « *Ils n'avaient pas de papiers, pas de ressources, et rien à rapporter là-bas. Que leurs désillusions. Que leur défaite. Et puis María Carmen était grosse* », écrit Catherine Bardon. Leur cinquième enfant, Sonia Pierre, sera leur chance. « *Elle est née grande et c'est comme ça qu'elle mourra. Elle aura une destinée pas ordinaire !* » s'enthousiasme le

PHILIPPE MATSAS/LES ESCALES - ASTRID DI CROLLALANZA/STOCK - ERIC BOTTERO/L'OBSERVATOIRE

houngan, le chef spirituel vaudou. Catherine Bardon séduit par son souci du détail. Son aisance à rendre accessible, sans la traduire, la langue créole, témoigne de son immersion dans le territoire.

LA FOLIE DES ENCHÈRES

Difficile de ne pas penser à *Certaines n'avaient jamais vu la mer* de Julie Otsuka en lisant *La Louisiane*. Le quatrième livre de Julia Malye, née en 1994 et révélée à l'âge de 15 ans avec son premier roman, *La Fiancée de Tocqueville,* relate une histoire comparable à celle des Japonaises conduites aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale pour y épouser des compatriotes. L'intrigue sort de l'ombre le destin d'une centaine de femmes, élevées ou placées à La Pitié-Salpêtrière, qu'on envoie se marier à des colons français en Louisiane en 1720. Après un incipit où les jeunes femmes débarquent du navire *La Baleine (« Personne ne leur a expliqué où elles seraient logées ce soir, dans combien de temps elles seraient fiancées. On ne dit pas tout aux femmes »),* le roman revient à Paris aux côtés de Mère Marguerite. La supérieure choisit les candidates, parmi les orphelines, les miséreuses et les criminelles de La Pitié. On suit Geneviève, Pétronille et Charlotte à Biloxi. Élégance et précision du style ; brièveté de la phrase ; art de la description des corps et des décors ; sens de la dramaturgie : Julia Malye, diplômée d'un master de création littéraire aux États-Unis, et qui enseigne l'écriture de fiction à Sciences Po, déploie dans cet épais roman les ingrédients qui ont fait son succès précoce. Écrit parallèlement en français et en anglais, adjugé à Stock au terme d'enchères à six chiffres, *La Louisiane* est en cours de traduction dans vingt pays et sera bientôt une série télé.

Même folie des enchères pour le premier roman de Claire Deya, publié à L'Observatoire. *Un monde à refaire* raconte l'épisode méconnu du déminage des plages de la Côte d'Azur à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Le récit du travail dangereux effectué par des Français, de toute obédience et de tous milieux sociaux (dont Fabien et Vincent), et des prisonniers allemands (dont Lukas), est mêlé à une intrigue politico-sentimentale. Progressant par retours en arrière et rebondissements, elle se concentre sur les tentatives de Vincent, qui cache un horrible secret, pour retrouver Ariane, sa bien-aimée, perdue de vue depuis juin1943. Le livre a été cédé à l'étranger, dont les États-Unis, dans cinq langues avant de trouver un éditeur en France. Du jamais-vu. ■ **Gladys Marivat**

★★★☆☆
UNE FEMME DEBOUT
CATHERINE BARDON
288 P., LES ESCALES, 21 €

★★★★☆
LA LOUISIANE
JULIA MALYE
560 P., STOCK, 23,90 €

★★★☆☆
UN MONDE À REFAIRE
CLAIRE DEYA
416 P., L'OBSERVATOIRE, 22 €

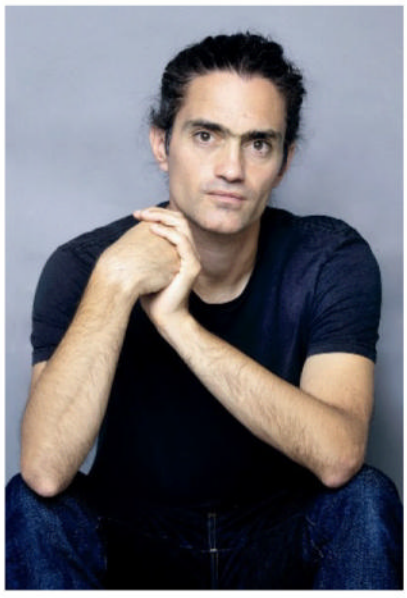
Revisiter le pays

SYLVAIN PATTIEU s'est évertué à réécrire l'Histoire dans une uchronie où il imagine ce que serait la France si la décolonisation s'était passée différemment.

Imaginez qu'en 1945 ce ne soit pas le général de Gaulle qui ait dirigé le Gouvernement provisoire, mais Aimé Césaire. Puis son épouse Suzanne, dont les discours seraient écrits par une certaine Maryse Condé, devenue femme politique pour ne pas laisser la parole aux seuls hommes. Imaginez que l'Union française et la loi Lamine Guèye, qui existèrent sous la IVe République avant de se fracasser face à la Ve République et aux décolonisations, furent réellement appliquées. Ce rêve français, Sylvain Pattieu l'a narré dans son cinquième roman. Commençant à Dakar en 1960, nous menant jusqu'au milieu des années 1970, en passant par Aix-en-Provence, Marseille et Paris, il raconte un empire globalisé qui s'exprime en langue et en passeport français, où l'Hexagone est le siège de la République mais n'est plus le cœur des choses. Cette *Vie qui se cabre*, c'est aussi celle de Marie-des-Neiges, née à Dakar, une héroïne qui envoûte les hommes, les femmes, et nous autres qui en lisons la vie ici. Une uchronie langoureuse et rusée, qui offre un autre devoir de mémoire. ■

Hubert Artus

★★★★☆
UNE VIE QUI SE CABRE
SYLVAIN PATTIEU
336 P., FLAMMARION, 21,50 €



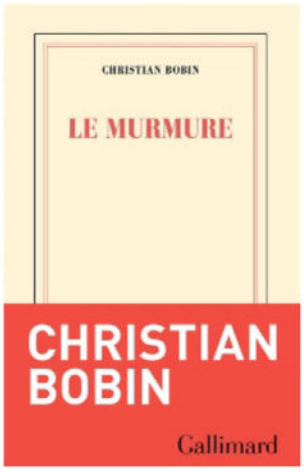
CÉLINE NIESZAWER/FLAMMARION

Christian Bobin

Le Murmure

Christian Bobin, poète des petites choses, a tiré sa révérence en laissant derrière lui *Le Murmure*, ultime ouvrage qui pourrait en raconter bien d'autres. Il rédigera à l'hôpital les dernières phrases de ce livre débuté en 2022 chez lui, au Creusot. Fidèle à ce que l'on connaît de plus apprécié chez l'écrivain, *Le Murmure* se forme sous une série de pensées poétiques et philosophiques déroulées à travers de courts chapitres. Il y aborde sans fard la grande question de la mort qui le hante depuis ses premiers écrits, cette rencontre si particulière avec la maladie perçue comme une âme amie qui le prend par la main sur le chemin de son écriture. Les douleurs deviennent des guides vers l'inspiration. Derrière l'issue inévitable, Christian Bobin loge l'optimisme entre chaque mot, observe avec un recul presque testamentaire ce qui a été accompli et ce qu'il reste à faire. Entre une mélodie de Grigory Sokolov et le chant des hirondelles, l'écrivain parsème son récit de souvenirs d'enfance teintés d'onirisme, sa première rencontre avec l'objet livre, ses débuts dans l'écriture, son isolement dès le plus jeune âge et son rapport au silence. La chambre de l'hôpital devient un tout dernier antre créatif dans lequel il s'adonne aux grands dialogues métaphysiques. En somme, des pensées qui signent la sagesse tout étrange de ceux qui acceptent le trépas en théorisant l'amour comme la mort – celle du corps et celle de la vie. ■

Marie Jouvin



LE MURMURE
CHRISTIAN BOBIN
136 P., 17 €. COPYRIGHT GALLIMARD.
EN LIBRAIRIES LE 1er FÉVRIER.

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

BIO EXPRESS

1951
Christian Bobin naît au Creusot en Saône-et-Loire. Dès l'âge de 15 ans, il se passionne pour l'écriture et poursuit par la suite des études en philosophie. Oscillant entre la poésie et l'essai, il publie ses premiers ouvrages à la fin des années 1970.

1992
L'écrivain rencontre un vif succès grâce au *Très-Bas*, un ouvrage poétique et prosaïque autour de saint François d'Assise et de sa vision de Dieu. En 1993, il recevra pour cet ouvrage le prix des Deux-Magots et le grand prix catholique de littérature.

2022
Il meurt le 23 novembre à 71 ans dans la commune de Chalon-sur-Saône des suites d'une grave maladie. Il est inhumé dans le Gers au cimetière de Marciac, et laisse derrière lui une soixantaine d'ouvrages.

La montagne s'incline une seconde. Aucune de ses pierres ne sourit. Si tu cherches une récompense pour ce que tu fais, laver la vaisselle ou jouer Chopin, alors, plutôt, ne fais rien : tu as par avance échoué dans l'absolu chef-d'œuvre de la vaisselle, ou du poumon des anges. Chopin est une inhalation pour les anges asthmatiques, ces hypersensibles saupoudrés sur terre dès leur naissance jusqu'à leur mort – car les anges naissent et meurent comme Bouddha, comme les tortues et comme nous. Mais je m'égare. Si tu cherches les félicitations, reste au lit : au moins pourras-tu espérer faire d'un sommeil un chef-d'œuvre inconnu.

La montagne-Sokolov à la fin d'un récital s'incline juste une fois pour dire : je n'ai aucun mérite. Je me suis effacé une heure et demie. C'est une gloire secrète que votre silence m'a permis, dont je vous sais gré. Je suis le saint bossu des pianistes. Saint, il n'y a vraiment pas de quoi s'en vanter. Disparaître en se jetant dans la flamme des fleurs ou dans les bras des morts est un luxe inouï. Une heure et demie hors de ce monde dont les remparts brûlent.

Ce qui s'éloigne est tellement beau. Le son du piano, ce noir velours d'un abandon qui s'épanouit avec l'agonie de chaque note. Quelqu'un s'en va, nous quitte, s'embellit de nous échapper. Nous ne le ferons plus souffrir avec nos paroles, nos projets, nos volontés.

Vous avez raison de persécuter les saints dès la cour de l'école. Leur jouissance est insupportable. Elle dépasse toutes les autres.

Cette nuit j'ai entendu une voix qui disait :
« Cette année tu vivras comme un rentier. Tu auras des conversations avec des rois, des reines, et des dieux. » Et j'ai pensé qu'un ange m'annonçait ma mort.

J'écris à bas bruit et j'écoute de même. Un silence de Sokolov et je bâtis une ville en bord de mer, en automne, quand le soleil se repose de ses admirateurs.

Une reine de beauté, élue au temps de la Révolution, enterrée dans le vieux cimetière de Vézelay secoue ses cheveux devenus herbes folles, et ses os bracelets aux poignets du vent. Sa poussière rêve.

La petite brise milliardaire des libellules.

Les femmes sont des caravanes de charme. Elles séduisent jusqu'au soleil. Et tant pis si la dernière verdine de cette caravane abrite la Reine Mélancolie, toujours alitée. Cela n'empêche pas cœur et main de danser.

Je n'ai pas compris ton départ. Parfois ne pas comprendre est une bénédiction. Ton départ s'appelle « mort », mais ce mot ne dit rien. J'essaie de revoir dans l'air qui m'entoure la danse de tes mains quand tu parlais. Tes doigts partaient en vacances. Ta main chatouillait le menton d'un éléphant bien trop sage.

Une sonate de Schubert est une petite bête sauvage prise au piège et tirant, tirant sur le collet qui lui rougit de plus en plus le cou. Je ne comprends rien à sa musique. J'aime bien lorsque je ne comprends plus. Il me semble que Schubert a inventé une musique plus longue que la vie…

Je n'ai que mon cœur pour traverser la vie, rien d'autre que cette valise de réfugié en cuir rouge, cadenassée à la naissance.

Le travail d'un pianiste, c'est de s'asseoir. Le reste va de soi.

Avec un seul doigt appuyé sur une touche un peu plus longtemps qu'il n'est raisonnable, Sokolov retient la note jouée en captivité, jusqu'à ce que la note suivante, vierge d'ancêtres, apparaisse, lumineuse comme un voilage flottant au-dessus d'un berceau et de son navigateur bravache. À quoi me fait penser cette main qui multiplie les apaisements comme pains et poissons de l'Évangile ? À ces premiers accompagnements, quand enfants nous sentions autour de notre main, l'enveloppant comme un moineau captif, la main géante d'un père ou d'une mère pourtant si faibles.

J'écris à voix basse comme parle le lilas dans la nuit profonde et qu'il donne les dernières gouttes de son sang mauve. J'écris comme les étoiles qui planent en ignorant les dormeurs dans leur lit, les puissants à leur whisky, les morts à leurs soupirs. J'écris comme on rêve. Qu'est-ce que tu as, qu'est-ce qui t'arrive, on dirait que ton visage rompt les amarres, qu'il prend le large, pourquoi, étant avec nous, n'es-tu pas avec nous ?

J'écris comme on s'absente. Je cherche quelque chose ou quelqu'un. Un battement de cils d'une rose trémière, archiduchesse de l'air. Une parole brûlante qui fait éclater le vase du cœur. La neige, la harpe de la neige. Ou simplement le silence d'une cuisine vers les onze heures du soir, quand la vaisselle a revêtu sa tenue de lumière, que la totalité de notre vie se présente à nous, et la voir est insupportable. Nous sommes de si faibles architectures. Un rayon de lune et nos piliers tremblent, menacent de s'effondrer. J'écris comme se cachent les bêtes éprises de leur fin, blessées à mort par la beauté de vivre.

La société – cette folle que personne ne gouverne – roule en bas de ma fenêtre. J'entends le chant des milliers de pneus qui avancent vers aucun but. Il me parvient à travers le pépiement des étourneaux logés sous ma fenêtre dans le dortoir des arbres. Dans ma chambre constellée d'yeux sauvages, j'édifie une digue de silence comme il s'en trouve dans le prolongement des mains de Sokolov quand elles s'envolent. •••

J'ai dans mon cœur les yeux des vivants – bêtes, mais aussi hommes ou fleurs –, tous ceux que l'amour aide à vivre quand ils sont morts. Mon projet est de faire le portrait le plus complet qui soit d'un être humain, ne sachant de lui que ce qu'il donne : des notes, et plus précisément des intervalles de silence. C'est dans ces failles que brûle le minerai de l'humanité, de formation spirituelle inconnue.

Vieux buffet, avec tes trois gros boutons de culotte en bois à tes tiroirs. Vieux buffet, tu es comme le monde, trop chargé de biens et de souvenirs. La table où j'écris est rase comme un horizon vide – plus vraie en ce sens.

J'attends devant la table vide. Rêver, c'est se taire. Ce sillon de silence à mes lèvres est mon plus grand voyage. Il faut qu'à chaque instant j'use et j'épuise tout ce que je possède pour être neuf. À chaque instant. J'écris pour vous rejoindre, mes frères et sœurs du monde analphabète du rêve, d'un rêve qui doit tout au mont Blanc du cœur, plus haut sommet de nos vies.

J'ÉCRIS COMME SE CACHENT LES BÊTES ÉPRISES DE LEUR FIN, BLESSÉES À MORT PAR LA BEAUTÉ DE VIVRE

Pendant des dizaines d'années, j'ai refait ce rêve d'une chambre d'étudiant que je ne parvenais pas à quitter.

La maladie m'a pris par la main : — Alors, il faut que je vienne en personne maintenant, pour que tu puisses aller vers ces soleils que tes écritures célèbrent si fort, et ta vie si peu ? — Mais ne suis-je pas, en écrivant, à un pas du paradis ? — Oui, mais de ne pas accomplir ce pas tu manges ton pain de silence en enfer.

Vidée de ses livres, une caisse nouvelle remplie d'écritures apparaissait comme champignons en automne. Il me fallait rester, ouvrir la caisse, lire. Rêver. Recevoir sur mon visage le flux laiteux de nouvelles pages, échangeant avec la lune leur fluorescence d'inconnu et de paix. — Et de paix ! s'exclama la maladie. Sais-tu seulement de quoi tu parles ? Il ne s'agit pas de cesser d'écrire, malheureux ! Regarde : je les ai fait venir pour toi, mes auxiliaires : quatre douleurs qui t'aideront à y voir clair. Une guerre pour l'âme, une pour le poumon, tout ! Ils t'apporteront lumière, non ténèbres ! Rien de plus éloigné de la mort ! « Bon, dit la maladie en claquant des doigts pour rameuter sa troupe : en route ! Nous avons encore du chemin à faire. Je reviendrai. » Le message est clair, mais il est un peu tard pour changer de cap.

L'encre est une fourche. Je m'en sers pour piquer dans une meule de silence, ramener une botte de feu et la balancer tous muscles tendus dans la charrette des jours.

Méchante vie. Adultère et fidèle vie. Noble étrangère, vie plus changeante que femme au coiffeur, la vie est cette voleuse qui nous enrichit.

Si ce livre devait être le dernier, alors il faudrait qu'il soit le plus jeune de tous ceux que j'ai écrits.

Sokolov déteste les applaudissements, ce grouillement de poux sonores, subtile mise à mort d'un silence construit pendant plus d'une heure, qui changerait toute la vie si on le laissait poursuivre son chemin en nous sans cet ébrouement des mains pour se sortir d'un rêve plus vrai que la vie. Pendant que les mains de Sokolov parlent, sa bouche mâche comme un chewing-gum le silence qui manque à nos vies affolées.

Dans une allée du parc un oisillon, condamné à marcher, un bébé pivert sautillait en suivant son long bec. Sa démarche de lignes droites brisées. Parfois on ne sait pas ce qui est le plus loin, du cœur ou du ciel. Les notes de Haydn jouées par Sokolov sautillent ainsi à gauche, à droite, cherchant leur joie. L'oisillon rendu au sol cherchait la formule d'un salut. Le gravier rose de l'allée pensait. Les buissons épineux, prêts à tuer, et les joncs hébreux du bord de l'eau pensaient aussi. La pensée est l'abîme dans lequel chacun tombe.

L'ombre des arbres écrivait sur le sable un texte que l'heure suivante effacerait. Le bébé pivert n'avait pas peur de nous. N'était-il pas notre frère ? Peut-être même notre maître. Il avait traversé tous les déserts de l'abandon.

Nous passons notre vie à attendre quelque chose de mieux que notre vie. Nous passons, nous passons. Nous suivons le long bec de notre pensée en espérant qu'elle nous mènera loin d'ici.

Les yeux d'un homme qui pense se plissent dans l'extrémité de l'étang du regard, là où bruissent les roseaux d'un songe.

La vie nous longe.

Nos rêves informulés ne nous quittent jamais.

Descendre l'escalier en courant. L'horreur des plantes vertes sur un palier. Elles sont au bagne. Elles cherchent un visage qui en passant les soulagerait de leurs chaînes. Faux palmiers, faux arbres et les pires ce sont ceux qui stagnent dans le hall des grands hôtels, qu'un mépris arrose chaque jour.

Ma petite sœur des roseaux sauvages, je souffre de ces fleurs guillotinées pour rafraîchir les joues rosées des touristes fortunés. Descendre l'escalier en courant, ne recevoir des plantes vertes que la froideur que je leur donne et soudain sentir la main de commissaire de police d'un rayon de soleil se plaquer sur mon épaule droite, ralentir ma course, m'arrêter presque.

Sokolov joue ce soir à Aix-en-Provence, je n'irai pas le voir. J'ai eu, par ce rayon de soleil, ma rasade de sonate. Remonté des poubelles – activité sainte – assis à ma table, écrivant ces lignes, je sens encore le toucher de cette main solaire sur mon cœur nu. Le concert fut parfait.

Près de cette table d'hôtes des étoiles, dans la cuisine où Chopin vient boire un verre d'eau, après l'ultime note du dernier prélude, comme le dieu de l'air dans un vase vide, je retrouve, – mais l'ai-je jamais perdue ? – l'électrique attention du nouveau-né, son sursaut au grincement du parquet.

J'écris à bas bruit. Chopin au-dessus de l'évier démêle ses cheveux lavés par Sokolov puis disparaît. Je rêve. Mais ma main qui écrit se fait lourde, voilà qu'elle se regarde écrire. Je l'envoie se coucher et je la suis. Nous verrons demain. Demain soir.

La rue Visconti à Paris est si étroite que c'est bonheur de marcher au milieu, sur le goudron que les troupeaux de voitures ne viennent piétiner que très rarement. C'est une rue au fusain, une esquisse de pénombre, où d'y entrer vous repousse aussitôt deux ou trois siècles en arrière. Je ne me savais pas si vieux.

Dans la galerie d'art japonais du bambou assez étroite pour que l'infini y tienne à son aise, le directeur me tend, l'enlevant de son socle, geste délicieusement hérétique, un petit pot de bambou tressé. Voyez, dit-il, comme c'est léger. Il a été fait au siècle dernier et n'avait pas prétention d'être œuvre d'art. On y mettait des fleurs pour la nourriture de l'âme. J'ai soudain à ma main droite le doigt de Sokolov quand, pour faire monter un rêve, il appuie sur une touche d'ivoire. Le petit pot accroché par son anse à mon doigt recourbé se balance sans inquiétude. Paris est écrasant. La beauté pèse vingt grammes.

Je me souviendrai toujours de ce minuscule panier en osier. On le soulevait avec les yeux tellement il était léger. J'y ai laissé mon cœur, le fruit rouge de mon cœur.

Plus personne n'écrit à la main. C'est pourquoi votre main n'a plus de lien avec votre cœur.

Les faussaires de la poésie sont les coucous de l'écriture. Ils sont nos pires ennemis. Je ne parle pas des mauvais poètes. Non : je parle de ceux qui prennent la défroque du poète pour mieux servir le monde. L'époque les multiplie.

J'écris un livre de guerre. Pas pour faire des morts, mais pour faire des vivants.

Il pleut des mains dans le salon. Attaquant la colline de laque noire, elles fouillent le clavier à la recherche de la blessure qui guérit tout. Bach est mon troisième poumon. Sokolov est tellement perdu dans son piano que je peux tout lui confier, même ton nom. Il le change aussitôt en note transatlantique, en dauphin de cristal.

Les affreux pianos dans les gares ! Le cynisme des haut-parleurs réglés pour qu'on ne comprenne rien, les annonces de retard qui attaquent comme des frelons, les pickpockets qui sont les seuls éveillés. Les affreux pianos dans les gares. Dans tout mobilier public dort, repue, une pensée que vous pouvez remonter, découvrir le bureau climatisé où elle fut conçue, acclamée comme une avancée vers le paradis. Les affreux radeaux dans les gares océanes.

Vous n'aimez pas notre époque ? demande le poisson échoué gueule ouverte sur le sable.

Enfant, je ne comprenais rien à cette vie. On me transportait d'un point à un autre. Cela s'appelait voyage, école, ou visite. On me reprenait à la fin du jour. J'étais occupé par ce sourire sans cause qu'il m'avait semblé deviner un jour – mais où ?

Peut-être que quand on pleure et qu'on sait pourquoi, ce ne sont pas encore des larmes. Les vraies larmes sont sans raison. Inconnues. On en trouve une des sources au sommet de la montagne-Sokolov, entre les pierres des doigts disjoints.

J'aimerais ne plus avoir cette sensibilité insomniaque du nouveau-né même si je sais que, à l'instant où je la perdrais, toutes les pages de mes livres redeviendraient blanches.

L'ambulance n'est pas une ambulance, mais une carriole destinée à recevoir et amplifier chaque bosse de la route. La route n'est pas la route, c'est la place de Grève. Je vois les nuages. Je dis à l'ambulancière : « C'est beau les nuages. » Il est très facile et très difficile d'être jeune. Elle réfléchit et dit : « Tout est beau. » Sa parole explose dans l'ambulance.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie ?
— Moi ? Rien. Je réfléchis sur ce qu'est un sourire, un *vrai* sourire.
— C'est tout, rien d'autre ?

DR

L'INFO EN PLUS

Christian Bobin partageait sa vie avec la poétesse française Lydie Dattas. En 2005, ils s'installent ensemble dans une maison à la lisière du bois du Petit Prodhun à Saint-Firmin, en Saône-et-Loire. Il y écrira de nombreux textes courts aux thématiques qui lui sont chères : l'enfance, la mort, la mélancolie ou encore la nature. Il expliquera ce choix par un besoin de retourner à l'essentiel et de retrouver *« toutes ces choses que la vie moderne petit à petit commençait à nous enlever, à nous voler ».*

SOPHIE DIVRY

Pourvu qu'on s'aime

L'écrivaine aborde chaque fiction comme un défi. *Fantastique histoire d'amour* devait être un roman à la croisée des genres. Avec, en creux, une question passionnante: peut-on encore tomber amoureux aujourd'hui?

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

De Sophie Divry, on pourrait dire qu'elle n'arrive jamais là où on l'attend. Ce serait une tournure vendeuse mais un peu mensongère, comme celles que s'amuse à débusquer Maïa, la journaliste scientifique de son nouveau roman. Depuis *La Cote 400,* paru en 2010, l'écrivaine née à Montpellier en 1979 et qui vit actuellement à Lyon, n'a eu de cesse de se renouveler. Toujours, elle s'empare d'un genre, puisant à des sources classiques qu'elle catapulte dans notre monde moderne. Emma Bovary est devenue M.A., l'héroïne à la vie parfaite mais insatisfaite de *La Condition pavillonnaire.* Avec *Trois fois la fin du monde,* Sophie Divry signe une robinsonnade autour d'un braqueur replié dans une ferme isolée. *Curiosity* lui a permis d'écrire un roman sans humains en suivant la dérive d'un robot sur la planète Mars. Issus d'une veine plus improvisée et expérimentale, les autres textes de cette ancienne journaliste révèlent des thèmes entêtants: la solitude *(La Cote 400)*; la place de la foi chrétienne, qui est sienne, aujourd'hui en France *(Journal d'un recommencement)*; la condition de l'écrivain et la liberté de création *(Quand le diable sortit de la salle de bain* et *Rouvrir le roman)*; enfin, le travail, la lutte des classes et la justice *(Cinq mains coupées).*

« UN GÂTEAU À TROIS COUCHES »

Son nouveau roman vient rassembler ces pistes qui occupent Sophie Divry depuis ses débuts. Il lui a demandé deux ans de travail. Deux ans comme un marathon, sans savoir où elle allait. Avec au départ ce désir profond, sans doute né du confinement, d'écrire une manière de feuilleton avec *« des contacts, des soirées, des gens qui se touchent et se parlent »,* confie-t-elle au téléphone. Le résultat est un millefeuille que l'écrivaine décrit elle-même comme *« un gâteau à trois couches ».* Il y a d'abord une intrigue fantastique, *« à la Murakami »,* autour d'une inquiétante compacteuse dans une entreprise de recyclage et de cristaux scintillateurs développés au Cern (le Centre européen pour la recherche nucléaire) – tous deux dotés d'un pouvoir addictif et destructeur. Ensuite, une réflexion sur le travail, à travers les deux narrateurs: Bastien, un inspecteur du travail chevronné chargé d'enquêter sur un homme retrouvé mort dans la compacteuse; et Maïa, une journaliste scientifique rigoureuse, qu'un article conduit au Cern où sa tante chercheuse

mène des expériences sur les cristaux scintillateurs. Enfin, une *Fantastique histoire d'amour* qui nous tient en haleine tout du long, entre ce Bastien, jamais remis de son divorce, un brin alcoolique et catholique, et Maïa, une solitaire, qui collectionne les coups d'un soir et perd tout ce qu'elle touche.

Au début du livre, il la regarde donner des graines à des oiseaux, au parc de la Tête-d'Or. Puis, ils se perdent, chacun évoluant dans les différents arrondissements et banlieues de Lyon. Bastien croit en Dieu et en l'amour ; Maïa croit au sexe ; ils croient tous deux au travail. D'emblée, Sophie Divry fait mouche avec ce polar d'amour qui prend acte que le travail est au centre de nos vies. Ce lieu où l'on se réalise, se bat, échoue. Rien de sexy là-dedans, mais séduire n'est pas ce qui motive l'autrice. *« Je m'intéresse au combat personnel et spirituel des personnages »*, explique-t-elle. À l'amour aussi, qui se referme comme un piège sur les deux protagonistes.

Car, à un moment, on comprend que les cristaux scintillateurs se retrouvent dans la compacteuse. Que c'est cette drôle de drogue qui a rendu Bastien accro à la machine, où il ne songe qu'à revenir sans cesse, bien au-delà des besoins de son enquête. Il y a des morts, une course-poursuite, des cambriolages, un twist final, sans que l'aspect polar ne devienne jamais sérieux. Car tout ce qui compte, au final, c'est que l'obsession pour le cristal – cette matière qui nous broie mais nous attire toujours, à l'instar du travail, de l'écriture ou de l'amour – permet aux trajectoires de Bastien et Maïa de se rejoindre. Il est accusé d'avoir tué l'homme de la compacteuse ; elle est chargée par sa tante de récupérer les cristaux. Cet épais feuilleton, ludique et addictif comme une excellente série télé, est si réussi qu'on y croit toujours. Car la vie ressemble un peu au défi que Sophie Divry s'est fixé avec ce livre : elle est écrite *« avec tous les styles de la dramaturgie »*.

« C'est difficile aujourd'hui, dans cette période post-MeToo, de raconter une relation entre deux adultes consentants de plus de 40 ans, confie-t-elle. *D'écrire une histoire d'amour sans clichés, et de laisser des personnages dans leur liberté. »* On retiendra la scène géniale où Bastien reçoit le curé à dîner, leur discussion sur la solitude, le bien et le mal. Il n'y a pas beaucoup d'écrivains français capables de mêler tous les petits mondes qui font notre pays dans une histoire d'amour fantastique. Cela demande une sacrée liberté, et beaucoup de talent. ■

Gladys Marivat

★★★★★
FANTASTIQUE HISTOIRE D'AMOUR
SOPHIE DIVRY
512 P., SEUIL/CADRE ROUGE, 24 €

À son cœur défendant

Parolière réputée, Maude accepte contre l'avis de ses proches de travailler avec Loïc Quemener, ancien malfrat et bel éphèbe, star des réseaux réincarné en chanteur pop. Tout chez lui l'envoûte et l'appelle. Son corps, son sourire, sa virilité en questionnement. Même sa futilité est gommée par un désir d'apprendre. Il est l'exact opposé de Franck, son compagnon. Une confrontation qui justifie une attirance irrépressible. Avec lucidité et aplomb, elle va plonger dans cette relation ridicule mais jouissive et faire l'épreuve d'une féminité risquée, qui libère mais qui dérange. Dans un troublant récit où s'entrechoquent les narrations, la romancière et éditrice Stéphanie Polack délivre les chroniques d'une femme de son temps. Ce corps qui est à la fois un ennemi et une arme, les manières de s'offrir à l'autre, le rapport homme-femme destructeur : on embarque avec *Les Corps hostiles* pour une plongée acide dans les vertiges de la passion. ■

Léonard Desbrières

★★★☆☆
LES CORPS HOSTILES
STÉPHANIE POLACK
288 P., GRASSET, 20,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Baptiste Liger

La part du mal

« Toutes les familles ont une histoire. Certaines sont pareilles à celles qu'on se racontait autrefois au coin du feu dans les campagnes illettrées. » **Tel est le constat de la narratrice du nouveau roman de Régis Jauffret, *Dans le ventre de Klara*. Un simple prénom, pour mieux dissimuler son nom : Hitler – puisqu'il s'agit de la mère du Führer. Loin du livre « à gros sujet », Jauffret raconte ce destin dans une fiction qui rappelle *Histoire d'amour* ou *Claustria*. On suit, dans l'Autriche de la fin du XIXe siècle – où les nourrissons peinent à survivre –, le chemin de croix de cette jeune femme, qui va épouser avec l'autorisation de l'Église l'un de ses cousins éloignés qu'elle appelle « *Oncle* ». Et qui, au fil des grossesses, aura l'impression de n'être *« qu'un gros œuf empoté »*. Tous les faits se lisent en songeant aux agissements (jamais évoqués) du futur rejeton. Déroutante, la démarche fait ici pourtant mouche, grâce au style inimitable de Régis Jauffret. Autre styliste, Vincent Almendros aime aussi jouer avec les non-dits. Quentin, 14 ans, n'est pas ravi d'aller chez ses grands-parents, à Vesles-la-Forêt, dans le Vexin. D'autant qu'il est accompagné de sa cousine de 11 ans. Pourquoi ce collégien s'est-il battu avec son camarade ? Qui est vraiment ce dénommé Tolotra Ramanalarahona ? Et quelles sont les circonstances réelles de l'accident de voiture ayant coûté la vie au père de Quentin ? Dans *Sous la menace*, tout est question de climat, de mystère, de détails, de sensorialité, d'obsessions (on ne compte plus les oiseaux, ici – perroquet, moyen-duc, toucan…). Le drame peut éclater à tout instant – mais qu'en sera-t-il, dans cette grosse centaine de pages parfaitement tenues ?**

★★★★☆
DANS LE VENTRE DE KLARA
RÉGIS JAUFFRET
256 P., RÉCAMIER, 21,90 €

★★★★☆
SOUS LA MENACE
VINCENT ALMENDROS
128 P., MINUIT, 17 €

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆
GRAND SEIGNEUR
NINA BOURAOUI
250 P., JC LATTÈS, 20,90 €

Voir un être cher se tenir au seuil de la mort, c'est chérir cette indescriptible force qui nous relie l'un à l'autre, mais c'est aussi plus que jamais se confronter à soi. Alors que son père s'apprête à partir, Nina Bouraoui ressent le besoin de se confesser et de coucher ce flot de paroles sur le papier. Le récit de la vie secrète et flamboyante de ce *Grand seigneur* se mêle alors aux pensées les plus intimes de l'autrice. Quête des origines et quête d'identité résonnent dans un même chant libérateur. **L.D.**

★★★☆☆
EN VÉRITÉ, ALICE
TIFFANY TAVERNIER
288 P., SABINE WESPIESER, 22 €

Alice vit sous emprise d'un conjoint maltraitant et de la timidité maladive qu'il entretient en elle. Un jour, pourtant, il la somme de trouver un travail. Alice essuie refus sur refus, jusqu'à tomber sur cette petite annonce : *« L'association diocésaine de Paris recrute un(e) assistant(e) pour le promotorat des causes des saints. »* Contre toute attente, elle est embauchée. Et comprend, en parcourant les trajectoires de ces *« serviteurs de Dieu »*, qu'une autre vie est possible. **Laëtitia Favro**

★★★☆☆
BASSES TERRES
ESTELLE-SARAH BULLE
208 P., LIANA LEVI, 20 €

Après dix-sept ans en métropole, Daniel rentre en Guadeloupe en 1976, avec une femme blanche et leurs deux filles. Son père fait bâtir une maison pour les accueillir. Alors que ressortent tensions raciales et relents coloniaux, La Soufrière s'éveille. Là-haut, Eucate refuse de quitter sa case, déjà menacée par la modernisation. Cinq ans après *Là où les chiens aboient par la queue,* Estelle-Sarah Bulle revient en terre paternelle, avec un roman où histoire et géographie s'éclairent. **Gladys Marivat**

VIOLAINE HUISMAN ▪ CHARLES DANTZIG

Les mystères de Paris

L'une tire le fil de son illustre ascendance, l'autre narre le destin de deux familles parisiennes pour évoquer la vanité humaine. Deux romans qui nous font pénétrer dans les recoins les plus chics de la capitale.

Alors que les Allemands marchaient sur Paris en 1940, le directeur de l'École des beaux-arts, Georges Huisman, embarqua sur le *Massilia,* à Bordeaux, afin de sauver des mains des nazis des œuvres artistiques, ainsi que la vie de sa famille. L'homme avait eu l'idée du Festival de Cannes, un mérite qui lui fut spolié, comme la plupart de ses biens parce qu'il était juif, raconte sa petite-fille Violaine Huisman dans ce roman réparateur. *Les Monuments de Paris* nous propose un portrait saisissant de ce grand homme déclassé. Il faut dire que celui qui fut le premier à faire entrer des œuvres de peintres nouveaux dans les musées nationaux avait eu une vie hors du commun. Elle se trouve ici mise en perspective avec celle de son fils, Denis Huisman. Ce dernier, dandy et homme secret, avait notamment écrit des livres de vulgarisation de la philosophie, fondé la première école d'attachées de presse. Un ogre de vie qui cachait une fêlure. L'autrice, résidant à New York, donne une fresque de ce Paris élégant où l'on rencontre Jean Zay ou Pierre Mendès France, compagnons d'ombre de Georges Huisman, et ayant travaillé étroitement ensemble à l'Élysée, près duquel Denis installera ses bureaux.

Dans le roman de Charles Dantzig, les hérédités ne sont pas aussi évidentes. *Paris dans tous ses siècles* nous fait ainsi suivre l'histoire de deux familles parisiennes amies. Les époques se superposent, les espèces vivantes trouvent toutes la même importance : de Victor, écrivain *has been* cherchant un sujet d'écriture dans l'ère du temps, à un extraterrestre moquant la vanité des Parisiens et leur quête perpétuelle de la probité morale, en passant par tout un bestiaire urbain (un rat très lucide marque particulièrement). S'exprimant en aparté des humains, ils commentent la Ville Lumière devenue musée pour touristes, la plupart des librairies de Saint-Germain-des-Prés ayant été transformées en boutiques où sont exposés des *« objets sur des cubes en marbre blanc »*. Mais un résidu de l'âme parisienne subsiste toujours, notamment dans la famille amie de celle de Victor, ayant pour matriarche une sainte mère des snobs aux mots acerbes. Sa fille Gabrielle, galeriste, est la meilleure amie de Victor, lequel ne comprend pas son fils homo, étudiant aux beaux-arts. Certains traits d'esprit sont savoureux, comme ces nombreuses tranches de la vie parisienne de ces ambitieux. ■ **Simon Bentolila**

★★★☆☆
LES MONUMENTS DE PARIS
VIOLAINE HUISMAN
288 P., GALLIMARD, 19 €

★★★☆☆
PARIS DANS TOUS SES SIÈCLES
CHARLES DANTZIG
352 P., GRASSET, 22 €

RV DOLS- 2023/GALLIMARD – JF PAGA/GRASSET

À hauteur d'ambitions

À l'heure où la plupart des romanciers semblent obnubilés une volonté de creuser toujours plus loin les rouages de l'intime, Édouard Jousselin se démarque par son amour sans bornes pour la narration et son envie d'ériger des cathédrales romanesques vertigineuses. Déjà dans *Les Cormorans,* un premier livre épique, récit d'aventures sur les flots qui convoquait Homère et Stevenson, il impressionnait par son ambition, sa maîtrise du rythme, la caractérisation puissante de ces personnages et son exploration impitoyable des affres de la condition humaine. Confronté à l'épreuve du second roman, il continue son plaidoyer pour la démesure. *La Géométrie des possibles* est un roman choral tentaculaire qui vous engloutit et vous enserre. À la manière d'Iñárritu dans *Babel,* Édouard Jousselin repousse les frontières du récit, il multiplie les focales et les lieux de l'action. Des forêts du Morvan aux paillettes de Hollywood en passant par les recoins les plus sombres du darkweb, il fait se croiser des dizaines de personnages sans qu'on sache vraiment le fil invisible qui les relie. Avec un lyrisme jubilatoire, il met en scène un fascinant petit théâtre de l'humanité où le hasard et le destin jouent à merveille leur partition. ■

Léonard Desbrières

★★★★☆
LA GÉOMÉTRIE DES POSSIBLES
EDOUARD JOUSSELIN
608 P., RIVAGES, 23,90 €

Charybde et Scylla

Ce sont deux barricades si monstrueuses que Victor Hugo, acteur des événements, les nomma dans ses *Misérables*, Charybde et Scylla. En 1848, celle qui se dresse au faubourg Saint-Antoine est menée par Cournet, officier de marine, un colosse. Celle du faubourg du Temple par Barthélemy, ouvrier, ancien bagnard, un « *gamin tragique* », qui aurait inspiré Nietzsche et Dostoïevski ! Aussi opposés soient-ils, le bourgeois et le prolétaire vont pourtant s'affronter, exilés à Londres, dans un duel mortel en 1852. Olivier Rolin, dont le souci de l'humain s'accorde si bien avec celui de Victor Hugo, nous entraîne sur les traces de ces deux héros de la France enfiévrée, capitale, au mitan du XIXe siècle, des insurrections ! Relisant Hugo, convoquant Dickens, Wilde, Marx, revisitant le vieux Paris poétique sacrifié par Haussmann, *Jusqu'à ce que mort s'ensuive* nous régale de digressions savantes et intimistes, s'interroge sur son propre désir de révolution et nous démontre de manière éclatante que « *les livres servent à en susciter d'autres* ». L'esprit des hommes, leur dignité bafouée et le fantôme toujours rodant des révoltes trouvent dans la littérature leur plus bel écrin : passionnant ! ■

Patricia Reznikov

★★★☆☆
JUSQU'À CE QUE MORT S'ENSUIVE
OLIVIER ROLIN
208 P., GALLIMARD, 19 €

DR/RIVAGES – FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 RAISONS DE DÉCOUVRIR

LES YEUX DE MONA

Une philosophie originale

Tous les mercredis, Henry emmène sa petite-fille Mona découvrir une œuvre d'art ; tous les mercredis, ils tirent de leurs observations une leçon philosophique aidant l'enfant à appréhender la cécité qui la guette. En associant à chaque sculpture et tableau étudiés un enseignement, Thomas Schlesser pose les préceptes originaux d'une philosophie basée sur l'art, prônant l'ouverture aux autres, à la beauté du monde, l'affirmation de soi, et enfin l'importance de la transmission.

Une habile approche de l'histoire de l'art

Tandis que le grand-père donne au lecteur les clés historiques permettant de comprendre le contexte de création d'une œuvre et la vie de son auteur, Mona en décrypte la portée émotionnelle, avec son enthousiasme d'enfant qui entraîne l'imaginaire et illustre les leçons d'Henry. En liant l'histoire de l'art à son récit et à des préceptes philosophiques, l'auteur offre astucieusement un ancrage plus sensible à la théorie, une raison supplémentaire de se pencher sur des concepts qui pourraient paraître abstraits ou lointains.

Des personnages attachants

Si les passages narratifs, parfois un peu mièvres, souffrent légèrement de l'alternance avec la grande solidité des phases théoriques, on ne peut retirer au texte la force de son duo principal, résolument attachant. Et le récit des *Yeux de Mona* esquive la sensiblerie grâce à cette alchimie entre l'enfant et son grand-père, dont la complicité emporte finalement le lecteur dans une approche fort rafraîchissante de l'histoire de l'art.

Margaux Morasso

★★★☆☆
LES YEUX DE MONA
THOMAS SCHLESSER
496 P., ALBIN MICHEL, 22,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 JANVIER.

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PHILIPPE BESSON

Comme chaque été, Philippe et ses parents rejoignent l'île de Ré pour y passer les vacances. L'adolescent y retrouve ses amis François, Christophe, et rencontre Nicolas, fraîchement installé ici avec sa mère. Ce garçon de nature réservée, d'emblée mutique, s'exprime davantage par ses croquis que par les mots. Alice et Marc, deux Parisiens également en vacances, se greffent à la bande. La période estivale est propice aux rapprochements des corps et aux amours qui s'évanouissent avec l'arrivée de l'automne. Un soir, alors que tous dansent sur la piste au rythme des hits du moment, Nicolas disparaît de la discothèque et ne rentrera plus chez lui. Nous sommes en 1985 et l'insouciance quittera à jamais le groupe d'amis qui comprennent avec effroi que la réalité des adultes est à leur porte. Une enquête s'ouvre, propulsant les adolescents dans une culpabilité insoutenable : pourquoi ne l'ont-ils pas vu partir ? Étaient-ils, dans leurs aspirations séductrices, trop tournés vers eux-mêmes ? Connaissaient-ils vraiment leur ami ? S'inspirant d'une histoire vécue par l'écrivain, *Un soir d'été* est une bouteille à la mer, un casse-tête terrifiant dont le dénouement – que l'on croit invariablement détenir à mi-lecture – désarme implacablement. Philippe Besson sutture la nostalgie avec ce qu'il y a de plus doux et d'amer, tout en questionnant formidablement notre rapport aux autres dans les bribes éparses d'un air des Rita Mitsouko. **Marie Jouvin**

★★★☆☆
UN SOIR D'ÉTÉ
PHILIPPE BESSON
208 P., JULLIARD, 20 €

ANTOINE VOLODINE – PHOEBE HADJIMARKOS CLARKE

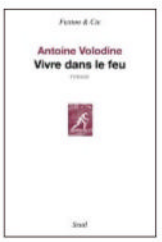
Chacun son trip

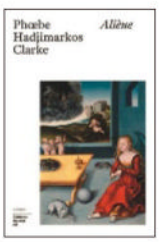
Tandis que l'un revit sa vie avant de mourir, l'autre se sent l'objet d'une traque qui vire au cauchemar. Deux destins, deux romans aussi saisissants que réussis.

Tout est affaire de continuité et de renouveau, de début et de fin. Ce constat prend une tournure particulière dans le domaine de la littérature française de l'imaginaire, au vu de deux titres de cette rentrée d'hiver. Ainsi, le bandeau dit que *Vivre dans le feu* sera « *le dernier livre signé Antoine Volodine* ». Peut-être continuera-t-il à écrire, mais sous d'autres noms. On attend du reste deux livres de ses hétéronymes de la galaxie « post-exotique » – Manuela Draeger, Lutz Bassmann, etc. –, le post-exotisme étant supposé comporter 49 volumes, celui-ci étant (sauf erreur) le 47e… Disons donc que *Vivre dans le feu* marque le « début de la fin », expression que Volodine a choisie comme titre du premier chapitre. Un soldat, près d'être aspergé de napalm par un avion, revoit sa vie en accéléré, avant de mourir. Il repense en particulier aux femmes de sa famille qui l'ont élevé, instruit, pour quelques-unes initié… Souvenirs réels ou fantasmés ? Grinçant et bizarrement léger, ce petit roman replante le décor familier de Volodine – steppes, yourtes, ruines – et déploie de nouveau son humour ambigu. C'est tout à la fois le couronnement de l'œuvre, sa récapitulation et sa (presque) conclusion. En beauté, comme il se doit.

Brillante incarnation de l'émancipation furieuse de ce genre en vogue (voyez les titres, l'an passé, de Lilia Hassaine, Nicolas Chemla ou Juliette Oury), Phoebe Hadjimarkos Clarke publie un second livre éblouissant. Un nouveau monument de l'étrange, comme un prolongement de *Tabor* (2021), fable survivaliste et roman d'amour lesbien au cœur d'un monde qui se noie. Dans *Aliène,* c'est la sécheresse qui s'abat sur la campagne française dans laquelle Fauvel a trouvé refuge. Militante blessée par un tir de LBD, elle se soigne en gardant la chienne du père de l'une de ses amies. Ou plutôt son clone puisqu'elle découvre le chien originel empaillé dans le salon. Très vite se dévoile une ruralité inquiétante. La bête grogne, les habitants de la région se font oppressants. Des extraterrestres terrorisent la région. Fauvel sent qu'on la traque, elle se perd dans ses fantasmes, sombre dans la paranoïa. La drogue n'aide pas. Un mauvais trip qui vous retourne le ventre et maltraite votre esprit. Pour un résultat très réussi. ■

Bernard Quiriny et Léonard Desbrières





★★★★☆
VIVRE DANS LE FEU
ANTOINE VOLODINE
176 P., SEUIL/FICTION & CIE, 19 €

★★★★☆
ALIÈNE
PHOEBE HADJIMARKOS CLARKE
288 P., SOUS-SOL, 19,50 €

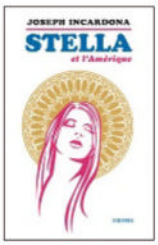
DR/SEUIL – BÉNÉDICTE ROSCOT/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

JOSEPH INCARDONA

Les miracles de l'amour

Le Suisse publie son « roman américain », mené par une sainte qui couche pour guérir. Burlesque à souhait.

Elle s'appelle Stella Thibodeaux, elle a 19 ans, et vit de ses charmes en Amérique. Signe particulier ? Quand elle fait l'amour avec un malade, il guérit. Le psoriasis de Robert ? Disparu. Un bras paralysé ? Rétabli. Une leucémie ? Anéantie. Elle appelle ça des « *résorptions* », pour n'avoir pas à dire « *miracle* ». Vu la vie qu'elle mène, ça l'étonnerait qu'elle soit une sainte. N'empêche, au Vatican, le pape Simon II est informé de son existence. Cette histoire ne lui plaît guère. Est-ce à cause de lui que les frères Bronski, spécialisés dans les assassinats, se mettent aux trousses de la jeune fille ? La voici en cavale, aux côtés d'un curé réfractaire qui s'est institué son protecteur. Objectif : Las Vegas… *Stella et l'Amérique* est, selon les mots de l'auteur, « *un roman américain écrit par un Suisse* » : une sympathique comédie burlesque mâtinée de polar, qui recrée depuis Genève une Amérique de carton-pâte, avec routes poussiéreuses, foires itinérantes, freaks attendrissants, gangsters sadiques et bars un peu louches. Joseph Incardona trouve ses influences dans le cinéma et dans les romans foutraques de Harry Crews, un écrivain qu'il vénère. Les personnages pittoresques suffisent à alimenter le moteur, le style rugueux mais soigné fait le reste. Sans oublier l'humour, qui mène Incardona à ne rien s'interdire et lui fait oser quelques sentences aussi improbables que celle-ci : « *La vieillesse un nem, le passé tendre à l'intérieur de cette croûte qui est la peau.* » ■ **B.Q.**



★★★☆☆
STELLA ET L'AMÉRIQUE
JOSEPH INCARDONA
212 P., FINITUDE, 21 €

L'appel des cimes

Sous l'influence de Tolkien et de Ramuz, l'écrivain franco-suisse Florian Forestier fait de la montagne un merveilleux objet littéraire et un prisme intéressant de compréhension du monde. Comme nombre d'alpinistes, le narrateur autiste et ses acolytes de grimpe sont de grands écorchés vifs, ainsi cette apprentie guide au fort caractère, qui ne le laisse pas indifférent mais nie « *faire des parois le théâtre d'un obscur règlement de compte avec* [elle]*-même* ». En route toute pour le mont Cervin, la montagne absolue, que l'on en vient à désirer autant que la désire le narrateur à la plume sensuelle et parfois onirique. Loin de tout esprit militant et d'images trop attendues, *Un si beau bleu* dépeint certaines réalités environnementales qui ont de quoi faire froid dans le dos. Attention aux loups, et gare à la chute ! ■

Simon Bentolila

★★★☆☆
UN SI BEAU BLEU
FLORIAN FORESTIER
288 P., BELFOND, 21 €

SANDRINE CELLARD/FINITUDE

3 POCHES EN PLUS

★★★★☆
LES CULS-REPTILES
MAHAMAT-SALEH HAROUN
256 P., FOLIO, 8,90 €

Mahamat-Saleh Haroun est un cinéaste tchadien à l'univers politique et social qui manie la caméra avec sobriété. Mais il est aussi romancier et l'ironie dont il fait preuve ne se retrouve pas dans ses films. Tant mieux. *Les Culs-reptiles,* du nom des fainéants du pays, est une fable mordante et souvent drôle qui raconte l'odyssée du premier nageur du Tchad à participer à des Jeux olympiques. Il rêve de victoire ; il va déchanter. Un récit plein de malice.

Éric Libiot

★★★☆☆
DES HOMMES QUI SAVENT FOOTBALLER
FRED POULET
88 P., MÉDIAPOP, 9 €

Cette collection est consacrée aux écrits sur le football, mais il ne faut pas être spécialement fan de ballon rond pour s'y intéresser. Fred Poulet, réalisateur, avec Vikash Dhorasso, de l'étonnant *Substitute*, a choisi le FC Mulhouse et suit Hervé, supporteur du club. On aurait tort de passer son chemin. D'abord car c'est très bien écrit, ensuite parce que ce portrait attachant est empreint de douceur et de mélancolie, loin des hurlements des tribunes. **E.L.**

★★★☆☆
MARCELLO & CO
THOMAS VINAU
240 P., 10/18, 8,30 €

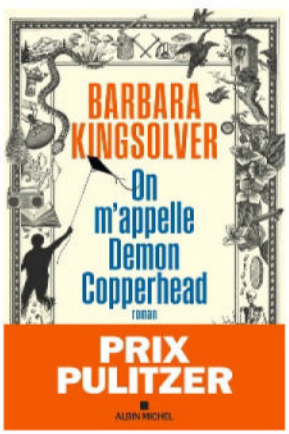
***« J'ai toujours été un connard sensible. »* Ainsi commence l'autoportrait du narrateur. Il est étudiant, il ne fout rien, enchaîne les petits boulots, essaie d'écrire. Mais rencontre un jour un type mystérieux qui l'intrigue et qu'il décide de suivre. Il l'appelle Marcello car il ressemble à l'autre, l'acteur. Pas sûr que ce soit lui. Mais ça vaut le coup d'y croire. Parce que, finalement, si l'on ne suit pas d'abord ses envies et ses rêves, où va-t-on ? Un vrai-faux roman d'apprentissage très réussi.** **E.L.**

Barbara Kingsolver

On m'appelle Demon Copperhead

C'est l'histoire d'un garçon dont personne ne veut, mais que tout lecteur ayant un cœur ne pourra s'empêcher d'aimer. Damon Fields naît sur le carrelage en vinyle d'un mobil-home, dans une vallée du sud des Appalaches. Sa mère, dépendante aux opioïdes, lutte pour conserver son emploi chez Walmart. Son père, Damon ne l'a jamais connu mais tient de lui sa chevelure rousse et le surnom qui en découle : Demon Copperhead. À l'exception des Peggot, leurs voisins de mobil-home, et de leur fils Maggot, Damon ne peut compter que sur lui-même. Quand sa mère lui impose un beau-père violent, et meurt à la suite d'une overdose, son enfance déjà fragilisée vole en éclats. À 11 ans, placé chez un fermier peu scrupuleux qui l'exploite sur ses plantations de tabac, Damon rêve de devenir adulte, car *« c'est tellement plus sûr que d'être un enfant »*. Chez M. Crickson, alias « Creaky », il se lie néanmoins d'amitié avec Tommy, comme lui orphelin, et Sterling Ford, alias « Fast Forward », star de l'équipe de football du coin qui l'initie, au cours de ses *« pharmacy parties »*, à la consommation de drogues. *« Enfant de junkie, aussi junkie »*, lit-on au début du roman comme un mauvais présage. Alors que le vent semblait enfin tourner pour Damon, devenu une star montante du football grâce au soutien du coach Winfield, une blessure menace de le rendre, comme sa mère avant lui, dépendant aux opioïdes. Réécriture contemporaine du *David Copperfield* de Charles Dickens, *On m'appelle Demon Copperhead* suit la trajectoire d'un enfant né sous une mauvaise étoile qui, plus que tout autre, devra lutter pour se faire une place au soleil. ■

Laëtitia Favro



ON M'APPELLE DEMON COPPERHEAD (DEMON COPPERHEAD)
BARBARA KINGSOLVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR MARTINE AUBERT,
624 P., 23,90 €. COPYRIGHT ALBIN MICHEL.
EN LIBRAIRIES LE 31 JANVIER.

EVAN KAFKA. ALL RIGHTS RESERVED/ALBIN MICHEL

BIO EXPRESS

1963
Barbara Kingsolver a 7 ans quand sa famille s'installe au Congo, dans un village reculé sans eau courante ni électricité, où son père exerce comme médecin. Cette expérience marquante la sensibilise aux différences culturelles et à la justice sociale, thème principal de son écriture.

1988
L'Arbre aux haricots, son premier roman rédigé pendant les nuits d'insomnie accompagnant sa première grossesse, est publié. Neuf autres suivront, traduits dans une vingtaine de langues, ainsi que divers essais et recueils de poésie.

2007
Un jardin dans les Appalaches, récit d'une aventure « locavore », est un best-seller aux États-Unis. Écologiste engagée, Barbara Kingsolver y raconte comment sa famille et elle ont réussi à ne plus consommer que des produits issus de leur ferme ou des producteurs de la région.

CHAPITRE 1

Déjà, je me suis mis au monde tout seul. Ils étaient trois ou quatre à assister à l'événement, et ils m'ont toujours accordé une chose : c'est moi qui ai dû me taper le plus dur, vu que ma mère était, disons, hors du coup.

N'importe quel autre jour ils l'auraient vue sur la terrasse de son mobil-home, les bons voisins toujours prêts à lui chercher des poux dans la tête. Durant toute cette fin d'été et cet automne irrespirables, y avait qu'à jeter un œil vers la montagne, et elle était là, petite blonde platine en train de fumer ses Pall Mall, agrippée à cette rambarde comme si elle était le capitaine de son navire et qu'il pouvait couler d'un instant à l'autre. Je vous parle d'une gamine de dix-huit ans, seule dans la vie et enceinte jusqu'au cou. Alors le jour où elle ne s'est pas pointée sur la terrasse, c'est Nancy Peggot qui a dû aller cogner à sa porte, débouler à l'intérieur et la trouver dans les vapes avec son matos éparpillé par terre et moi déjà en train de sortir. Otage gluant couleur de poisson, récoltant la poussière sur le carrelage en vinyle, à pousser et me tortiller comme un ver parce que je suis encore à l'intérieur de la poche où flottent les bébés ; la vie avant la vraie vie.

Mr Peggot était dehors, au volant de son pick-up, en route pour l'office du soir, probablement en train de se demander combien d'heures de sa vie il avait passé à attendre des femmes. La sienne, de femme, avait dû lui dire que Jésus et compagnie ça pouvait patienter un peu, le temps qu'elle aille voir si la petite voisine enceinte s'était encore mis le compte. Mrs Peggot était du genre à pas tourner autour des pots et, si nécessaire, à dire au Christ Jésus de pas bouger et de péter un coup. Elle est ressortie en lui hurlant d'appeler les secours parce qu'un pauvre petit est là dans la salle de bain à se débattre pour se sortir d'un sac.

Comme un petit boxeur tout bleu. Ce sont les mots qu'elle prononcerait plus tard, pas gênée du tout de discuter de la pire journée de la vie de ma mère. Et si c'est l'impression que j'ai faite aux premières personnes qui ont posé les yeux sur moi, je prends. Pour moi ça veut dire que j'avais ma chance. Pas gagné, oui je sais. Si une mère est vautrée dans sa pisse et ses cachetons pendant qu'on donne des claques au gamin qu'elle a éjecté en lui disant d'avoir l'air vivant, le gamin en question est probablement condamné. Enfant de junkie, aussi junkie. En grandissant, il va devenir tout ce que tu veux pas connaître : dents pourries et regard de zombie, la galère d'avoir à planquer son matos dans le garage pour qu'il se fasse pas la malle, le motel loué à la semaine, tapi bien à l'écart de la route touristique. Ce gamin, s'il voulait avoir une chance de goûter aux belles choses, il aurait dû se faire livrer chez une mère riche ou intelligente ou chrétienne, bref une mère clean. Tout le monde vous le dira, les enfants de ce monde sont marqués dès la sortie, tu gagnes ou tu perds.

Sauf que moi, j'étais né pour croire aux super-héros. Mais est-ce que ce genre de métier existait, dans notre univers de mobil-homes ? Est-ce qu'ils s'étaient tous barrés de Smallville en quête de plus gros coups ? Sauver ou être sauvé, voilà la question. T'as envie de penser que rien n'est bouclé avant la dernière page.

C'est un mercredi que tout ça est arrivé, le pire jour à ce qu'on dit. Jour de malheur, etc. Et en plus, encore bloqué dans mon sac de congélation pour fœtus. Mais bon. Selon Mrs Peggot y a une bonne nouvelle dans cette affaire : c'est Dieu qui te promet que tu te noieras jamais. Juste ça. Tu peux quand même faire une overdose, ou te retrouver cloué à ton volant et cramé sur place, ou pourquoi pas te faire sauter la cervelle, mais y a un endroit où tu vas pas rendre ton dernier souffle et c'est sous l'eau. Merci, Jésus.

Je sais pas si ça a un rapport, mais j'ai toujours eu un truc avec l'océan. En général, les mômes font des fixettes jusqu'à savoir reconnaître toutes les sortes de dinosaures ou je ne sais quoi. Moi, c'étaient les baleines et les requins. Même aujourd'hui je pense plus à l'eau que la normale, le fait de flotter dedans, juste la couleur bleue, et t'imagines ce bleu, les poissons ils connaissent rien d'autre. L'air, le bruit, les gens, et les conneries qui nous mettent dans tous nos états, eux à peine si ça les agace.

Je l'ai pas vu en vrai, l'océan, juste des photos, et cet écran de veille hypnotisant avec des vagues qui se cabraient et se cassaient la gueule sur l'ordi de la bibliothèque. Alors qu'est-ce que j'en sais de l'océan, moi qui me suis toujours pas trouvé sur sa barbe de sable pour le regarder dans les yeux ? J'attends toujours de rencontrer la grande chose qui ne va pas m'avaler tout cru.

Pile au milieu du comté de Lee, entre le village minier de Ruelynn et un campement que les gens appellent La Dèche, une route grimpe entre deux montagnes escarpées, et c'est là tout en haut qu'était installé notre mobil-home. J'ai passé dans ces bois un nombre d'heures que t'imagines même pas, avec un garçon du nom de Maggot, l'Asticot, à patauger dans le ruisseau, retourner de grosses pierres et me croire tout-puissant. C'était pas toujours le même scénario, mais je me choisissais de préférence un héros Marvel plutôt que DC Comics, Wolverine étant un de mes préférés. Alors que Maggot il avait tendance à choisir Tornade, qui est une fille. (Pouvoirs excellents, et aussi une mutante, mais quand même.) Maggot, c'était le diminutif de Matt Peggot, de la même famille évidemment que la dame qui avait rappliqué en hurlant quand je suis né, sa grand-mère. C'est

TOUT LE MONDE VOUS LE DIRA, LES ENFANTS DE CE MONDE SONT MARQUÉS DÈS LA SORTIE, TU GAGNES OU TU PERDS

à cause d'elle que Maggot et moi on s'est retrouvés à faire des conneries ensemble pendant un certain temps, mais d'abord fallait qu'il naisse, un peu avant moi, et qu'en plus il se retrouve en dépôt chez elle pendant que sa mère prenait des méga vacances à la prison pour femmes de Goochland. Largement de quoi foutre en l'air plus d'une jeune vie, mais on en est qu'au début.

Cet endroit où on habitait était connu pour être infesté de *copperheads,* des vipères cuivrées. Les gens pensent qu'ils savent beaucoup de choses. Voilà ce que je sais : de toutes les années qu'on a passées à se balader dans les rochers, là où elles aiment se cacher, on n'en a pas vu une seule. Des serpents, oui, tout le temps. Mais les serpents, y en a des tas. Par exemple, on voit souvent un spécimen moucheté qu'on appelle l'aspic d'eau qui a facilement les boules et qui aura vite fait de frapper si tu fais le malin, mais c'est pas aussi méchant qu'une morsure de chien ou une piqûre de guêpe. Quand un serpent d'eau te chope, tu •••

cries tous les noms d'oiseaux que t'as amassé dans le petit placard qui te sert de crâne. Puis tu essuies le sang, tu ramasses ton bâton, tu redeviens Adaptoïd le super-héros, et tu zigouilles cette foutue bestiole de malheur. Alors que si une vipère cuivrée te chope, tu peux tirer un trait sur ce que t'avais prévu de faire ce jour-là, et peut-être même carrément sur cette partie de ta main ou de ton pied. Alors ça fait une sacrée différence, ce que t'as sous les yeux.

Si tu fais gaffe, tu vas apprendre à distinguer les choses. N'importe qui sait faire la différence entre un chien de berger et un beagle, ou entre un Whopper et un Big Mac. Je veux dire, les chiens c'est important et les burgers pareil, mais un serpent c'est un serpent, merde quoi. Notre petite vallée était pleine de vipères, c'est ce que disaient les caissières chaque fois qu'elles voyaient notre adresse sur les bons alimentaires de maman. Et c'est ce que disait aussi la conductrice du bus de ramassage scolaire, tous les jours, en fermant d'un coup sec la portière derrière moi comme si elle la claquait sur leurs petites têtes pointues. Les gens adorent croire au danger, tant que c'est toi qui risques ta peau, et eux qui disent bon courage mon p'tit.

Il a fallu des années et des années avant que j'y voie clair dans tous ces « Bon courage, mon p'tit », et il s'agissait pas que de serpents. L'une des « erreurs de parcours » de maman, comme elle avait appris à les désigner en désintox, et croyez-moi il y en avait un paquet, c'était un type que les gens appelaient Copperhead. Apparemment, il avait la peau mate et les yeux vert clair d'un Melungeon[1], et des cheveux roux à se retourner dans la rue. Il les portait longs et brillants comme un sou neuf, disait ma mère, qui était totalement accro, c'est clair. Un tatouage de serpent s'enroulait autour de son bras droit, où il avait été mordu à deux reprises : la première fois à l'église, quand il était gamin, et qu'il avait voulu prouver qu'il était autant un homme que les manieurs de serpents de sa famille. La deuxième fois, plus tard, loin du regard de Dieu. Maman disait que c'était pas la peine de lui rafraîchir la mémoire, que son bras deux fois mordu l'énervait au plus haut point. Il est mort l'été avant ma naissance. Naissance merdique qui a surpris suffisamment de monde pour faire appeler une ambulance et par la suite une chiée de camions des services à l'enfance. Mais je pense pas que les gens ont été plus surpris que ça de me voir grandir avec ces yeux, ces cheveux. J'aurais aussi bien pu naître avec le même tatouage.

Maman avait sa propre version du jour de ma naissance, que je n'ai jamais crue, vu qu'elle avait loupé l'événement. On peut pas non plus dire que j'aie assisté à la scène, surtout que j'étais nouveau-né, et en plus à l'intérieur d'un sac. Mais je connaissais l'histoire par Mrs Peggot. Et si vous passiez ne serait-ce qu'une journée avec elle et ma mère, vous saviez lequel de ces billets de loto allait finir par payer.

La version de ma mère était la suivante. Le jour de ma naissance, la mère de mon géniteur avait débarqué sans crier gare. Maman ne l'avait jamais rencontrée ni même voulu la rencontrer, étant donné ce qu'elle savait de cette famille. Des Baptistes manieurs de serpents, d'accord, mais c'était pas tout. On racontait que c'étaient des individus qui se tabassaient entre eux, les maris filant des raclées à leur femme, les mères frappant leurs enfants avec tout ce qui leur tombait sous la main, même la Bible s'il fallait. Là-dessus, j'ai cru maman sur parole parce que c'est connu, des gens dévots au point de se refiler des serpents sont aussi capables de se refiler des yeux au beurre noir. Si je vous apprends quelque chose, alors peut-être que vous pensez aussi qu'on ne trouve pas d'alcool dans les comtés sans alcool. Eh ouais, dans ce coin de Virginie, on arrête jamais.

Du coup, cette dame aurait débarqué alors que maman avait déjà bien commencé à déguster. Le travail lui était tombé dessus ce jour-là sans prévenir. Espérant atténuer la douleur, elle a attaqué au gin avant midi, avec quelques rails pour rester assez réveillée et boire encore, et un peu de Vicodine au cas où ça commence à bien faire. Elle lève les yeux et découvre le visage d'une inconnue, tellement aplati contre la vitre de la salle de bains que sa bouche a l'air d'une raie de cul. (Les mots de maman ; pour l'image, c'est à vous de voir.) La dame fait le tour de la maison et fond sur elle en lui promettant le feu et le soufre de l'enfer. Qu'est-ce qu'elle est en train de faire à l'agneau innocent que le Dieu tout-puissant a mis en son sein ? Elle est venue pour arracher l'unique enfant de son défunt fils à ce lieu de perdition et l'élever décemment.

Maman a toujours juré que c'était le train que j'avais loupé *in extremis* : me faire enlever et me retrouver dans une bande d'illuminés à Trouduc, Tennessee. Le nom du lieu, c'est ma touche personnelle. Ma mère refusait de parler de la famille de mon père, ou même de ce qui l'avait tué. Seulement que c'était un sale accident dans un endroit où je ne devais jamais mettre

LES GENS ADORENT CROIRE AU DANGER, TANT QUE C'EST TOI QUI RISQUES TA PEAU, ET EUX QUI DISENT BON COURAGE MON P'TIT

les pieds et qu'on appelait La Baignoire du Diable. À vouloir cacher des choses aux enfants, on ne fait que planter des graines entre leurs deux oreilles, et dans ma petite tête, elles n'ont fait que croître jusqu'à ce que j'imagine des morts plus atroces que tout ce que j'étais censé voir à la télé à cet âge. Au point que j'en ai développé une phobie des baignoires, mais par bonheur nous n'en possédions pas. Les Peggot, eux, oui, et je l'évitais soigneusement. Mais maman a tenu bon. De la Mère Copperhead, elle se contentait de dire que c'était une vieille sorcière aux cheveux gris du nom de Betsy. J'étais déçu, j'avais rêvé au minimum d'une Black Widow avec des cheveux roux de dingue. Vu que c'était la seule parente de mon père qu'on avait une chance de rencontrer. Quand ton paternel prend la porte avant que tu fasses ton entrée, t'as des chances de passer une bien trop grande partie de ta vie à scruter ce grand trou noir.

Mais maman en avait assez vu. Elle vivait dans la peur de perdre ma garde, et elle a fait son max niveau désintox. Je suis sorti d'elle, elle y est rentrée, et s'y est mise à fond. Elle a donné et donné, des années et des années, une experte en sevrage, comme ils disent. Elle l'avait fait tant de fois.

Vous voyez bien que l'histoire de maman n'a fait que m'embrouiller les idées. Une dame débarque (ou pas), me propose un meilleur endroit où vivre (ou pas), puis se casse, après s'être fait traiter de tous les noms (connaissant maman), largement de quoi

lui faire siffler les oreilles. Avait-elle inventé cette histoire pour me faire marcher ? Est-ce qu'elle y croyait, dans son cerveau embrumé ? En tout cas, elle était claire sur un point : cette dame était venue sauver une petite fille. Pas moi. Si c'était là son conte de fées : pourquoi une fille ? Est-ce que c'était ce que maman voulait, un joli paquet rose qui lui permettrait de se reprendre en main ? Comme si *moi* je n'étais pas fragile ?

Autre détail, dans cette histoire maman ne prononçait jamais le nom de mon père. La femme, c'est la « sorcière Woodall », leur nom de famille, mais pas un mot sur le type qui l'a mise en cloque. Elle trouvait beaucoup à dire sur lui à d'autres moments quand, après son deuxième pack de bière, elle en revenait encore à parler d'amour et tout le reste. Leurs aventures à tous les deux. Mais dans cette histoire, en ce qui concerne mon existence, il n'est qu'une erreur de parcours.

CHAPITRE 2

Mon idée, là, c'est de tout raconter dans l'ordre où c'est arrivé, sauf quelques épisodes à cause d'un certain jeune homme raide défoncé. À vous de remplir les blancs. Mais merde, être un enfant c'est galère, tu décides rien. Si tu passes le cap et que tu grandis, le plus facile c'est d'oublier tes malheurs et te dire que tu savais ce que tu faisais. En supposant que t'as atterri quelque part où t'es fier de te retrouver. Et sinon, c'est plus simple de tout oublier de A à Z, point barre. Donc, ce sera l'option numéro trois, pas fier, pas amnésique. Pas facile.

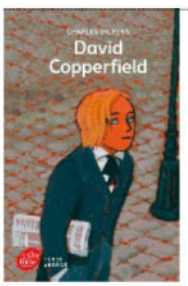
Je me rappelle que j'ai toujours préféré regarder les choses plutôt que d'en parler. Des questions, je m'en posais. Mon problème c'étaient les gens. Ils pensent que les gamins sont pas encore assez humains pour leur donner des réponses claires. Un exemple. Dans la cour des Peggot à côté de chez nous, y avait un nichoir accroché à un poteau, un tas de courges creuses qui pendouillaient n'importe comment, où on avait percé des trous pour faire des portes aux oiseaux. C'était la version piaf de ces entassements de mobil-homes qu'on a l'habitude de voir : un couple qui a mis les choses en route, et personne, ni les enfants ni les petits-enfants, n'était *jamais* parti. Ils continuent à cohabiter et rajoutent sans cesse de nouvelles caravanes à poser sur des cales, et ça vous fait une grande famille avec des terrasses bordéliques et un drapeau en loque sur le bâtiment d'origine. Une Nation Unie dans le Chômage. Le nichoir des Peggot, c'était pareil, un foutoir sans nom. Mais y avait aucun oiseau dedans, jamais. Des nids, y en avait en pagaille dans les arbres, derrière la maison, et puis ils en construisaient à peu près n'importe où, genre sous le capot du pick-up de Mr Peggot. Pourquoi ils s'installaient pas dans une maison toute prête, et gratos ? Mr Peggot disait que les oiseaux sont comme tout le monde, ils aiment vivre comme ils l'entendent. Il avait entendu parler de logements sociaux où on pouvait se caser pour pas beaucoup plus cher qu'un nichoir, et qui avaient pas davantage de succès.

Très bien, mais pourquoi laisser ce truc moisir là-haut ? Maggot m'avait dit que c'était Humvee qui l'avait fabriqué en travaux manuels. Humvee étant un de ses oncles, aperçu pour la dernière fois aux alentours d'une école à l'époque des Bee Gees ou d'Elvis. Mais maintenant c'est les années 90. Les Peggot ont gardé ce nichoir abandonné sur le poteau toutes ces années pour quoi, parce qu'il leur rappelle leur fils ? J'y croyais pas trop. Les Peggot avaient eu sept gamins en tout, qui vivaient aussi bien à Ocala en Floride qu'à un kilomètre de chez eux. Des tas de cousins erraient dans cette maison comme des meutes d'animaux à moitié sauvages à qui on donnait juste à manger. Soit on te parlait, soit on parlait de toi, quotidiennement. Sauf deux personnes : 1) la mère de Maggot, 2) Humvee. La première en taule à Goochland, et le second mort, pour des raisons jamais évoquées.

À côté du nichoir sans oiseaux, ils avaient un enclos pour chiens sans chiens. Il date de quand Mr Peggot en élevait pour la chasse. C'était avant d'être trop fatigué, comme tous les vieux qu'on connaissait, à l'époque où ils avaient encore les poumons pour le faire, et que les clebs trouvaient encore des renards ou des ours à pourchasser. À l'automne, il nous emmenait dans les bois pour chercher du ginseng ou déterrer des racines de sassafras, qui, eux, risquaient pas de se faire la malle. Mais c'était surtout pour le plaisir d'être dehors. Il connaissait les chants des oiseaux comme on reconnaît les chanteurs à la radio. Quand on a eu l'âge de manier un fusil, vers neuf ou dix ans, il nous a montré comment tuer un chevreuil, et comment hisser la carcasse sur les branches d'arbre qui surplombaient leur allée pour la vider, les guirlandes de boyaux fumants retombant sur le gravier. Le rôti de chevreuil de Mrs Peggot en cocotte. Vous connaissez pas la vraie bouffe tant que vous y avez pas goûté.

L'enclos vide se trouvait entre notre mobil-home et la maison des Peggot. Maggot et moi on étalait une bâche dessus et on y dormait, le plus souvent quand un arbre était tombé quelque part en bousillant les lignes électriques et qu'on ne pouvait pas regarder la télé. Un été, on y a dormi pendant presque un mois, après une partie de Duck Hunt sur la Nintendo où la manette m'a accidentellement échappé des mains avant d'aller péter l'écran. Maggot a dit que c'était lui pour que je sois pas renvoyé chez moi et écorché vif, et Mrs Peggot a fait semblant de le croire sur parole, même si elle avait tout entendu. Tout le monde a sûrement déjà vécu des moments bénis comme ça dans la vie, où tout va s'arranger grâce aux personnes qui vous soutiennent, et bêtement vous passez à côté, parce que vous vous faites engueuler à cause d'un truc débile comme une télé pétée.

1. Les Melungeons sont une ancienne communauté métissée d'origine autochtone, africaine et méditerranéenne, vivant dans le sud de la chaîne des Appalaches.



L'INFO EN PLUS

Colauréat (avec *Trust*, de Hernan Diaz) du prix Pulitzer 2023, *On m'appelle Demon Copperhead* est un hommage non dissimulé au chef-d'œuvre de Dickens paru en 1850, *David Copperfield*. Si son intrigue ne se situe pas dans l'Angleterre victorienne mais dans l'Amérique contemporaine, nombre de ses personnages renvoient aux originaux : ainsi reconnaît-on en Tommy Waddles le Tommy Traddles original, en Sterling Ford le vénéneux James Steerforth, qui manipule David pour mieux le dominer, et en Nancy Peggot la douce Clara Peggotty, ange gardien du héros.

ELIZABETH BROWN EAGLE/BELFOND – JONATHAN VOGEL/BELFOND

COLUM McCANN ▪ DIANE FOLEY

La force tranquille des mères

Dans la foulée d'*Apeirogon*, l'écrivain irlandais nous livre un nouveau témoignage, celui de la mère d'un journaliste assassiné en Syrie. Sous sa plume, ce récit devient une ode à la résolution de celles qui pourraient bien changer le monde.

Le jour d'août 2014 où l'image sinistre du corps décapité de James Foley faisait le tour du monde, la messagerie de Colum McCann se remplissait de dizaines de copies d'un autre cliché : celui du reporter, bien vivant, en train de lire dans un bunker son roman *Et que le vaste monde poursuive sa course folle*. Très ému, McCann tenta de contacter sa mère, Diane, pour l'aider à raconter l'histoire de ce fils victime de Daech. Le projet prit six ans à se concrétiser. Diane Foley tenta sans succès d'écrire seule le récit qu'elle portait en elle, avant que les circonstances ne la rapprochent à nouveau de l'écrivain. « *Elle m'a dit sa tristesse que cette histoire ne puisse être racontée.* […] *Je savais qu'il le fallait et j'espérais pouvoir libérer une eau vive piégée sous la glace.* » Elle lui proposa ensuite de l'accompagner à la rencontre de l'un des bourreaux de James dans un tribunal de Virginie ; une part de sa peine négociée consistait à accepter de discuter avec les survivants et les familles des défunts. « *Pour moi, l'histoire a pris un tour très différent. Et c'est ainsi que le livre a commencé…* » Il s'ouvre sur un premier entretien, entre tension extrême et espoir de compréhension, voire d'empathie.

Après *Apeirogon*, Colum McCann pensait avoir poussé à ses limites le mariage entre témoignage et forme romanesque, et avait entamé l'écriture d'une « *pure fiction* »… interrompue par l'urgence de ce nouveau projet : « *c'est là que Dieu s'est ri de moi* ». S'il considère *American Mother* comme le travail d'un journaliste – ce fut son premier métier et il affirme toujours « *être là pour consigner ce qu'on appelle la vérité* » –, l'auteur tenait à ce que la première partie se lise comme un roman. Cet admirateur revendiqué de Truman Capote pour *De sang-froid* considère avoir ici emprunté à sa structure. Le volet central du triptyque que constitue le livre est consacré à la parole de Diane, que McCann a beaucoup travaillé à rendre aussi naturelle que possible, tout en développant certaines parties du récit. Elle en a approuvé le moindre mot. Lui n'a pas voulu devenir l'un de ses personnages : « *Je*

suis en quelque sorte un fantôme qui flotte dans le réel. » Par la voix de cette infirmière retraitée de Nouvelle-Angleterre, le lecteur découvre le très attachant James Foley, un homme pétri d'éthique personnelle et professionnelle, qui disait peu de sa propre vie et rendait compte de celle des gens ordinaires soumis au tumulte de l'Histoire.

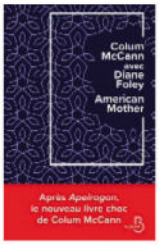
POUR QUE PERDURE LE SOUVENIR

Mais lorsque cesse le récit de sa mère et que reprend la narration du journaliste et romancier, un nouveau protagoniste émerge soudainement : Diane, qui vit pour que perdure le souvenir de son fils, et qui s'efface si volontiers derrière ses missions de témoin et de militante pour la cause des otages américains détenus dans le monde. « *J'ai senti qu'il fallait affirmer sa personnalité tout entière. Elle est une mère, bien sûr, mais elle est aussi devenue la mère de beaucoup d'idées neuves. Et c'est sa force. Je voulais rappeler que la planète compte bien des femmes comme elle. Je pense que ce livre est très féministe. Diane s'est levée et rien ne pourra en rester là. Ainsi, elle garde James en vie.* » En arrière-plan des combats de Diane et du destin funeste de son fils aîné, *American Mother* nous rappelle les échecs du Printemps arabe, ainsi que le stupéfiant mélange de cynisme et d'incompétence dont fit longtemps preuve l'administration étasunienne à chaque enlèvement d'un concitoyen.

Une nouvelle fois, l'ami et zélateur des hommes de paix israélien et palestinien décrits dans *Apeirogon* refuse malgré tout de céder à l'abattement. « *Je suis un optimiste qui sait que les pessimistes ont raison, mais pas suffisamment* », rappelle-t-il. Sa reconstitution, d'après les témoignages de la vie altruiste et courageuse menée par James en captivité, donne à espérer face au pire de l'idéologie assassine. Et à découvrir les succès de Diane en inlassable activiste autodidacte, on croira avec lui à la victoire de ses sœurs en maternité sur bien d'autres sujets où échouèrent « *les voix fortes et criardes, tonitruantes et masculines* » avant elles. ■

Antoine Faure

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



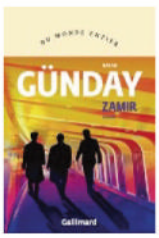
★★★★☆
AMERICAN MOTHER (ID.)
COLUM MCCANN, DIANE FOLEY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CLÉMENT BAUDE
208 P., BELFOND, 21,90 €

Trouver refuge

SELEN ÖZER GÜNDAY/GALLIMARD – AUDREY SOVIGNET

Zamir ne rit pas, ne pleure pas, arbore le visage d'un monstre autant que celui d'un ange. D'ailleurs, il est les deux. À 6 ans, enfant abandonné dans un camp de réfugiés à la frontière turco-syrienne, il fut miraculeusement sauvé de l'explosion d'une bombe. Défiguré, il fut protégé par une organisation humanitaire qui utilisera son image pour récolter des fonds. Adulte, il devient négociateur de l'ombre, intervenant à sa façon dans des conflits frontaliers. Par une langue lyrique et tranchante, comme accusatrice, le Turc Hakan Günday (Prix Médicis étranger 2015) raconte trois décennies de la vie de son héros, mais aussi le traitement des réfugiés dans l'Europe actuelle. ■

Hubert Artus



★★★★☆
ZAMIR (ID.)
HAKAN GÜNDAY
TRADUIT DU TURC PAR SYLVAIN CAVAILLÈS, 432 P., GALLIMARD, 23 €

MARQUE-PAGE

par Alexis Brocas

Satire vers le ciel

Américain d'origine russe, Gary Shteyngart est un spécialiste de la satire à la new-yorkaise, qui carbure aux paradoxes et aux références branchées. À son meilleur, il y ajoute une dimension humaine à travers laquelle on devine que sa vie ne fut pas toujours drôle – comme le *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes Russes* et son héros affligé de parents si bien formés à toutes les magouilles en Russie communiste qu'ils sont devenus millionnaires en Amérique ! Quand il est moins inspiré, ses romans ressemblent à des spectacles comiques écrits – tel *Lake Success*. Le dernier, *Très chers amis,* mêle ces deux manières. En pleine période covid, Sacha, double de l'auteur, invite ses amis à se confiner avec lui dans une *« Maison sur la colline »*, munie d'annexes. Voici donc Karen, millionnaire des nouvelles technologies d'origine coréenne ; Ed, fils de famille désinvolte ; Vinod, ami d'enfance et ex de Karen ; Dee, jeune essayiste ; Macha, psy et épouse de Sacha ; Nat, leur fille adoptive – et puis l'Acteur, qui, avec sa beauté et sa célébrité, va mettre ce petit monde en ébullition. Il y aura des coucheries, des tromperies, des saouleries, des fâcheries ; un vieux mensonge refera surface dans le terrier d'une marmotte (mais oui)… On rit, mais on se dit aussi que Shteyngart tente de nous faire passer un grand sketch pour un roman. Jusqu'à ce que le virus s'invite. Alors, ces grands enfants gâtés se redécouvrent mortels et Shteyngart déploie un autre registre – toujours comique, mais plus surprenant, presque psychédélique – pour raconter sa version de la montée au Paradis. Et toute sa satire se retrouve tirée vers le haut.

★★★★☆
TRÈS CHERS AMIS (OUR COUNTRY FRIENDS)
GARY SHTEYNGART
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR STÉPHANE ROQUES, 384 P., L'OLIVIER, 24 €

3 RAISONS DE LIRE

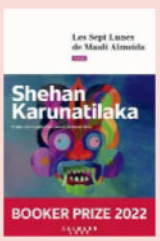
LE BOOKER PRIZE 2022

Le nouveau Salman Rushdie
Quarante et un ans après le triomphe des *Enfants de minuit* (1981), *Les Sept Lunes de Maali Almeida* est récompensé par le prestigieux Booker Prize et l'on ne peut s'empêcher d'entendre un écho. Il y a comme une filiation entre Salman Rushdie et Shehan Karunatilaka. Si l'un est d'origine indienne et l'autre vient du Sri Lanka voisin, ils sont les incarnations d'une même littérature qui déploie un réalisme magique bercé de folklore, de mythologie, et un humour sardonique au service d'une œuvre follement romanesque et politiquement féroce.

Les tribulations d'un Columbo à Colombo
Avec une deuxième personne du singulier si dure à utiliser mais si redoutable quand elle est maîtrisée, le romancier nous conte la folle aventure de Maali Almeida, un photographe de guerre, joueur patenté et homosexuel caché, qui se réveille un jour dans l'au-delà. Comment diable est-il arrivé là ? Selon la tradition sri lankaise, il dispose d'une semaine, sept lunes, pour solder ses comptes avec cette vie passée. C'est assez pour démasquer son meurtrier.

Une satire corrosive
En toile de fond de cette enquête rocambolesque menée à cheval entre la vie et la mort, Shehan Karunatilaka peint une puissante fresque politique, celle du Sri Lanka des années 1990, ravagé par la guerre civile. Maali Almeida dispose de centaines de clichés racontant l'atrocité des affrontements. Un témoignage bouleversant qui pourrait peut-être mettre fin à ce conflit sanglant.

Léonard Desbrières



★★★★☆
LES SEPT LUNES DE MAALI ALMEIDA (THE SEVEN MOONS OF MAALI ALMEIDA)
SHEHAN KARUNATILAKA
TRADUIT DE L'ANGLAIS (SRI-LANKA) PAR XAVIER GROS, 450 P., CALMANN-LÉVY, 23,90 €

ELEANOR CATTON

En vert et contre tout

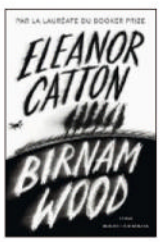
Quand l'utopie écolo vire au cauchemar : à mille lieues des *Luminaires*, le nouveau roman de la Néo-Zélandaise met en scène avec virtuosité les turpitudes de l'époque.

Nouvelle-Zélande. À la tête du collectif militant Birnam Wood (*« censure morale étouffante », « camaraderie feinte », « frugalité constante et obligatoire »*, dénonce, un peu sévèrement, une amie de la première heure), Mina Bunting, jeune activiste de 29 ans en quête d'une terre en friche, abandonnée – libre ! –, trouve à Thorndike, dans un *« recoin paumé du Parc national de Korowai »*, la ferme de ses rêves. À la suite d'un glissement de terrain, le site sur lequel cette dernière a été construite a été retiré de la vente. Son propriétaire, qui a fait fortune dans l'extermination de lapins et va bientôt être anobli, ne semble plus s'en préoccuper – pas plus que Mina ne se soucie de la légalité de ses actions. Sur place, elle rencontre Robert Lemoine, entrepreneur mégalo aux visées obscures, qui ambitionne de devenir *« la personne la plus riche qui ait jamais vécu »* et, apparemment, s'est porté acquéreur. Projet avorté, donc ? Que nenni. Cet étrange personnage, qui considère avec sympathie la cause de la jeune femme, l'autorise à rester, allant même jusqu'à investir dans son mouvement. Naturellement, il n'est pas ici par hasard. Il ne s'en cache d'ailleurs pas : *« En fait, c'est sur cette ferme que je compte tirer ma révérence. Quand viendra l'apocalypse, je serai là. Je suis en train de construire un bunker. Ici même. »* Bon, est-ce si grave ? Peu à peu, il faut le dire, l'affaire prend une tournure des plus inattendues. La satire sociale des prémices cède le pas à une intrigue sophistiquée, menaçante : sans rien déflorer de ses (riches) développements, il est question d'exploitation illégale des sols, de drones, de drogues, et de plus inquiétant encore.

Dans *Birnam Wood*, Eleanor Catton, dont les talents de conteuse ne sont plus à démontrer, a troqué les fascinants éclairages du XIXe siècle contre l'aveuglant cynisme de notre temps. Le lecteur, nonobstant, est pareillement embarqué, et mystifié. ■

Fabrice Colin

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★☆☆
BIRNAM WOOD (ID.)
ELEANOR CATTON
TRADUIT DE L'ANGLAIS (NOUVELLE-ZÉLANDE) PAR MARGUERITE CAPELLE
560 P., BUCHET-CHASTEL, 25 €

MURDO MACLEOD/BUCHET-CHASTEL

Retour en Indiana

Transplantée en Indiana au XXe siècle, l'histoire de *Zorrie* a peu à voir avec *Un cœur simple,* dont il revendique la lignée. Sans doute parce que Laird Hunt s'occupe autant à faire le portrait d'une paysanne que celui d'un État, marqué par le travail agricole, la religion et la folie, tel qu'il l'avait décrit dans le faulknérien *Indiana, Indiana*. Au début de *Zorrie,* le corps de l'héroïne lâche. Tandis qu'elle s'offre le plaisir d'une sieste, le roman remonte la vie de cette orpheline, déscolarisée par sa tante pour la seconder à la maison. Contrainte d'embaucher en Illinois dans une usine où elle manipule du radium, Zorrie est fascinée par son propre corps, devenu radioactif et brillant dans la nuit. Elle se marie en Indiana. Comme chez Flaubert, elle perd tout. Son maître d'école; son bébé; son mari, à la guerre.

Le roman montre combien être une paysanne, c'est avoir un corps, au travail. Zorrie loue ses bras pour les autres, puis s'échine dans sa ferme. Elle est soulagée de se perdre dans son ouvrage. Quand elle écoute les gens du coin, ou assiste à leurs errements, Zorrie parle peu. Elle se déplace dans les champs, humant un chèvrefeuille, comme elle approcherait son propre reflet. ■

Gladys Marivat

Le temps des souvenirs

En ce début d'année s'ajoute à l'œuvre traduite déjà vaste du Prix Nobel de littérature 2012 un nouveau recueil de nouvelles. Aux sept textes de *Chien blanc et balançoire* publiés il y a six ans, dernier livre de Mo Yan paru en France, onze autres font suite ici dans *Lèvres rouges, langue verte,* qui nous ramènent au canton rural de Gaomi, dans le nord-est de la Chine, où l'auteur a grandi en pleine période maoïste. Plus « confidentiels » qu'épiques (on est moins entraîné qu'à la lecture de ses romans), ses souvenirs d'enfant, de jeune adulte « cul-terreux », d'ouvrier-paysan, de romancier accompli sont autant d'arcs narratifs de récits très maîtrisés, où s'inscrivent les portraits de membres de sa famille, d'anciens camarades, de représentants politiques, de voisins… *« On peut passer sous silence de nombreuses choses, mais la mort de la maîtresse Li doit être couchée sur le papier. »* De même que la destinée tragique de Troisième oncle et Troisième tante (le récit final, le plus long et le plus poignant), de même que l'histoire de Petit Ao, de la tortue et des vieux pêcheurs, ou que le récit d'une excursion de l'Association des écrivains. *« Ne dit-on pas "les choses du passé qu'on ne peut oublier ont valeur d'enseignement pour celles à venir"? »* ■

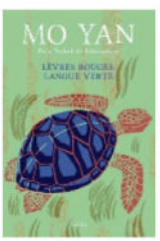
Juliette Savard

L'entreprise au septième ciel

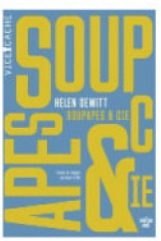
Soupapes & Cie n'est pas un roman sur la mécanique automobile mais une comédie sur le sexe et le harcèlement sexuel en entreprise. Empressons-nous de signaler qu'il a été publié aux États-Unis en 2011, longtemps avant l'explosion du mouvement MeToo issu de l'affaire Weinstein, et qu'il convient donc de ne pas le lire à la lumière d'un contexte qui n'est pas le sien; on peut se demander d'ailleurs si Helen DeWitt l'écrirait aujourd'hui de la même manière, avec le même humour noir et le même goût de la provocation… L'autrice imagine l'histoire d'un VRP moyen qui, après s'être planté dans les encyclopédies et les aspirateurs, a d'un coup l'idée du siècle, inspirée de ses propres fantasmes: offrir aux entreprises un service anonyme de sexualité au travail pour les salariés masculins les plus énergiques, en vue de les décharger dans de bonnes conditions de leur trop-plein de libido et d'éviter ainsi tout risque de harcèlement sexuel. De la prostitution, en somme, déguisée en solution managériale de bon sens. DeWitt raconte la chose à la façon d'une saga industrielle quasi ordinaire, sur un ton détaché du meilleur effet, avec d'excellents effets comiques faisant oublier les énormités du scénario. ■

Bernard Quiriny

★★★☆☆
ZORRIE (ID.)
LAIRD HUNT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE-LAURE TISSUT, 240 P., GLOBE, 21 €



★★★☆☆
LÈVRES ROUGES, LANGUE VERTE (WAN SHU DE REN)
MO YAN
TRADUIT DU CHINOIS PAR CHANTAL CHEN-ANDRO ET FRANÇOIS SASTOURNÉ
400 P., SEUIL, 24,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 26 JANVIER.



★★★☆☆
SOUPAPES & CIE (LIGHTNING RODS)
HELEN DEWITT
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR ANNE LE BOT, 350 P., CHERCHE MIDI, 22 €

EVA SIKELIANOS HUNT/GLOBE - DR/SEUIL - DEBRA ALPER/ LE CHERCHE MIDI

ET AUSSI...

★★★★☆
UNE ANNÉE D'ÉCOLE
GIANI STUPARICH
96 P., VERDIER, 9,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er FÉVRIER.

Quand Edda débarque dans cette classe préparatoire habituellement réservée aux garçons, ses nouveaux camarades s'en trouvent pour le moins chamboulés. À commencer par le raffiné Antero, avec qui elle commence une idylle. Mais en ce début de XXe siècle dans le nord de l'Italie, on a vite fait d'enfermer cette jeune femme brillante et rebelle dans un rôle de sorcière, accusée d'être le bourreau des cœurs de tous ces garçons couvés par leurs mamas. Truffée de mélancolie et de délicatesse, cette tragédie publiée en 1929, inédite en France, ausculte la cruauté des sociétés patriarcales, leur hypocrisie et, de façon plus universelle, l'impossible compréhension mutuelle des êtres humains. Un regard implacable et toujours d'actualité. **Simon Bentolila**

★☆☆☆☆
EUROTRASH
CHRISTIAN KRACHT
186 P., DENOËL, 19 €

Sous ce titre tapageur se cache le nouvel exploit de Christian Kracht, enfant terrible des lettres germanophones, parfois comparé pour son côté provocateur à une sorte de Houellebecq alémanique. *Eurotrash,* son sixième roman depuis *Faserland* qui l'a révélé en 1995, a cartonné en Allemagne et en Autriche, mais il a fait grincer des dents en Suisse, pays natal de l'écrivain, car il l'égratigne férocement. Scandale à part, il n'y a hélas pas grand-chose à retenir de ce road trip autofictionnel sans queue ni tête où Kracht – ou son double – s'en prend confusément à sa richissime famille, à son richissime pays, à leur gênant passé, aux Zurichois tous arrogants, aux Bernois tous provinciaux, etc. Une performance survoltée, amusante par moments, mais bien puérile pour un auteur aujourd'hui âgé de 56 ans. **Bernard Quiriny**

KATHARINA VOLCKMER

L'employé du surmoi

La folle journée de Jimmie, salarié dépressif d'un centre d'appels londonien. Décapant et émouvant.

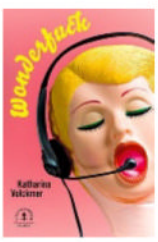
Katharina Volckmer a le don des titres. Après *Jewish Cock,* l'Allemande de 36 ans, Londonienne d'adoption, signe *Wonderfuck.* Ou vingt-quatre heures dans la vie de Jimmie. Un garçon obèse et gay, qui voulait devenir acteur, et travaille dans un centre d'appels avant de rentrer chez sa mère italienne dépressive. Ce livre n'est pas qu'une critique de l'aliénation inhérente à ce type d'emploi, doublée d'une réflexion sur l'échec du désir. C'est d'abord une plongée en apnée dans une tour de Babel infernale.

Le roman se passe entre l'open space, la cuisine et les toilettes du centre d'appels londonien. Des employés de toutes origines sont payés une misère pour répondre aux réclamations délirantes de touristes. Un naturiste s'offusque de ne pas pouvoir bronzer nu dans un hôtel familial ; une célibataire enrage de ne pas être harcelée par les garçons de piscine. Jimmie tente de leur répondre avec diplomatie, puis il devient sarcastique. Il n'y a pas d'intrigue, à part que Jimmie attend un rendez-vous avec le chef, qui va sûrement le virer. Aussi, il dessine des pénis sur le calepin de son collègue allemand, apprend à se mettre du rouge à lèvres avec sa collègue suédoise, et fantasme sur son supérieur israélien, avec qui il a été acteur pour une entreprise de pompes funèbres.

Katharina Volckmer n'a pas écrit un roman déjanté pour se faire plaisir. Son talent à débusquer la dépression partout où elle se cache révèle une connaissance aiguë de ce que la solitude des grandes villes inflige à une âme. Jimmie observe ses collègues marcher, tenir leurs tasses, tourner leurs pâtes. Cela l'enflamme, et le consume. Il ne sait pas qui il est, alors il peut s'imaginer être n'importe qui. Katharina Volckmer a créé un personnage ultracontemporain inoubliable. ■

Gladys Marivat

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE



★★★★☆
WONDERFUCK (ID.)
KATHARINA VOLCKMER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR COLIN REINGEWIRTZ, 240 P., GRASSET, 20,50 €

JF PAGA/GRASSET

SÉBASTIEN GENDRON

En quatrième vitesse

Avec *Chevreuil*, une comédie noire et sociale menée à vive allure, le romancier confirme la place singulière qu'il occupe dans le polar français.

Ça tire dans tous les sens, aux alentours de Saint-Piéjac, car les chasseurs du cru veulent abattre cet énorme chevreuil qui les nargue depuis trop longtemps (l'une des raisons du titre). Et pendant plus de 300 pages, ça va tirer dans Saint-Piéjac. De sorte qu'on y passe rapidement la surmultipliée, ce qui tombe sous le sens dans une histoire où il sera aussi beaucoup question de bagnoles et de poursuites en tout genre. Ce village fictif compte 2000 âmes en âge de voter, ayant majoritairement choisi Éric Zemmour en 2022. Il n'y a pourtant qu'un seul étranger qui vit là : un Anglais, Connor Digby, planqué ici depuis des années, et qui en énerve plus d'un. Peu après l'entame, Marceline, une bombe rousse, vient faire réparer son pare-chocs devant chez Digby. Elle vient de nulle part et, elle aussi, elle a fui… Comédie noire, sociale et sentimentale, *Chevreuil* avance à toute berzingue avec action, subversion, dialogues et portraits dingos. Ce n'est pas le premier livre dans ce style que concocte Gendron, repéré depuis quinze ans et autant de romans, mais c'est celui qui tire le plus de rires et de larmes. ■

Hubert Artus

★★★★☆
CHEVREUIL
SÉBASTIEN GENDRON
352 P., GALLIMARD/LA NOIRE, 20 €

À noter aussi la parution du thriller pour adolescents *Dans le collimateur* (PKJ).

Poésie du noir

L'essence du roman noir. Pas de rebondissements intempestifs, pas de dramatisation factice. Mais une intrigue qui ouvre une fenêtre sur mille mondes. Jasmine et Tom, deux policiers, enquêtent sur la mort d'une femme dans l'incendie de sa maison. Sa fille Astrid l'a-t-elle tuée ? Point. Rien de plus mais tout est à venir. Jasmine est la narratrice et, sous la plume de Claire Raphaël, elle raconte son métier, sa vie, son père malade, les cités abandonnées, l'époque à bas bruit et la nécessité de survivre. L'intrigue est simple, mais le récit est d'une richesse peu commune. Claire Raphaël, policière et poète, manie admirablement le rythme de la phrase, la virgule et les ruptures. *La Jeune fille et le Feu* vaut des centaines de « romans blancs » qui tentent de dire le temps présent quand ils peinent à sortir de leur nombril. Un grand texte. ■

Éric Libiot

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
LA JEUNE FILLE ET LE FEU
CLAIRE RAPHAËL
240 P., ROUERGUE NOIR, 21,50 €

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
LE SALON DU PRÊT-À-SAIGNER
JOSEPH BIALOT
242 P., SÉRIE NOIRE, 12 €

Excellente idée de la Série Noire que de rééditer en poche le premier polar de Joseph Bialot, écrivain trop méconnu, paru pour la première fois en 1977. Dans *Le Salon du prêt-à-saigner* (grand prix de littérature policière 1979), il n'est pas (encore) question de Fashion Week mais de meurtres dans le Sentier, à Paris, le quartier des grossistes en fringues. L'auteur décrit à merveille l'atmosphère, la langue et les métiers de cet arrondissement dont la singularité a aujourd'hui disparu. **E.L.**

★★★☆☆
LE BLUES DES PHALÈNES
VALENTINE IMHOF
504 P., 10/18, 9,20 €

Les années 1930 aux États-Unis. Quatre destins : Milton, en rupture de sa riche famille ; Arthur, vétéran de la guerre mondiale ; Pekka, qui se cherche en changeant d'identité ; Nathan, le gamin vagabond. Le pays souffre, se révolte, et Valentine Imhof se colle à la saga d'une époque. Points de vue différents qui se relient les uns les autres : un type de récit déjà vu et lu. Ce qui l'est moins, c'est le style de la romancière qui déconcerte. Elle s'échappe des péripéties pour creuser une langue qui bouscule le monde. **E.L.**

★★★☆☆
LES GENS DES COLLINES
CHRIS OFFUTT
256 P., GALLMEISTER/TOTEM, 10,50 €

Auteur du magnifique *Nuits Appalaches*, Chris Offutt continue de labourer son Kentucky natal, ses forêts obscures, ses secrets de famille, sa population taiseuse. *Les Gens des collines* se présente comme un roman noir américain classique : un enquêteur de l'armée en permission aide sa sœur, shérif du coin, à élucider le meurtre d'une jeune veuve. Mais Offutt sait mêler habilement le poids et la force de la nature à l'intrigue qui avance au rythme des chemins boueux. **E.L.**

LIU CIXIN

Funeste corps céleste

L'écrivain confie le sort de notre Terre à des enfants. À eux la lourde tâche de pérenniser l'espèce humaine menacée à la suite de radiations mortelles.

Si le Chinois Liu Cixin a bien habitué son lecteur à trembler devant les dangers que pourrait receler le cosmos, *L'Ère de la supernova* fait particulièrement blêmir. Jouant avec nos incertitudes et les limites actuelles de nos avancées scientifiques, le roman prend vie autour d'une très vieille étoile dont la poussière interstellaire a bloqué le rayonnement durant des milliers d'années. Le corps céleste, d'un diamètre vingt fois supérieur au Soleil, s'est éteint dans une explosion déployant sur la Terre une énergie que nul n'avait connue jusqu'alors. Une tempête de radiations s'est abattue sur les hommes dans une « *lueur bleu-vert sous les ténèbres du ciel* » endommageant irrémédiablement leur ADN – sauf pour les individus de moins de 13 ans, chez lesquels les dégâts sont réversibles. Pour pallier l'extinction de l'espèce humaine, vingt-quatre classes de préadolescents, issues de tout le pays, sont emmenées avec leurs instituteurs pour « *jouer à un jeu* » dans une vallée. Chaque classe se voit attribuer une parcelle de terre, des vivres inégalement répartis ainsi que des mitraillettes *(« pour créer une atmosphère d'authenticité et des résultats fiables »).* Le but: créer vingt-quatre petits pays. Liu Cixin élabore une société dans une autre à travers une excellente fable sur les fondements moraux de notre espèce et sur la question de la transmission. ■ **Marie Jouvin**

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★★★☆
L'ÈRE DE LA SUPERNOVA (CHÂOXÍNXÎNG JÌYUÁN)
LIU CIXIN
TRADUIT DU CHINOIS PAR GWENNAËL GAFFRIC
464 P., ACTES SUD, 24 €

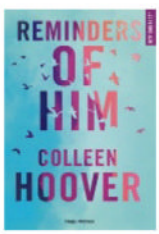
Démons et merveilles

Du Gallois Arthur Machen, qui influença notamment H.P. Lovecraft (dans un style autrement élégant), on connaît surtout *Le Grand Dieu Pan*, classique du genre récemment réédité, non sans faste, par les éditions Callidor. Les textes présentés dans *La Colline des rêves et autres récits fantastiques* confirment le talent du maître. « La Colline des rêves », trésor de fantaisie rêveuse; « Les Archers », histoire d'anges et de champ de bataille si convaincante que le peuple anglais le prit, en 1915, pour argent comptant; « Le Peuple blanc », récit féerique peuplé « *d'ombres furtives et de créatures pâles* »… Sous une lune noire, l'horreur et le merveilleux s'accouplent en grand silence. ■ **Fabrice Colin**

★★★★☆
LA COLLINE DES RÊVES ET AUTRES RÉCITS FANTASTIQUES
ARTHUR MACHEN
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR ANNE-SYLVIE HOMASSEL, 528 P., AUX FORGES DE VULCAIN, 30 €

Enfin libre

Après le succès fulgurant de *Jamais plus* – un million d'exemplaires vendus –, Colleen Hoover continue son ascension dans la « new romance » avec *Reminders of him.* Comme dans ses précédents livres, l'écrivaine texane dresse le portrait d'êtres chahutés par la vie, les inscrivant davantage dans la romance sociale que dans la simple histoire d'amour. Ici, Kenna Rowan, l'un des multiples narrateurs, réapparaît dans sa ville après une longue période d'incarcération pour homicide involontaire afin de retrouver sa fille de 4 ans. En croyant entrer dans une librairie, la jeune femme se retrouve dans un bar et fait la rencontre de son gérant aux cheveux « *aussi fluides que ses mouvements* », Ledger Ward. La tension qui s'installe entre eux est immédiatement palpable et l'attirance tout à fait réciproque. Sans oublier la raison pour laquelle elle est revenue, Kenna se laisse aller à cette idylle (sous un faux nom, tout de même) sans comprendre que leur passé est lié par un drame commun. Colleen Hoover profite de ce récit pour évoquer la vie des femmes après la prison et la difficulté à se réinsérer dans le milieu professionnel: « *On trouvera toujours des personnes pour prendre le parti d'ex-détenus, tandis que les femmes ne peuvent tirer aucun honneur d'une condamnation.* » Si cet aspect intéressant mériterait d'être davantage exploité, l'intrigue ne manque pas de panache… ■ **M.J.**



★★☆☆☆
REMINDERS OF HIM (ID.)
COLLEEN HOOVER
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR PAULINE VIDAL, 350 P., HUGO ROMAN, 18,50 €

LIN-YI'AN/ACTES SUD – CHAD GRIFFITH/HUGO ROMAN

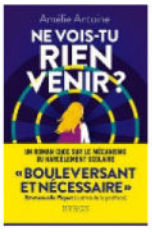
AMÉLIE ANTOINE

L'effet de masse

À partir des témoignages croisés d'une harceleuse et de sa victime, l'autrice a composé un nouveau roman pour adolescents utile et percutant.

Le harcèlement scolaire est partout : dans les journaux télévisés, à la radio, en une de la presse écrite, les témoignages se multiplient. Pourtant, peu ont la force de ce livre, sans doute parce qu'il met en regard l'histoire d'une harcelée et celle de sa harceleuse. D'un côté, il y a Sarah, une élève populaire, et sa « *horde* » de copines. Sarah vient d'apprendre qu'elle souffre de diabète, elle ne veut pas que ça se sache pour ne pas paraître faible. Il faut détourner l'attention. Ça tombe bien, Orlane vient d'arriver dans le collège. Est-ce parce que Sarah trouve qu'elle a « *un drôle de nez* » ? Ou bien parce qu'elle porte son sac trop haut sur le dos ? Une chose est sûre, Orlane va vivre un enfer fait de moqueries et d'humiliation.

Ne vois-tu rien venir ? nous projette tour à tour à la place de la harceleuse et de la victime, qui s'adressent directement au lecteur. Très vite, les témoignages de celles et ceux qui les ont côtoyées se mêlent au récit. On comprend que quelque chose de grave est arrivé, mais il faut attendre la fin du livre pour savoir quoi, car en plus d'être documenté, le scénario est haletant. L'autrice, Amélie Antoine, a également eu la bonne idée d'offrir deux fins aux lecteurs, celle tant redoutée, et une version « *et si les autres avaient réagi ?* ». Une postface d'Emmanuelle Piquet, spécialiste du sujet, clôt le roman, à faire lire aux ados et à leurs parents, pour ouvrir la discussion, et voir venir, justement. ■ **Mathieu Charrier**



★★★★☆
NE VOIS-TU RIEN VENIR ?
AMÉLIE ANTOINE
304 P., SYROS JEUNESSE, 15,95 € (DÈS 12 ANS).
EN LIBRAIRIES LE 1er FÉVRIER.

Une différence de taille

« *Hooooo, qu'il est grand !* » Voilà une remarque souvent prononcée par les adultes devant un bébé ou un enfant. Mais concernant Pio, notre jeune héros, c'est encore plus vrai. Car à 1 an, Pio fait déjà la taille de sa maman, à 2 ans, il se cogne au plafond de sa maison, et à 4 ans, il intercepte les avions en plein vol dans le ciel. Pio a le visage d'un ange, mais forcément, comme il est différent, il fait peur à tout le monde. Petit à petit, Pio parvient à se faire aimer. Une seule personne lui résiste, Nona, une toute petite fille, dont Pio est justement amoureux… Voilà, *Pio* est un très bel album sur la différence. Les autrices s'amusent de la grande taille du garçon pour composer de magnifiques pages et paysages dans un album très grand lui aussi, puisqu'il dépasse les 30 centimètres de haut. ■ **M.C.**

★★★☆☆
PIO
ÉMILIE CHAZERAND, MARIE MIGNOT
32 P., SARBACANE, 16,90 € (DÈS 5 ANS). EN LIBRAIRIES LE 7 FÉVRIER.

SOPHIE MARY/FACEBOOK.COM

3 RAISONS DE REDÉCOUVRIR

LE ROYAUME DE KENSUKÉ

Une aventure épique
Les parents de Michael viennent d'être licenciés. Ils ont alors une idée : profiter de leur prime pour faire le tour du monde à la voile et en famille. Alors qu'ils naviguent vers l'océan Pacifique, un terrible orage fait chavirer l'embarcation. Michael et sa chienne Stella se retrouvent perdus au milieu d'une île quasi déserte. Ils vont vite se rendre compte qu'un mystérieux vieil homme veille sur eux. On pense évidemment à *Vendredi ou les Limbes du Pacifique,* mais *Le Royaume de Kensuké* est devenu lui aussi un classique jeunesse à part entière. Aujourd'hui porté à l'écran*.

Un exemple d'amitié intergénérationnelle
À leur rencontre, Michael et Kensuké, le vieux monsieur qui l'accueille sur « son » île, ont du mal à communiquer. Michael va devoir être patient pour qu'au fil des semaines tous deux s'apprivoisent. Un bel exemple pour les jeunes lecteurs d'autant qu'il va être récompensé lorsque Kensuké se dévoile à lui. Il lui raconte son histoire, celle d'un médecin militaire japonais seul rescapé d'un bateau bombardé pendant la Seconde Guerre mondiale, il y a une quarantaine d'années. L'homme est persuadé que sa femme et son fils n'ont pas survécu à la bombe atomique qui a détruit Nagasaki.

Un voyage initiatique
L'île de Kensuké est une sorte de paradis rêvé pour le lecteur : une oasis de verdure au milieu de l'immensité de l'océan. Les deux hommes y vivent en harmonie avec la nature et les orangs-outans, y apprennent la pêche, l'art et la peinture. Un roman d'une profonde humanité et une ode à la sagesse. Inspirant. **M.C.**

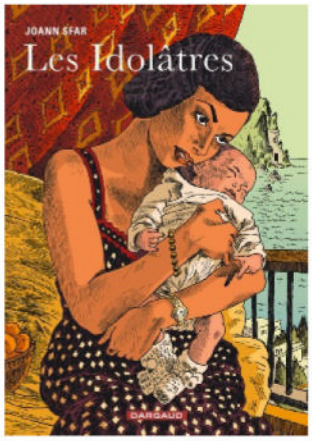
* *Le Royaume de Kensuké,* film d'animation de Neil Boyle et Kirk Hendry. En salles le 7 février.

★★★★★
LE ROYAUME DE KENSUKÉ (KENSUKE'S KINGDOM)
MICHAEL MORPURGO
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DIANE MÉNARD, 160 P., FOLIO JUNIOR, 9,30 € (DÈS 13 ANS).

Joann Sfar
Les Idolâtres

Il est possible de considérer *Les Idolâtres* comme le prolongement d'une autre (bel) album de Joann Sfar, *La Synagogue*, dans lequel il revenait sur sa vie d'adolescent et de jeune adulte à Nice. C'est un prolongement mais aussi une occasion de creuser sa veine biographique (classique chez Sfar) et artistique (classique chez Sfar). Rien de neuf sous le soleil niçois ? Si, bien sûr. L'album débute par le souvenir qu'a Sfar de la mort de Gainsbourg, dont il fera un film, enchaîne, page suivante, par l'évocation de sa mère, décédée lorsqu'il avait 3 ans, puis par une séance chez le psy et une plongée dans l'imaginaire artistique de l'auteur (les fans reconnaîtront la similarité entre les couvertures des *Idolâtres* et du tome 1 du *Chat du rabbin*). Tout peut alors véritablement commencer. Il s'agit ici pour Sfar d'embrasser sa passion pour le dessin, ses motivations d'artiste, ses influences éparses et ses souvenirs intimes. *« L'idolâtrie, c'est quand on s'en remet à une image plutôt qu'au monde »*, lui rappelle le rabbin qu'il visite régulièrement. Joann Sfar réaffirme ici, s'il en était encore besoin vu son œuvre prolifique, que son monde à lui, en tout cas celui qu'il livre à ses lecteurs, se nourrit d'images (et de dessins). Il en est même exclusivement constitué. Parce que pour résister aux douleurs et aux traumatismes, il faut savoir donner vie à son propre imaginaire. L'incroyable productivité de Sfar s'en tient à cette idée. Et *Les Idolâtres* en est une magnifique démonstration. ■

Éric Libiot



LES IDOLÂTRES
JOANN SFAR
208 P., 27 €. COPYRIGHT DARGAUD.
EN LIBRAIRIES LE 26 JANVIER.

MAGALI DELPORTE/DARGAUD

BIO EXPRESS

1971
Naissance à Nice. Son père est avocat engagé, sa mère chanteuse pop (elle décède quand Joann a 3 ans). En 1994, il publie ses premiers albums à L'Association où il rencontre toute la nouvelle génération de la bande dessinée : Jean-Christophe Menu, Lewis Trondheim, David B...

2002
Après une série d'albums chez Delcourt *(Professeur Bell, Petit Vampire)*, il rejoint Dargaud et publie dans la nouvelle collection « Poisson Pilote », le premier tome du *Chat du rabbin* (dix autres suivront). Le succès est au rendez-vous. Et Sfar devient un auteur prolifique : albums, carnets, séries, illustrations, romans...

2010
Il écrit et met en scène *Gainsbourg, vie héroïque* qui obtient le César du meilleur premier film. Toujours pour le cinéma, il coréalise avec Antoine Delesvaux *Le Chat du rabbin* puis, seul, *La Dame dans l'auto avec des lunettes et un fusil* et, avec Sandrina Jardel, *Petit Vampire*.

JOANN SFAR/DARGAUD

8

JOANN SFAR/DARGAUD

Un homme de quarante ans patient d'une pédopsychiatre. Si vous êtes curieux du contexte, relisez les carnets de l'époque "je t'aime ma chatte" et "si j'étais une femme, je m'épouserais". Sinon, c'est pas grave, constatez que je m'épanche au milieu de jouets sur un fauteuil d'enfant.

JOANN SFAR/DARGAUD

3 ALBUMS EN PLUS

★★★★☆
BUNKERVILLE
VINCENZO BALZANO, PASCAL CHIND, BENJAMIN LEGRAND
160 P., ANKAMA, 22,90 €

Il est temps d'applaudir le talent de dessinateur de Vincenzo Balzano, auteur notamment d'*Adlivun* et ici de *Bunkerville*, l'histoire d'un jeune homme plongé dans un autre monde alors qu'il souhaitait mourir pour rejoindre son amoureuse. Le récit s'appuie à la fois sur Jules Verne et François Schuiten (décor, ambiance futuriste). Et si le scénario s'étiole un chouïa, il est rattrapé par le crayon de Balzano qui magnifie chaque page par sa capacité à réinventer l'imaginaire. E.L.

★★★★☆
ALAN MOORE PRÉSENTE DC COMICS
ALAN MOORE, COLLECTIF
336 P., URBAN COMICS, 30 €

Alan Moore est l'indépassable scénariste de *From Hell*, consacré à Jack l'Éventreur. Mais l'Anglais a aussi œuvré dans les super-héros et posé son nom sur deux classiques : *Watchmen* et *V pour Vendetta*. À chaque fois, il réinvente les personnages en creusant leurs névroses derrière leur invincibilité. Cet album recueille des histoires écrites par Moore pour DC Comics. L'auteur se réapproprie *Superman, La Créature du marais* ou *Green Lantern*. Avec une ribambelle de cadors au crayon, dont Dave Gibbons. E.L.

★★★☆☆
J'Y VAIS MAIS J'AI PEUR
CLARISSE CRÉMER, MAUD BÉNÉZIT
216 P., DELCOURT, 24,95 €

Encore une histoire personnelle, mais cette fois plus aérée et moins houleuse : le récit de la navigatrice Clarisse Crémer pendant son Vendée Globe en 2020. Un tour du monde raconté par Maud Bénézit avec beaucoup d'humour et d'énergie. Clarisse Crémer raconte son odyssée et réussit à brasser son quotidien de navigatrice, son voyage intérieur (solitude, panique, bonheur) et quelques digressions bien vues sur la technique de la voile. Les amoureux du grand large se régalent. Les autres aussi d'ailleurs. E.L.

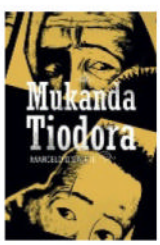
MARCELO D'SALETE

Une lettre pour la liberté

***Mukanda Tiodora* suit le parcours d'une esclave dans le Brésil de la seconde moitié du XIXe siècle. Un récit qui dépasse le cadre historique. Du grand art.**

Une histoire émouvante racontée avec force, et parfois rage, dans un noir (charbonneux) et blanc qui accentue encore davantage l'intensité de ce (vrai) récit historique. Elle s'appelle Tiodora Dias de Cunha et vit au Brésil en 1866, au moment où une partie du pays cherche encore à s'affranchir de l'esclavage. Justement, Tiodora, femme d'origine africaine, est l'esclave d'un chanoine de São Paulo et elle écrit à son mari pour le supplier de venir la libérer de ce joug d'un autre âge. *Mukanda Tiodora* (traduisez : « la missive de Tiodora »), du Brésilien Marcelo D'Salete, utilise cette lettre comme fil conducteur d'une histoire qui explore la société de l'époque et les personnages qui la construisent (esclavagistes, abolitionnistes, paysans, gamins, adultes, bandits, habitants de la forêt). Récit (quasi) polyphonique qui réussit à ne jamais dévier de sa route.

Marcelo D'Salete, auteur de *Cumbe* et d'*Angola Janga*, semble avoir toujours à l'esprit la nécessité de mêler documentaire, histoire et fiction – à la fin de l'album, les lettres de Tiadora sont reproduites et l'on trouve aussi des photos et un texte retraçant le parcours de cette femme, replacé dans le contexte de l'époque. Mais l'auteur ne se résout pas non plus à se placer uniquement sur le plan didactique. Il œuvre naturellement en artiste pour explorer toutes les possibilités que lui offre la bande dessinée. Un coup de crayon puissant, un découpage net et très élaboré, des cases qui claquent comme un coup de machette. ■ **Éric Libiot**



★★★★☆
MUKANDA TIODORA (ID.)
MARCELO D'SALETE
TRADUIT DU PORTUGAIS (BRÉSIL) PAR MATHIEU DOSSE, 224 P., ÇÀ ET LÀ, 23 €

RENATO PARADA/ÉDITIONS ÇÀ ET LÀ

MOTO HAGIO

Une histoire de genre(s)

En plus de cinquante ans de carrière, l'autrice a chamboulé les codes du shôjo et inspiré des générations de dessinateurs. Le Festival d'Angoulême lui consacre une exposition à la fin du mois.

Moto Hagio est une pionnière. Lorsqu'elle fonde au Japon, au début des années 1970, le Groupe de l'an 24 avec d'autres consœurs mangakas, le shôjo est alors déconsidéré. Les autrices sont cantonnées à des histoires d'amour un peu mièvres et la plupart des récits illustrés qui ciblent les jeunes lectrices sont imaginés par des hommes, d'Osamu Tezuka à Leiji Matsumoto.

Mais au fil des pages et des publications du groupe, les lecteurs découvrent une nouvelle grammaire du manga : les dialogues sortent des cases, les dessins contaminent toute la planche et les thématiques abordées semblent n'avoir aucune limite. « *Elle a su sortir des carcans* », souligne Fausto Fasulo, codirecteur artistique du Festival d'Angoulême. « *Elle a très clairement révolutionné le shôjo.* » Car la mangaka a exploré de nouveaux champs comme celui de la science-fiction ou du récit fantastique. Dans *Le Clan des Poe* par exemple (enfin édité chez Akata), elle met en scène la vie d'Edgar, un vampire prisonnier d'une existence sans fin qui interroge le sens de la vie. Elle traite aussi la question du clonage (*Gin no Sankaku*), de la place de la femme dans la société (*Nous sommes onze* !) ou d'histoires d'amour entre hommes (*Le Cœur de Thomas*).

Les parents de Moto Hagio n'aimaient pas la bande dessinée. Alors, l'adolescente se sent délaissée et en dévore en cachette. Une enfance compliquée qui va nourrir son œuvre. Dans *La Princesse Iguane*, réédité dans une anthologie, elle raconte l'histoire d'une mère qui perçoit sa fille comme un iguane et la rejette. « *C'est une autrice qui met beaucoup de sa personne dans ses titres* », précise Satoko Inaba, directrice éditoriale chez Glénat Manga qui était la première maison d'édition française à sortir une anthologie il y a dix ans. « *Le public et le lectorat plutôt masculin n'étaient pas forcément prêts, mais c'est bien qu'on y arrive aujourd'hui grâce à Angoulême. C'est inconcevable qu'elle ne soit pas plus présente en France !* » ■ **Mathieu Charrier**

À noter la parution de l'anthologie *De l'humain et de la rêverie* (Glénat) ; et l'exposition « Moto Hagio. Au-delà des genres », du 25 janvier au 17 mars au musée d'Angoulême.

★★★★★
LE CLAN DES POE (T. 2) (POE NO ICHIZOKU)
MOTO HAGIO
TRADUIT DU JAPONAIS PAR MIYAKO SLOCOMBE, 442 P., AKATA, 19,95 €

Bourreaux des cours

Élève de sixième persécuté par ses camarades, Shun Uruma trouve du réconfort auprès de son petit frère et de ses parents. Mais quand ses bourreaux s'en prennent à eux et qu'une mauvaise blague tourne mal, la soif de vengeance est plus forte que tout. Shun peut alors compter sur le soutien de son grand-père, ancien militaire membre d'un bataillon secret. Des années plus tard, il va poursuivre chacun de ses anciens bourreaux avec une question : sont-ils repentis ? Si oui, ils auront la vie sauve, Sinon… Débutée en 2020 au Japon (déjà onze tomes écoulés à près de 3 millions d'exemplaires) par un jeune auteur jusqu'alors inconnu, Shiryu Nakatake, la série *Cross of the Cross* s'inscrit dans l'actualité brûlante du harcèlement scolaire. **M.C.**

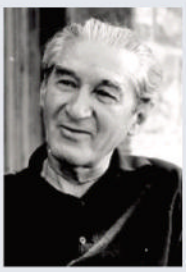
★★★☆☆
CROSS OF THE CROSS (T. 1) (JUUJIKA NO ROKUNIN)
SHIRYU NAKATAKE
TRADUIT DU JAPONAIS PAR FRÉDÉRIC MALET, 208 P., DELCOURT/TONKAM, 8,50 €

DR - MOTO HAGIO/COLLECTION HÉRITAGES

QUE VAUT ?

LE CLASSIQUE DE MILOS TSERNIANSKI

Il est des romans qui, à tort ou à raison, incarnent toute la littérature de leur pays et deviennent presque des monuments nationaux : *Vilnius Poker, Les Buddenbrook, Cent ans de solitude, Le Don paisible*… *Migrations* est de ceux-là. Considéré comme le chef-d'œuvre de la littérature serbe du XXe siècle, le livre en a toutes les caractéristiques : le poids (1184 pages pour un roman dont l'écriture, démarrée en 1923, s'est terminée en 1962), le thème historique et fondateur, le lyrisme de l'épopée. Milos Tsernianski y raconte l'histoire d'une famille prise dans les tourments du XVIIIe siècle, quand la diaspora serbe, chassée par les Turcs, envahit les confins militaires autrichiens pour, de là, partir s'installer en Russie. Ce faisant, il montre à quel point le déplacement est inscrit dans les gènes de la nation serbe et comment la quête de la terre promise l'a portée à travers les siècles. La poésie des descriptions de paysages ou de villes débouche sur la métaphysique du rapport à la terre, au lointain, à la promesse d'une vie autre. La ronde des personnages – dont certains (la générale Chevich ou Vouk Ivvasovitch) sont inoubliables – emporte dans un tourbillon qui ne suit les règles du roman historique que pour mieux les transcender.



Hubert Prolongeau

★★★★☆
MIGRATIONS (SEOBE)
MILOS TSERNIANSKI
TRADUIT DU SERBE PAR VELIMIR POPOVIC, 1 184 P., NOIR SUR BLANC, 32 €

EMMANUEL BERL

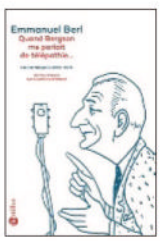
L'art de s'éparpiller

L'éternel touche-à-tout désarme par sa facilité à passer d'un sujet à l'autre, et force notre admiration pour en parler avec autant de talent et d'intelligence.

Berl, souvent agaçant, toujours passionnant ! Agaçant à cause de son côté papillon, dilettante, insaisissable. Il s'intéresse à tout, il a un avis sur tout, on ne sait jamais s'il faut le ranger parmi les écrivains, les intellectuels ou les journalistes, s'il fait de la littérature, de la politique, de la prospective. Les chroniques rassemblées ici par Olivier Philipponnat, auteur en 2017 d'une belle biographie de l'auteur, témoignent de cet éparpillement, qui passe facilement pour de la désinvolture. Un jour, Berl parle de Françoise Sagan, le lendemain, d'Aristote. Un jour il s'intéresse au sport dans la société moderne, un autre il polémique avec Gabriel Marcel. Il lit Céline aussi bien que Marcuse, chante le Béarn et médite sur l'Allemagne, passe de Barrès à Maurice Chevalier. Il est critique littéraire, mémorialiste, sociologue, reporter, échotier, spécialiste de géopolitique, éditorialiste, tout à la fois. Une telle curiosité est sans équivalent dans la vie intellectuelle française au siècle dernier, sinon peut-être chez son ami Bertrand de Jouvenel, autre inclassable, qui travailla à ses côtés pour *Marianne* dans les années 1930.

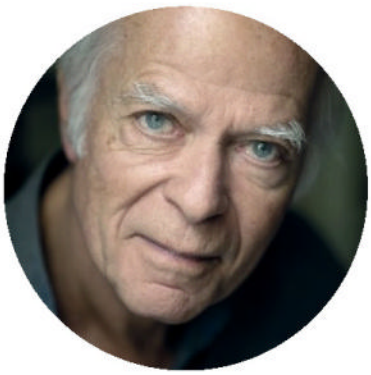
Et pourtant ! Ce qu'il y a d'étonnant avec Berl, comme du reste avec Jouvenel, c'est qu'il a beau parler de tout, ce n'est jamais pour dire n'importe quoi. Il a toujours le coup d'œil, la façon de mettre les choses en perspective, d'exprimer son étonnement, qui font mouche. Son style n'est pas pour rien dans l'intérêt que suscitent à chaque fois ses papiers : dégagé, loyal, tranquillement ironique, avec ce ton sceptique, typiquement libéral, qui lui donne l'avantage dans les joutes intellectuelles. Il rejette les condamnations à l'emporte-pièce, les listes de proscriptions, très répandues déjà à son époque. *« Pour juger avec aisance »*, note-t-il en parlant de Simone de Beauvoir qui l'épinglait dans ses *Mémoires*, *« il faut un univers manichéen : les bons à gauche, les méchants à droite. Charlemagne faisait le contraire, mais vu dans la glace, c'est le même tableau. »* Il reste beaucoup à prendre aujourd'hui dans ces textes hétéroclites et brillants, qui font un complément idéal au recueil *Le Temps, les idées et les hommes* réédité l'an dernier. ■

Bernard Quiriny



★★★★☆
QUAND BERGSON ME PARLAIT DE TÉLÉPATHIE… CHRONIQUES 1925-1975
EMMANUEL BERL
432 P., BARTILLAT, 28 €

DR - LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES



Dans l'infinité d'Éros

Compléments à la théorie sexuelle et sur l'amour servira-t-il de conclusion aux chasses érudites de Pascal Quignard sur le territoire d'Éros ? Vers la fin de sa vie, Georges Dumézil rassembla dans un recueil les notes de recherches qu'il craignait de ne pouvoir mener à bien. Quignard suit ici ce modèle. Et cet aspect inabouti donne tout son intérêt à ce livre envoûtant, résolument ouvert à une pluralité de résonances.

Le sexe, si proche, si lointain, offre une ressource infinie de réflexions découlant autant des idées de Freud que de mythes archaïques toujours vivants. L'un des messages les plus précieux de Pascal Quignard consiste à affirmer que toute étude est une joie, y compris pour ceux qui s'avancent vers le crépuscule. Ses passages sur les égarements de la censure sont aussi d'une pertinence roborative. « *L'art,* écrit-il, *est ce qui accepte l'épreuve réelle du désir intraitable et en subit toute la force.* » S'il s'agit de philosophie, celle-ci s'appuie sur la vie, l'émotion, les aléas du monde. Preuve est faite en tout cas qu'il y a chez Quignard un bonheur de la pensée, comme chez Montaigne, auquel sont d'ailleurs consacrées ici de très belles pages. ■

Serge Sanchez

Derrière l'écran

On pourrait remplir des bibliothèques entières de romans, dont l'existence même a été mise sous silence par la destinée glorieuse de leur adaptation au cinéma. Grâce au travail des éditions Sonatine, au moins l'une de ces injustices va enfin pouvoir être réparée. À l'occasion du 40e anniversaire de la sortie en salles d'*Il était une fois en Amérique*, elles font paraître une traduction inédite de *The Hoods,* l'œuvre autobiographique de Harry Grey qui servit de matière première à Sergio Leone pour réaliser son éblouissant chant du cygne. Alors que *Né un dimanche* et *La Crème des hommes,* les deux autres romans de l'auteur, avaient eu les honneurs de la Série noire, ses mémoires de gangster n'avaient jamais eu droit à une version française.

Magie du cinéma oblige, on entre avec des images plein la tête dans ce récit d'apprentissage qui retrace l'ascension de Noodles, Patsy, Cockeye, Max et Dominic, ces gamins des rues devenus rois de la pègre new-yorkaise lors de la Prohibition. Car, en plus d'être un grand roman, *Il était une fois en Amérique* est une expérience de lecture troublante, une confrontation, à rebours, entre une œuvre littéraire et son adaptation. ■

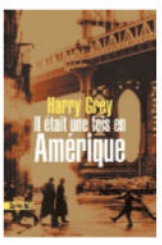
Léonard Desbrières

Passer l'amour à la machine

Le monde change. Le malicieux Cupidon le sait puisqu'il doit sans cesse fabriquer de nouvelles cordes pour son arc. Vian l'avait aussi noté. Souvenez-vous de *La Complainte du progrès* : « *Autrefois pour faire sa cour/On parlait d'amour* »… Aujourd'hui, plus question d'acheter à sa belle un « *atomixer* » ou un « *canon à patates* », on lui envoie des mots doux sur Facebook ou Instagram. À la fin, quand il y en a beaucoup et qu'on a du talent, cela peut faire un livre ! Telle est la genèse de ce recueil amoureux du Prix Goncourt 2018 avec *Leurs enfants après eux* et auteur d'*Aux animaux la guerre,* qui a donné lieu à une série télévisée remarquée. Écrivain doué, Nicolas Mathieu est à l'aise dans son époque. Pour preuve, cette expérience littéraire née de la rencontre d'Internet et d'une passion contrariée.

Fruit de plus de 1 400 posts Instagram, *Le Ciel ouvert* est en effet le journal d'un amour impossible. Suite de microfictions poétiques d'un réalisme quelquefois désabusé, accompagnées avec une belle violence chromatique par les dessins d'Aline Zalko, ce *Ciel ouvert* brûle d'une passion folle, incandescente. Il peut rappeler à chacun des amours qu'il croyait uniques. Le désir, le vin, les souvenirs d'ici et d'ailleurs, l'absence, la gueule de bois, une chambre d'hôtel… Nicolas Mathieu écrit pour dire que rien ne vaut la vie. À moins que ce ne soit pour prolonger l'illusion que la mort est impossible. ■ **S.S.**

★★★★☆
COMPLÉMENTS À LA THÉORIE SEXUELLE ET SUR L'AMOUR
PASCAL QUIGNARD
368 P., SEUIL/FICTION & CIE, 22 €



★★★☆☆
IL ÉTAIT UNE FOIS EN AMÉRIQUE (THE HOODS)
HARRY GREY
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR CAROLINE RICHARD
624 P., SONATINE, 24,90 €

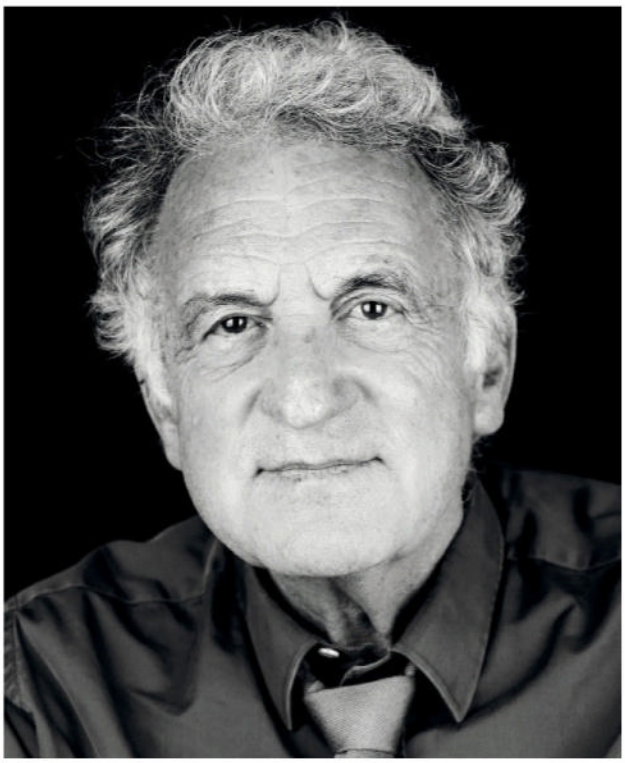
★★★☆☆
LE CIEL OUVERT
NICOLAS MATHIEU
ILLUSTRÉ PAR ALINE ZALKO, 128 P., ACTES SUD, 18,50 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 FÉVRIER.

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL – DR

RENÉ FRYDMAN ▪ MARIE-FRANCE HIRIGOYEN

Au nom des enfants

Les ouvrages respectifs de l'obstétricien et de la psychiatre analysent la place qu'occupe l'enfant aujourd'hui. Objet de désir tardif ou victime collatérale à la suite d'une séparation, il est au cœur d'enjeux sociétaux.



Séparation avec enfants, de la spécialiste des violences familiales et sexuelles Marie-France Hirigoyen, et *La Tyrannie de la reproduction,* du célèbre docteur pionnier de la PMA en France, René Frydman, apportent des éclairages importants sur l'époque par la mesure de leurs propos et leur profondeur de vue. Le premier met en avant les droits de l'enfant lors des séparations quand le second questionne les limites à poser au droit à l'enfant.

Après des décennies d'exercice, René Frydman, le père d'Amandine, premier si mal nommé « bébé éprouvette » français, cherche à comprendre pourquoi le désir d'enfant vire aujourd'hui à l'obsession. La technique permet de plus en plus souvent d'y répondre mais la question demeure : faut-il le faire parce qu'on peut le faire ? Le docteur s'alarme des excès, de ces grossesses ultratardives ou records. Il n'épargne pas ses confrères *« docteur Folamour en mal de toute-puissance »*. Comment un médecin peut-il accéder au désir d'une Californienne – déjà mère de six enfants – de donner naissance, via une FIV, à des octuplés ? Comment un médecin peut-il dire oui à cette Espagnole de 68 ans qui demande une GPA pour avoir un bébé conçu avec les spermatozoïdes de son fils mort ? Avec pédagogie, il passe en revue les techniques existantes, celles à venir et celles imaginables dans le futur. Il s'oppose à la GPA (gestation pour autrui) *« une aberration biologique, sociale et psychologique »* qui ne sera jamais éthique malgré les arguments de ses zélateurs. Comment accepter un abandon programmé ? Comment ignorer les liens, pourtant de mieux en mieux documentés, qui se créent pendant la grossesse entre le fœtus et la mère ? Sans parler de cette mise à disposition mercantile du corps d'autrui. Il détaille les possibilités offertes par les greffes de l'utérus, mais s'inquiète de ces cliniques commerciales à l'étranger où elles sont proposées sans indication de l'origine de l'organe ou des conditions du prélèvement. Plus lointains se profilent les utérus artificiels et les clonages. Mais, au-delà des questions techniques, le médecin critique une société qui surjoue la maternité et survalorise la grossesse plaidant pour que l'on aide les femmes à mieux organiser vies professionnelle et familiale. *« Notre société a changé, le désir d'enfanter est plus tardif et les couples se*

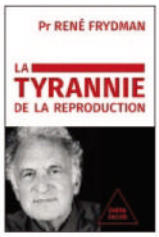
VIRGINIE BONNEFON/ODILE JACOB - PAULINE LE GOFF/LA DÉCOUVERTE

délitent plus fréquemment que par le passé. On repart alors pour une autre histoire, on souhaite un nouvel enfant. Tard donc, avec tous les risques d'infertilité que cela implique », écrit-il.

SYNDROME D'ALIÉNATION PARENTAL

Les couples qui se délitent avec des enfants au milieu : c'est le thème du livre de Marie-France Hirigoyen. Ni donneur de leçons ni accusateur, il devrait être lu par chaque couple en instance de séparation parce que ce moment, difficile pour tous, est propice aux excès. Beaucoup de comptes financiers et/ou psychologiques se règlent au nom des enfants. Ce dernier occupe une place centrale : désiré, arrivé parfois tard, il focalise l'attention. En théorie, les parents veulent toujours bien faire et les protéger « *mais ces bonnes intentions se heurtent à de nombreuses difficultés. En effet, il arrive qu'une séparation, qui représente un risque identitaire important pour le psychisme, réactive des blessures passées* ». La séparation est le moment le plus à risque en matière de violence et en particulier de féminicide. La psychanalyste analyse longuement la question des violences mais, plus généralement, elle souligne toutes les difficultés que l'on peut rencontrer : manipulation des enfants, exacerbation des personnalités difficiles, etc. Après une séparation, chacun tend à retrouver ses références, les différences resurgissent et « *le risque d'escalade symétrique est fort* ». Chacun connaît les failles de l'autre et sait appuyer là où ça fait mal. Le temps n'arrange pas forcément les choses car les conflits non réglés se figent voire s'aggravent. La psychanalyste définit « *les conflits sévères de séparation* », les tentatives de manipulation et le syndrome d'aliénation parentale. Bien sûr, tous les couples ne sont pas concernés, mais il est important de les connaître. C'est davantage le niveau de conflit que la séparation elle-même qui a un impact sur les enfants, écrit celle qui rappelle que l'important n'est pas le droit des parents à l'enfant mais le droit des enfants. L'autrice donne également des conseils pour gérer au mieux cet épisode de vie qui concerne près de la moitié des couples aujourd'hui. Si les conflits sont inévitables, note-t-elle, tous ne sont pas destructeurs. ■

Aurélie Marcireau



★★★★☆
LA TYRANNIE DE LA REPRODUCTION
RENÉ FRYDMAN
208 P., ODILE JACOB, 21,90 €

★★★☆☆
SÉPARATIONS AVEC ENFANTS. CONFLITS, VIOLENCES, MANIPULATIONS
MARIE-FRANCE HIRIGOYEN
220 P., LA DÉCOUVERTE, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 1ER FÉVRIER.

Le porno de l'angoisse

Le porno est un thème maudit. Car si, dixit Thérèse Hargot, « *tout le monde en regarde* », nous manquons d'analyses profondes à son sujet. La sexologue belge, elle, aligne les clichés et les exagérations : le porno, c'est la masturbation, la prostitution, une drogue dure, un tue-l'amour, etc. Ne manquent à son prêche moralisateur ni les couplets antilibéraux contre l'industrie et le Net ni les à-peu-près : ainsi croit-elle pouvoir affirmer que les adeptes du porno recherchent de « *beaux corps* », quand la majorité des vidéos montrent des acteurs trashy pas toujours jeunes jouant aux « *pervers* ». Sa seule remarque notable est que le porno rabâche des fantasmes formatés… mais ce ne sont que ceux de notre société. La grande limite du genre serait-elle qu'il n'est, au fond, pas assez porno ? ■

Patrice Bollon

★☆☆☆☆
TOUT LE MONDE EN REGARDE (OU PRESQUE). COMMENT LE PORNO DÉTRUIT L'AMOUR
THÉRÈSE HARGOT
192 P., ALBIN MICHEL, 18,90 €

AUDREY SOVIGNET

MARQUE-PAGE

par Xavier Le Clerc

Exploiter l'inégalité

« Il faudra bien un jour poser la question du capitalisme. » **Martin Luther King n'en doutait pas :** ***« On ne peut pas parler de la condition des Noirs sans parler de millions de dollars ; on ne peut pas prétendre mettre fin à l'enfermement dans les ghettos sans dire d'abord que certains tirent des profits du ghetto. »*** **Dans *Capital et race,* Sylvie Laurent met en lumière les mécanismes qui lient l'exploitation capitaliste et la hiérarchie des hommes, prenant l'exemple de l'Amérique qui** ***« à partir de 1492 a établi l'hégémonie du principe de race qui devint un fait social total et le modus operandi d'un capitalisme en formation ».*** **L'universitaire s'appuie notamment sur des penseurs hétérodoxes du capitalisme aussi différents que Rosa Luxembourg et W.E.B. Du Bois, les militants amérindiens ou les marxistes sud-africains. Et démontre que les effets de cette** ***« hydre moderne »,*** **entre domination et exploitation, se manifestent partout :** ***« Le patrimoine d'une famille blanche est de 10 à 13 fois supérieur à celui d'une famille noire ou amérindienne et l'espérance de vie d'un Américain blanc est supérieure de 11 ans à celle d'un Amérindien et de 6 ans à celle d'un Noir. Face au covid-19, Noirs et indigènes furent trois fois plus nombreux à perdre la vie. »*** **Ce que ce livre brillamment articulé réussit aussi à mettre au jour, c'est la mystification qui entoure cette histoire si douloureuse :** ***« On le voit sans fard en Amérique depuis plus de cinq siècles où, pour citer une dernière fois Marx, capital et race dansent "leur ronde fantomatique". Briser le cercle funeste commence par la dissipation des illusions et des légendes. C'est ce à quoi appellent aujourd'hui les indigènes de toute l'Amérique, qui demandent que l'on abolisse les fêtes nationales célébrant Christophe Colomb. »***

★★★★☆
CAPITAL ET RACE. HISTOIRE D'UNE HYDRE MODERNE
SYLVIE LAURENT
560P., SEUIL, 25€

QUE VAUT ?

LE NOUVEAU PATRICE JEAN

Il n'est pas sympa. C'est peut-être d'ailleurs tout ce qui fait le piment du romancier Patrice Jean, auquel on doit notamment les excellents *L'Homme surnuméraire* et *La Poursuite de l'idéal*. Souvent montré comme un « cousin » de Houellebecq, l'auteur de 57 ans ne va pas s'offrir une nouvelle image plus progressiste avec son essai *Kafka au candy-shop*, dans lequel il détermine *« l'objet de la littérature comme un objet autonome »* devant se libérer *« de l'engagement politique [...] tel qu'aujourd'hui de nombreux écrivains »*, mais aussi lecteurs, critiques, libraires, cherchent à l'imposer. Définissant le roman comme *« le point de rencontre entre e spectacle objectif des sociétés et la vie intérieure (subjective) de l'individu »*, Jean égratigne tous ceux qui assignent une œuvre aux positions politiques de l'auteur, ou à la seule couleur idéologique (supposée) du récit superficiel. Cette réduction du jugement littéraire, on la doit beaucoup, selon lui, au militantisme – qui souhaite *« agir directement sur la réalité et la modifier »* – et à son rejeton, le militant politique, qui voudrait ne voir dans une fiction littéraire que la seule expression d'*« un moi social »*. Décrivant un monde où le livre compte davantage que la littérature, le pamphlétaire tape souvent juste, et avec style. Et même si certaines de ses analyses s'avèrent hautement contestables, on s'amusera de certains parallèles audacieux – à vous de deviner les liens entre le marxisme et le *feel-good*...

Baptiste Liger

★★★★☆

KAFKA AU CANDY-SHOP. LA LITTÉRATURE FACE AU MILITANTISME

PATRICE JEAN

160 P., LÉO SCHEER/ CHEZ NAULLEAU, 19 €

JULIAN JACKSON

Le maréchal au tribunal

L'historien britannique retrace le procès de Philippe Pétain. Héros de la Première Guerre mondiale, déchu et reconnu coupable de haute trahison en 1945.

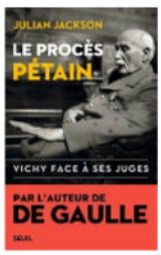
Dans *De Gaulle. Une certaine idée de la France* (2020), Julian Jackson évoquait celui qui fut son mentor jusqu'au début des années 1930 : Philippe Pétain. C'est sur ce dernier, dans la posture du maréchal déchu, que se penche cette fois l'historien britannique : l'accusé qui, du 23 juillet au 15 août 1945, affronte la Haute Cour de justice, laquelle le reconnaîtra coupable de haute trahison et le condamnera à mort, avant que le général de Gaulle ne commue deux jours plus tard la sentence en condamnation à perpétuité.

Jackson ne cherche pas à *« rouvrir le procès »*. Son objectif est de dérouler ce qui fut alors considéré comme *« le plus grand procès de l'Histoire »*, afin d'*« observer les Français de 1945 en train de débattre à chaud de leur histoire »*, au cours de ces trois semaines décisives, où le Reich puis l'Empire japonais capituleront. Il s'acquitte de cette tâche grâce à un récit scrupuleux et vivant de cette dramaturgie, tout en apportant une analyse fouillée et lucide sur la variation de la perception des faits au fil du temps.

La démarche de l'historien est d'autant plus salutaire que le regard sur Vichy a profondément changé au cours des soixante-dix dernières années, depuis la révélation du rôle de l'État français dans la déportation des Juifs, la reconnaissance de la responsabilité de la France par Chirac, le réveil de la « mémoire juive », les guerres mémorielles… Précisément, lors du procès, la déportation des Juifs n'est jamais abordée, pour la simple raison qu'elle n'intéressera personne avant les années 1980. En revanche, la cour prend beaucoup de temps pour déterminer si Pétain a effectivement adressé un message à Hitler après l'échec sanglant du débarquement de Dieppe (19 août 1942)… Autre exemple. En 1945, Mauriac estimait que ce procès ne sera *« jamais clos »* et *« ne finira jamais d'être plaidé »*. C'est sans doute vrai pour les derniers admirateurs de Pétain et quelques historiens. Reste que, pour tous les autres, les plus nombreux, ce procès a autant vocation à s'effacer des mémoires qu'un autre procès, qu'on croyait à l'époque gravé dans le marbre : celui de l'affaire Dreyfus. ■

Emmanuel Hecht

EXTRAIT À DÉCOUVRIR EN FLASHANT CE CODE



★★★★☆

LE PROCÈS PÉTAIN. VICHY FACE À SES JUGES (FRANCE ON TRIAL. THE CASE OF MARSHAL PÉTAIN)

JULIAN JACKSON

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR MARIE-ANNE DE BÉRU, 416 P., LE SEUIL, 24,50 €

BÉNÉDICTE ROSCOT/SEUIL

MICHEL ABITBOL ▪ ALEXANDRE BANDE, PIERRE-JÉRÔME BISCARAT, RUDY REICHSTADT

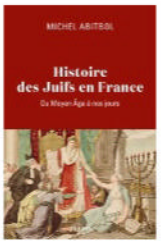
Éternelles victimes

L'antisémitisme, revenu dans l'actualité française, semble de fait inscrit dans l'histoire des Juifs. Ce que nous rappellent ces deux ouvrages.

Depuis le massacre du 7 octobre 2023 en Israël, les actes et les insultes contre les Juifs sont devenus intenses en France. En quelques semaines, le ministère de l'Intérieur comptabilisait un nombre équivalent au total des cinq dernières années. La situation était déjà tendue, raison pour laquelle plusieurs auteurs avaient déjà entrepris une réflexion sur ce thème et son inscription dans l'histoire des Juifs de France. De fait, Michel Abitbol, dans son *Histoire des Juifs en France* depuis le Moyen Âge, pointe les dérives que chaque époque a produites, de l'antijudaïsme religieux et parfois monarchique, jusqu'à la situation actuelle, sans oublier bien sûr la période de Vichy et le régime du maréchal Pétain. L'auteur souligne combien, à cette époque, se croisent des héroïnes comme Renée Lévy, résistante pionnière au sein du réseau du musée de l'Homme, arrêtée en 1941 et exécutée après un jugement inique en 1943, et le scandale des responsables juifs de l'UGIF qui ont fini par trahir leurs coreligionnaires.

Le paradoxe de notre époque n'est pas moindre. Alors que le Président, le gouvernement et la majorité des forces politiques françaises soutiennent la présence juive et luttent contre l'antisémitisme, une minorité agissante déploie sa haine. La violence de l'islamisme a produit attentats et crimes dans l'Hexagone. Sur ce point, l'ouvrage dirigé par Alexandre Bande, Pierre-Jérôme Biscarat et Rudy Reichstadt nous laisse sur sa fin. Les contributions rassemblées dans cette *Histoire de l'antisémitisme en France* effectuent un utile travail critique sur les forces partisanes et leurs querelles. Mais le livre laisse dans le silence les impulsions religieuses, tel le djihadisme. Or, ce rameau a aussi ses résonances dans la vie publique. Ce manque produit l'impression d'une sorte de matière noire qui conditionne tout, mais serait absente de l'interaction au sein du système des partis français. La démarche reste intéressante, en ce qu'elle met en valeur les ambiguïtés de groupes comme Les Verts, La France insoumise ou encore Reconquête. L'article de Jean-Yves Camus sur ce dernier cas est tranchant. Reste que l'islamisme produit ses effets les plus violents à l'échelle municipale, les maires étant souvent prêts à pactiser avec des groupes radicalisés pour s'assurer leurs votes. Il faudra un jour combiner cette approche par forces partisanes avec un regard institutionnel et territorial. Et l'on verra combien la haine gangrène en profondeur le bassin partisan. ■

Fabrice d'Almeida



★★★★☆

HISTOIRE DES JUIFS EN FRANCE. DU MOYEN ÂGE À NOS JOURS

MICHEL ABITBOL

560 P., PERRIN, 25 €

★★★☆☆

HISTOIRE POLITIQUE DE L'ANTISÉMITISME EN FRANCE. DE 1967 À NOS JOURS

ALEXANDRE BANDE, PIERRE-JÉRÔME BISCARAT, RUDY REICHSTADT (DIR.)

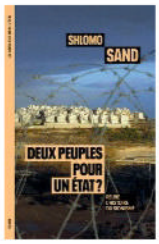
384 P., ROBERT LAFFONT, 22 €

JEAN-PIERRE MULLER/AFP – LIELLE SAND/SEUIL

L'utopie ou la mort

Hormis les extrémistes, qui ne croient qu'en la force, tout le monde sait bien en Israël que le conflit avec le Hamas ne s'arrêtera que par une solution politique. Oui, mais laquelle ? Celle dite « des deux États » paraît obsolète, du fait de l'imbrication croissante des populations en Cisjordanie, due à la colonisation. Pourquoi, alors, ne pas revenir à l'idée d'un État unique multiculturel égalitaire ? Dans *Deux peuples pour un État ?*, l'historien israélien Shlomo Sand retrace le long passé de ce « *paradigme binational* », soutenu jadis par de grandes figures morales, Martin Buber, Hannah Arendt, etc., ses origines mêlées, humanistes, marxistes mais aussi issues d'un certain sionisme, et ses diverses modalités : un État laïc à la française, ou une fédération ou confédération de deux entités indépendantes ? Reste la question de la faisabilité de cette formule. Sand ne s'y attarde guère, parce que, pour lui, il n'y en a pas d'autre, le pays connaissant déjà un « *binationalisme de fait* ». L'utopie serait-elle donc l'ultime solution « *réaliste* » face au spectre entrecroisé d'un État juif menacé de destruction et d'un peuple palestinien menacé d'une nouvelle Nakba (catastrophe) et d'un nouvel exil ? ■

Patrice Bollon



★★★☆☆

DEUX PEUPLES POUR UN ÉTAT ? RELIRE L'HISTOIRE DU SIONISME

SHLOMO SAND

TRADUIT DE L'HÉBREU PAR MICHEL BILIS, 256 P., SEUIL, 21 €

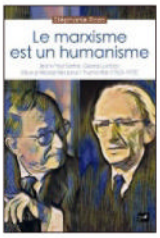
STÉPHANIE ROZA

Le capital humain

Une relecture de l'œuvre de Karl Marx qui met en lumière l'humanisme infusant sa pensée.

Quand Sartre donna, en 1945, sa plus célèbre conférence, son titre parut pour le moins contre-intuitif: comment l'existentialisme, qui affirme l'inexistence d'une nature humaine immuable, pourrait-il être un « humanisme »? La même impression resurgit en ouvrant le livre de Stéphanie Roza, *Le marxisme est un humanisme*. Tantôt confondue injustement avec la doctrine stalinienne et les massacres qu'elle a servi à justifier, tantôt résumée à la thèse selon laquelle l'individu serait pour ainsi dire un épiphénomène, pur produit de forces historiques et économiques où il se dissout, force est d'admettre que la pensée de Marx n'est pas spontanément associée à l'humain. Tout l'enjeu de ce livre érudit est de montrer que l'humanisme, loin d'être une phase de jeunesse rapidement dépassée, irrigue l'œuvre de Marx et nous permet d'envisager que l'abandon de l'idée d'une essence éternelle de l'homme n'implique pas de renoncer à penser l'humain. Marx dessine les contours d'un humanisme incarné, où la nature humaine se façonne au cœur de l'histoire et où, pour cette raison, l'aliénation n'est pas une fatalité mais un fléau que l'on peut combattre: « *À travers l'histoire, c'est donc la liberté de l'espèce, comme indépendance croissante par rapport aux contraintes naturelles, qui s'affirme et rend possible le progrès.* » Face à la crise de l'humanisme occidental, qui ne cesse de se creuser depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, cet ouvrage apparaît comme un viatique pour repenser le commun. ■

Marylin Maeso



★★★★☆

LE MARXISME EST UN HUMANISME
STÉPHANIE ROZA
500 P., PUF, 27 €

Même pas peur!

Tandis que certains broient du noir, d'autres choisissent la « positive attitude » chère à la chanteuse Lorie. Telle est la philosophie de Nicolas Bouzou dans *La Civilisation de la peur*, qui repose sur trois questions essentielles: « *Est-il raisonnablement possible d'avoir confiance dans l'avenir? Sommes-nous en mesure d'apporter ensemble des réponses aux défis difficiles qui sont devant nous, du réchauffement climatique aux inégalités et à la guerre? Nos enfants peuvent-ils connaître un monde meilleur que le nôtre?* » L'économiste va ainsi à rebours des « *prophètes de malheur* » – ah, l'intellectuel français avec son « *visage grave* »… –, dont le fonds de commerce repose sur le catastrophisme, médiatiquement porteur. Pour régler les problèmes médicaux, sécuritaires, environnementaux, économiques ou politiques, Bouzou parie, lui, sur les valeurs des Lumières, la mondialisation, la croissance économique, la démographie, l'éducation et le progrès technologique (notamment l'intelligence artificielle). À chacun ses espoirs! ■

Baptiste Liger

★★★☆☆

LA CIVILISATION DE LA PEUR. COMMENT GARDER CONFIANCE DANS L'AVENIR ?
NICOLAS BOUZOU
224 P., XO, 19,90 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 FÉVRIER.

À la mode des anciens

Les *Modes sceptiques* ne s'adresse pas aux *fashion victims* de l'histoire du scepticisme ancien. Il s'agit en fait de la traduction de *The Modes of Scepticism* (1985), ouvrage que l'on doit à deux Britanniques spécialistes bien connus de la philosophie antique. Leur travail de traduction et de présentation des textes cardinaux du scepticisme ancien a fait date. Il est désormais disponible en français. Par modes *(tropoi)*, parfois rendus par « manières », ou « tropes », il faut comprendre des schémas argumentatifs. Les dix modes d'Énésidème, c'est ainsi que la tradition les nomme, constituent l'armature logique d'une tradition philosophique souvent méconnue du grand public. Ces schémas conduisent le philosophe sceptique à suspendre son jugement, à un arrêt de la pensée provoqué par la « *force égale* » des arguments opposés. L'exposé ne se limite bien sûr pas à la présentation formelle de ces schémas. Elle les illustre de manière concrète dans les divers domaines que prétendaient couvrir par leurs doctrines figées, sinon rigides, les adversaires des sceptiques: les dogmatiques (aristotéliciens, épicuriens, stoïciens). L'ouvrage peut aussi, selon leurs auteurs, servir d'introduction à la philosophie dans la mesure où ces quelques pages du scepticisme ancien font partie « *des plus influentes de l'histoire de la philosophie occidentale* ». ■

Jean Montenot

★★★★☆

LES MODES SCEPTIQUES. TEXTES ANCIENS, LECTURES CONTEMPORAINES (THE MODES OF SCEPTICISM)
JULIA ANNAS, JONATHAN BARNES
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ROYAUME-UNI) PAR DIMITRI CUNTY, 248 P., ÉLIOTT, 25 €

NIESZAWER/LEEXTRA VIA LEEMAGE/PUF - DR - BROCKMANN, JORG/UNIVERSITÉ DE GENÈVE

Hybridation en vue

Pourquoi, diable devrait-on assister nécessairement au match de l'IA, version moderne du Golem, contre Homo sapiens ? Ce dernier n'aurait-il pas intérêt, au contraire, à se saisir des facultés de ChatGPT et consorts sans se départir de ses prérogatives ? Aussi pourrait-il assurer une nouvelle « *hybridation* », aussi révolutionnaire que celle accomplie lorsque l'homme a « *déposé les savoirs hors de lui-même* », par l'écriture, pour mieux se les réapproprier, par la lecture, lors du passage de la Préhistoire à l'Histoire. Aujourd'hui, et plus encore demain, les apprentissages devront non seulement passer par une interaction physique avec le monde, mais aussi par un retour aux vieilles humanités « *pour naviguer vers de nouveaux horizons* ». Telle est la recette que préconise le psychiatre Raphaël Gaillard, à la tête du pôle hospitalo-universitaire de Sainte-Anne et de l'université Paris-Cité. Plus prosaïquement encore, l'auteur recommande, dans *L'Homme augmenté,* de doter les jeunes gens d'une bonne culture, faite de langues mortes, de poésie, de rhétorique et d'histoire. Il les encourage donc plus que jamais à lire, ce dont ce magazine ne peut que se féliciter. ■

Emmanuel Hecht

★★★☆☆

L'HOMME AUGMENTÉ. FUTURS DE NOS CERVEAUX

RAPHAËL GAILLARD

352 P., GRASSET, 22 €

Être (enfin) une femme libérée

Le titre même de ce pamphlet renvoie au mouvement MeToo qui, depuis 2017, libère massivement la parole des femmes quant aux violences sexuelles qu'elles subissent. En 2007, c'est dans une saturation des clichés ambiants relatifs à la maternité que Corinne Maier avait publié *No Kid,* une liste dressant avec provocation les raisons de ne pas avoir d'enfant. *Me First* puise cette fois dans un ras-le-bol quant aux discours qui voient dans MeToo et ses précédents un moyen de faire de la question de l'inégalité entre les hommes et les femmes un problème réglé, devenu tout au plus un objet d'histoire. Or, la répartition des tâches domestiques, de la charge des enfants et des parents âgés, loin de s'inverser, incombe toujours plus aux femmes et ce, sans aucune compensation ni rétribution. Les images de la femme accomplie qui jongle entre travail et famille sans aucune once d'épuisement psychique restent tenaces. Celles-ci pourraient être combattues par un « *égoïsme au féminin* » : l'autrice invite ainsi à renoncer à de nombreux engagements en tant que femme – mère, fille, compagne – dans un catalogue pratique au ton toujours plus acerbe, mais où la dénonciation perd en force. ■

Eugénie Bourlet

EXTRAIT À DÉCOUVRIR
EN SCANNANT CE QR CODE

★★☆☆☆

#ME FIRST ! MANIFESTE POUR UN ÉGOÏSME AU FÉMININ

CORINNE MAIER

160 P., L'OBSERVATOIRE, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 31 JANVIER.

JF PAGA/GRASSET – CÉLINE NIESZAWER/L'OBSERVATOIRE

3 LIVRES EN PLUS

★★★☆☆

LOUISE MICHEL

MARIE-HÉLÈNE BAYLAC

432 P., PERRIN, 23,50 €

Louise Michel a eu plusieurs vies. Du bagne de la calme province française à celui de Calédonie, de Londres à Paris, où elle arrive à 26 ans en 1856. Au XIXe siècle, elle est une des Françaises les plus célèbres. Une star dont les conférences rassemblent des milliers de participants. Elle a survécu à des attaques verbales et physiques, combattu durant la Commune. Et sa vie, encore aujourd'hui, est passionnante à lire grâce à la plume svelte de sa biographie.

Fabrice d'Almeida

★★★☆☆

L'ESPRIT ARTIFICIEL

RAPHAËL ENTHOVEN

174 P., L'OBSERVATOIRE, 16 €

Tel un roi des échecs affrontant un ordinateur, Raphaël Enthoven a défié une intelligence artificielle pour l'épreuve de philo du bac – lui a obtenu 20/20, son adversaire virtuel a récolté 11/20. Au-delà des notes, l'anecdote symbolise le contenu de *L'Esprit artificiel*, bref essai, très malin, avançant que, par essence, *« la philosophie ne fait pas de progrès ».* Et que *« la crainte que l'IA nous supplante […] n'est que l'ultime avatar d'une peur millénaire, qui renseigne* [sur] *le goût de nous prendre pour Dieu ».*

B.L.

★★★☆☆

S'ESTIMER ET S'OUBLIER

CHRISTOPHE ANDRÉ

192 P., ODILE JACOB, 20,90 €

Classé par ordre alphabétique et sans structure linéaire, ce nouvel ouvrage n'a pas vocation à être encyclopédique et relève plus de l'essai, offrant le meilleur de Christophe André. Le psychiatre quitte son ton de médecin du développement personnel pour prendre celui d'un proche avec lequel on part marcher et qu'on écoutera chemin faisant. La promenade passe par des lieux insolites, des souvenirs, l'enseignement de grands hommes, loin des recettes et injonctions du genre. On se cultive, on prend plaisir, on se sent vivant.

Sophie Péters

3 POCHES EN PLUS

★★★☆☆
MONDES D'AILLEURS
TRINH XUAN THUAN
544 P., CHAMPS SCIENCES, 12 €

L'astrophysicien Trinh Xuan Thuan est un conteur scientifique. Il a l'art d'entremêler les connaissances et leurs implications philosophiques. C'est le cas dans *Mondes d'ailleurs*, où il interroge une vie potentielle au-delà de la Terre. Il détaille l'historique de ce questionnement puis les méthodes modernes pour écouter le cosmos – bien silencieux malgré des milliers d'exoplanètes découvertes. Et si, finalement, l'on trouvait cette vie ? M.D.-B.

★★★☆☆
MASCULINITÉS. HÉGÉMONIE, INÉGALITÉS, COLONIALITÉ
RAEWYN CONNELL
128 P., PAYOT, 8 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 FÉVRIER.

En 1985, Raewyn Connell publie un article sur la *« masculinité hégémonique »*, un comportement masculin passant d'abord par l'exercice du pouvoir et la domination sur les femmes, et discute l'état des pratiques et recherches sur le sujet, alors en plein retour de bâton. La décennie qui suit, le concept a été au cœur de l'envolée des études de genre dans le monde anglo-saxon. Un second article, publié en 2016, montre ses adaptations récentes à l'aune de l'histoire coloniale. Eugénie Bourlet

★★★★☆
ÉNIGMES ET COMPLOTS. UNE ENQUÊTE À PROPOS D'ENQUÊTES
LUC BOLTANSKI
560 P., FOLIO ESSAIS, 13,50 €

Paru en 2012, ce chef-d'œuvre d'analyse du sociologue français passionnera les lecteurs qui s'interrogent sur l'apparition, au XIXe siècle, des genres littéraires éminemment subversifs que sont les romans policier et d'espionnage. Subversifs car, pariant sur l'enquête et le complot, leurs récits remettent en question le discours totalisant des État-nations, alors en formation. Au risque de se voir attribuer un symptôme inventé au même moment par la psychiatrie naissante : la paranoïa. Lumineux.

Jean-François Paillard

HÉLÈNE BLÉHAUT

Chercheurs à croquer

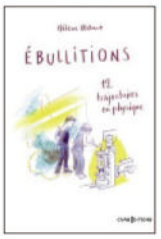
L'autrice de BD est allée à la rencontre de celles et ceux qui font la physique. Et en a tiré un reportage dessiné composé de portraits vibrants d'enthousiasme.

Illustratrice de métier, Hélène Bléhaut mobilise ses compétences artistiques au service du terrain : *Ébullitions* est à mi-chemin entre la BD et le reportage. Le parti pris de l'autrice est suffisamment rare pour être souligné. Sous ce format exclusivement dessiné, elle part à la rencontre d'hommes et de femmes qui racontent les spécificités de leur métier. Car oui : il n'y a pas qu'une seule façon de faire de la physique ! Chaque parcours est différent, chaque spécialité apporte sa pierre à l'édifice.

Sous les traits dessinés par Hélène Bléhaut, Éric Eyraud est assis derrière un café fumant, à côté d'un paquet de viennoiseries qu'il a apportées exprès pour la venue de la dessinatrice. Il est ingénieur d'étude électrotechnicien. *« Ici, on fabrique des super-réfrigérateurs pour étudier les propriétés de systèmes à très basse température. On les appelle aussi "cryostats" »*, explique-t-il avant de nous emmener en visite dans son laboratoire puis dans ses souvenirs – ou comment en est-il arrivé à se spécialiser dans la cryogénie. Ce qui permet aussi de nous en dire davantage sur ce domaine absolument fascinant.

L'ingénieur fait partie d'une galerie de douze portraits vibrants d'enthousiasme. L'ouvrage peut tant servir d'orientation pédagogique aux plus jeunes qui s'interrogent sur leur avenir dans la physique que nourrir la curiosité de quiconque serait en soif de comprendre les coulisses de la science. ■

Marcus Dupont-Besnard



★★★☆☆
ÉBULLITIONS. 12 TRAJECTOIRES EN PHYSIQUE
HÉLÈNE BLÉHAUT
120 P., CNRS, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 8 FÉVRIER.

Fais comme l'oiseau

L'éthologue GÉRARD LEBOUCHER regarde le monde du point de vue fascinant des créatures à plumes.

Il y a nombre de malentendus avec les oiseaux. Leur espèce est fortement éloignée de la nôtre, résultat : *« Nous ne vivons pas exactement dans le même monde »*, constate Gérard Leboucher. Le biologiste et philosophe allemand Jakob von Uexküll, cité par l'auteur, a introduit l'intrigante notion d'*umwelt*, c'est-à-dire le monde vécu par un animal, ou *« le fait que chaque espèce vit dans un monde qui lui est propre et qui n'a de sens que pour elle »*. *Dans la tête des oiseaux* nous invite à franchir cet *umwelt*. L'une des principales différences entre eux et nous, outre leur intelligence et leur mode de migration, est la présence d'un quatrième type de cônes dans leurs yeux – leur *« monde de couleurs »* se déploie ainsi au-delà du nôtre. ■

M.D.-B.

★★★★☆
DANS LA TÊTE D'UN OISEAU
GÉRARD LEBOUCHER
300 P., HUMENSCIENCES, 18 €.
EN LIBRAIRIES LE 7 FÉVRIER.

ALICIA GARDES/CNRS EDITIONS

PHILIPPE DELERM

Le Pickwick de la Pléiade

Les volumes de la Pléiade sont conçus pour préserver leur intégrité. Un cartonnage blanc des plus solides et lumineux, mais invisible dans les rayonnages de la bibliothèque. Une jaquette transparente en Rhodoïd plutôt revêche. Enfin le livre lui-même, relié de cuir dans des tons rouge éteint, ou vert profond, ou bleu mat, ou châtaigne. Sur la tranche, les nervures dorées font beaucoup pour le classicisme, une espèce de sévérité luxueuse, devenue intemporelle. C'est toujours étonnant de voir que les audaces de Marguerite Duras peuvent s'habiller ainsi, mais c'est très bien – elle est dans la Pléiade. Être en Pléiade, c'est infiniment plus que le Goncourt, autre chose que le Nobel. *Le Grand Meaulnes* attendra plus de cent ans pour entrer dans la Pléiade. Ici, le temps passe autrement.

Certains aiment lire en Pléiade, et d'autres pas du tout. La finesse du papier bible est souvent évoquée, l'élégance un peu sophistiquée des caractères, davantage que l'aspect du volume. Proust en Pléiade semble aller de soi – même si l'on garde un souvenir ému du Livre de Poche, le manuscrit en fac-similé sur la couverture, les photos de guingois. Même si, surtout, on a préféré reprendre infiniment l'édition Quarto, parce que avoir toute *La Recherche* en un seul volume dans les mains reste une satisfaction mentale inégalée.

Mais malgré la distance, le respect, on aime qu'un Pléiade au moins échappe à la sacralisation. Et c'est Pickwick. Pas « *Les papiers posthumes du Pickwick Club* », comme l'indique le titre courant en haut des pages du volume. « *Pickwick* » tout seul, sur la petite fenêtre de la tranche, avec en dessous « *Olivier Twist* ». Il y a longtemps que le cartonnage et le Rhodoïd sont allés à la poubelle. Les coins ont pris une souplesse inespérée, la couverture est constellée de griffures que le grain du cuir semble avoir encouragées. La tranche même a perdu de sa rigueur amidonnée, de sa brillance presque un peu kitsch. Tout semble avoir le confort d'un vieux fauteuil. Le livre fait sourire rien qu'à le regarder. On sait qu'on va s'y esclaffer à la moindre saillie comparative de Sam Weller : « *Tout à fait ravi de vous voir. J'espère que nos relations dureront longtemps, comme disait le gentleman à la bank-note de cinq guinées.* » L'humour déferlant d'un auteur de 24 ans à peine a bousculé à jamais le protocole.

LA TRANCHE MÊME A PERDU DE SA RIGUEUR AMIDONNÉE, DE SA BRILLANCE PRESQUE UN PEU KITSCH. TOUT SEMBLE AVOIR LE CONFORT D'UN VIEUX FAUTEUIL

Le projet de Pickwick n'était au départ qu'une suite de planches proposées aux éditions Chapman & Hall par le dessinateur Robert Seymour, des dessins retraçant les aventures burlesques de chasseurs maladroits. Il fallait illustrer les gravures par des textes, et on pensa Dickens assez jeune et souple pour accepter. Mais au grand dam de Seymour, Dickens proposa un vrai personnage, et imposa une *vis comica* infiniment plus personnelle…

Pickwick est en Pléiade, où il n'en finit pas de tout chambouler. ■

AUDREY SOVIGNET

D'un tombeau l'autre

Claude Duneton à Paris, le 26 novembre 1990.

Il est des disparitions auxquelles on se résigne moins qu'on ne s'habitue. Ainsi celle de Claude Duneton, il y a plus de dix ans déjà. Pour reprendre le titre qui résume sans doute le mieux le terrien lettré qu'il était, nous demeurons à cet égard, et tous autant que nous sommes, des « truies qui doutent ».

Et de gloser, chacun au seuil de sa boutique, sur ce qu'il aurait dit, lui, l'auteur d'un ouvrage prémonitoire et glaçant sur la mort à venir du français, du sort que l'on réservait de plus en plus à « la langue de la République ». Gageons, sans grand risque de nous tromper, que le chroniqueur de langue du *Figaro littéraire* ne s'en serait pas laissé conter par les fastes récents de Villers-Cotterêts : de même qu'en politique il est de bon ton de créer une commission pour enterrer une affaire, il n'est que trop clair que l'on célèbre ici la grandeur du passé pour mieux faire oublier les renoncements du présent et les capitulations, prévisibles, de l'avenir. N'écartons pas davantage l'idée que l'Occitan qu'il était se fût dit, *in petto,* que le français l'avait au fond bien cherché, pour avoir, en son temps, contribué à étouffer les patois et donné dans un élitisme de classe qui ne pouvait qu'en faire, tôt ou tard, une langue… hors sol.

Mais il y a peu de chances pour que notre homme se fût complu longtemps dans ce trouble sentiment de revanche, lequel n'aurait pu lui apparaître que comme un combat d'arrière-garde. C'est qu'il savait se montrer pragmatique et chérissait trop une littérature qu'il avait lui-même illustrée pour nier ce que ladite langue, fût-elle artificielle et corsetée par une Académie qu'il ne portait pas dans son cœur, lui avait finalement apporté. Il est autrement probable qu'il eût souffert mille morts de la voir ainsi brisée par des vagues de réformes devenues simplistes à force de simplifications ; outragée, jusque sur son territoire, par un anglais arrogant et dominateur ; martyrisée par les idéologies de toutes sortes, uniquement soucieuses de lui faire payer, au nom de la sacro-sainte repentance, les avanies du passé.

Alors, pourquoi invoquer aujourd'hui les mânes de celui qui restera sans nul doute, dans le cœur des lecteurs, comme le malicieux auteur de *La Puce à l'oreille* ? Tout simplement parce que, sous la houlette ô combien stimulante de Catherine Merle, Gisèle Joly et Pierre Chalmin, cent six de ses amis d'hier – qui le restent aujourd'hui – ont eu l'idée de l'arracher à son tombeau pour lui en élever un autre, littéraire celui-là : ce magnifique *Claude Duneton façon puzzle,* porté il y a peu sur les fonts des éditions Unicité.

Une panthéonisation du pauvre, grinceront peut-être quelques jaloux. À ceci près, aurait à coup sûr objecté Brassens en se souvenant de son *Vieux Léon,* qu'il fera toujours beaucoup moins froid entre les lignes d'un livre qu'entre les colonnes du Panthéon. ■ **Bruno Dewaele**

CLAUDE DUNETON FAÇON PUZZLE
CATHERINE MERLE, GISÈLE JOLY, PIERRE CHALMIN (DIR.)
414 P., UNICITÉ, 25 €

À LIRE OU PLUTÔT À DÉVORER !

Indigeste, la grammaire française ? Que nenni ! Sylvie Brunet et Serge Bernardin ne sont pas de ceux, en tout cas, à qui elle risque de couper l'appétit. Le moins que l'on puisse dire, c'est qu'ils ne répugnent ni l'un ni l'autre à mettre les pieds dans les plats afin de l'inculquer plus efficacement aux usagers rétifs qu'il nous arrive d'être. On ne sait si ce livre puise son origine dans le souvenir d'un Gargantua dont l'âme était dans la cuisine dès lors qu'il avait *« étudié quelque méchante demi-heure, les yeux assis dessus son livre »,* mais quelle idée de génie que d'avoir installé à demeure le tire-au-flanc dans la cuisine en question ! Dans *La Grammaire à croquer,* les mots s'effacent devant les mets, les règles se changent en recettes, les conjugaisons ne nous parlent que de *manger,* de *pétrir* et de *cuire*. À chaque explication, c'est dire, on se surprendrait presque à s'exclamer : « Chef, oui chef ! » Quant aux exemples, amoureusement concoctés dans les meilleures marmites littéraires, ils nous font saliver des amuse-gueule au pousse-café. Un régal (mais vous l'aviez compris), et qui, tenez-vous bien, ne vous fera même pas grossir… ■ **B.D.**

LA GRAMMAIRE À CROQUER. RECETTES GOURMANDES POUR APPRENDRE LA GRAMMAIRE
SYLVIE BRUNET, SERGE BERNARDIN
123 P., FIRST, 19,95 €

SOPHIE BASSOULS. ALL RIGHTS RESERVED 2023/BRIDGEMAN IMAGES

➔ COMMENT CONSTRUIRE LE VERBE

Enjoindre ?

Voilà sans doute l'une des erreurs les plus répandues (les plus méconnues, aussi) sous les plumes d'aujourd'hui ! Franz-Olivier Giesbert, que l'on sait particulièrement respectueux de la langue, n'y échappe pas lui-même dans sa passionnante trilogie consacrée à la Ve République puisqu'on le surprend à écrire, à la page 243 du tome 2 : « *Il enjoindra aussi les Français à revenir à "la conception traditionnelle de la nationalité française : le droit du sang".* » C'est que ce verbe *enjoindre* a le mauvais goût de ne pas se construire comme les synonymes que, pour le définir, nous propose le Petit Larousse *(mettre en demeure, sommer).* Mieux vaudrait, en l'occurrence, se régler sur des verbes comme *imposer, ordonner* pour écrire : « il enjoindra aussi *aux* Français *de* revenir… ». Parce que l'on enjoint quelque chose à quelqu'un (et jamais l'inverse), on n'aurait pas davantage dû lire, naguère, dans le *Journal du Dimanche* : « Amazon conteste une décision de justice qui *l'*enjoint *à* réévaluer les risques liés au coronavirus pour ses employés. » La chausse-trape est d'autant plus traîtresse que « *l'enjoint* » n'est jamais à condamner par principe. Il n'a rien que de correct, en effet, quand Claudel écrit, dans *Le Soulier de satin* : « Et ce que j'avais refusé, c'est votre époux qui me *l'enjoint* ! » C'est que le pronom *le* élidé ne renvoie plus cette fois au destinataire de l'ordre mais à ce qui lui est expressément demandé : qui enjoint *cela à moi,* écoutez la différence ! ■

B.D.

➔ LE VOCABLE DU MOIS

Rixe

S'il fallait encore un exemple de l'importance toute particulière que, dans certaines circonstances sensibles, revêtent les mots, le drame de Crépol, en novembre dernier, nous l'aurait assurément fourni. Beaucoup, en effet, se sont récriés à cette occasion contre l'emploi du terme *rixe,* jugé bien pâle à l'heure de qualifier ce qui, aux yeux de plus d'un, s'apparentait plutôt à une attaque délibérée, pour ne pas dire à une expédition punitive. Indépendamment des précisions qu'aura apportées l'enquête, force est d'avouer, dans l'absolu, qu'entre la banale « querelle violente accompagnée de coups » de Larousse et celle, où participent « parfois des armes blanches », de Robert, une place non négligeable semble laissée à l'interprétation. S'en tiendrait-on même à cette dernière et seule référence, le décalage n'en existe pas moins entre la définition musclée et des synonymes autrement triviaux *(bagarre, bataille, échauffourée, mêlée, pugilat).* C'est dire le dilemme qui doit être le lot de la justice quand elle a, pour caractériser les faits et statuer sur une éventuelle préméditation, à trancher entre des vocables aux contours aussi flous. N'est-ce pas la raison pour laquelle la huitième édition du *Dictionnaire de l'Académie* se fend d'un exemple prémonitoire : « *Cette rixe a fini par un meurtre* » ? Immortels, sans doute pas. Mais sages, oui, et pour l'éternité ! ■

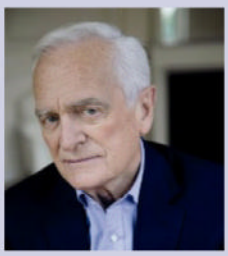
B.D.

***La Rixe* de Jean-Louis-Ernest Meissonier (1855).**

NATHAN STIRK / GETTY IMAGES VIA AFP – ROYAL COLLECTION/UK – FRANCESCA MANTOVANIE/GALLIMARD

LE MOT PRÉFÉRÉ DE

PHILIPPE LABRO*



« Rivière »

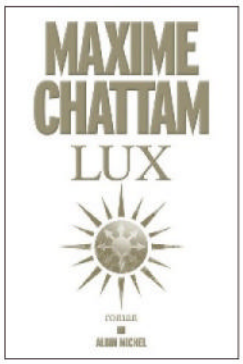
« Ils sont tous beaux, les mots de la "langue de chez nous" – forte formule d'Yves Duteil dans sa chanson inoubliable –, car ils sonnent, résonnent, font travailler l'imaginaire. Si bien qu'il est difficile d'en choisir un, mais quitte à me répéter, je propose "rivière". Un mot qui rime avec "lumière", "clairière", "prière". Qui évoque un mouvement, une échappée. C'est le Tescou de mon enfance, à Montauban, j'y contemplais les goujons et croyais y voir un mystère. C'est la "rivière du désappointement" de mon été dans l'ouest du Colorado. Elle coulait vive et rude, pleine de brousse et de galets, avec des possibilités de truites. Nous n'avions guère le temps de la contempler, mais nous entendions sa musique, tard dans la nuit de la forêt d'Uncompahgre, et nous y trouvions de quoi réfléchir. Il y a aussi celle de mon maître en écriture, Ernest Hemingway, dans sa nouvelle *La Grande Rivière au cœur double,* parfaite démonstration de sa prose. Un homme revient au pays, dans les hauteurs du Michigan, et part à la pêche, pour redécouvrir la "*Big Two-Hearted River*" de sa jeunesse – avant la guerre, avant les épreuves. L'écrivain ne mentionne jamais le passé cruel. Mais la simple description de son chemin, sa redécouverte de la rivière suffisent pour nous faire comprendre qu'il atteindra, peut-être, une certaine sérénité, la paix avec lui-même. "Rivière" n'est pas un mot abstrait, abscons, sophistiqué. Il n'est que le vrai synonyme du mot "vie". »

Propos recueillis par Louis-Henri de La Rochefoucauld

* Dernier livre paru : *Écrits américains* (Gallimard/Quarto)

Une bonne correction

Vous avez certainement lu, dans notre numéro de novembre, cet extrait de *Lux,* de Maxime Chattam. Las ! neuf erreurs se sont depuis lors indûment glissées sous la plume de ce dernier. Les repérerez-vous ?



« C'est dans une papetterie que la suite s'enclancha. Elle y alla pour acheter un organizeur familial effaçable à aimanter sur le frigo, il y avait trop de rendez-vous auquels elle et Romy devaient se rendre et elles avaient besoin d'y voir un peu plus clair, lorsque Zoé tomba sur ce carnet à la couverture imitant les vieux livres reliés en cuir. Ses doigts glissèrent dessus, puis elle y revînt pour l'ouvrir, sans bien savoir pourquoi, encore moins l'usage qu'elle pourrait en avoir. Caresser le velin de ses feuilles lui donna la chair de poule.
Le soir-même, sur le plan de travail de la cuisine, elle écrivait dedans la première page de ce qui deviendrait un roman. Sans savoir où elle allait, Zoé déversa son imagination, son plaisir, et les mots s'emboîtèrent. Au début, il y eut énormément de râtures, mais çà ne la dérangeait pas, elles étaient les hoquets de son esprit, et comme sa grand-mère le lui répétait : "C'est rien ma fille, le hoquet, c'est un organisme qui travaille." »

Le mot mystère

Sage comme une image, moi ? Je n'en mettrais pas ma main au feu ! Mais c'est vrai qu'en mon absence la vie serait bien triste : imaginez un instant que l'on aille toujours appeler un chat un chat… Avez-vous deviné ce que je suis ?

La possibilité d'un il

S'il est inusité au masculin, l'adjectif *bissextil* n'en est pas moins reconnu par le Petit Robert. À son image, lesquels de ces adjectifs peuvent également se passer de leur « e » final ?

A. amarile **B.** infantile
C. juvénile **D.** mercantile
E. versatile **F.** vibratile
G. vigile **H.** volatile

Comme une fleur !

Toutes les fleurs sont les bienvenues le jour de la Saint-Valentin pourvu que l'heureuse élue n'ait ni Larousse ni Robert à portée de main : du bouquet qui suit, elle serait capable de n'en garder que deux ! Lesquelles, selon vous ?

agapente, amarillys, arôme, fuschia,
jacinte, kalanchoé, pologna, welwitschia

Bruno Dewaele

SOLUTIONS

Une bonne correction

papeterie – **s'enclencha** – **organiseur** (au contraire du terme anglais, *organizer*) – **auxquels** – elle y **revint** (passé simple et non imparfait du subjonctif) – **vélin** – **soir même** (le trait d'union n'est requis qu'après un pronom personnel) – **ratures** (pas d'accent circonflexe) – **ça** (s'agissant ici du pronom démonstratif équivalant à *cela*, et non de l'adverbe que l'on rencontre surtout dans *çà et là*).

Le mot mystère

La **métaphore**, synonyme savant de… l'image, laquelle permet de sexprimer d'une façon moins triviale ! *En mettre sa main au feu* en constituait ici un bon exemple.

La possibilité d'un il

Réponses **A**, **G** et **H**. *Amaril, e* est, chez Larousse comme chez Robert, un adjectif qui désigne ce qui se rapporte à la fièvre jaune. Si l'adjectif *vigile* est épicène chez Robert, il sécrit *vigil* au masculin selon Larousse (*coma vigil*). Enfin, les deux dictionnaires sentendent pour distinguer l'adjectif *volatil, e* (un liquide *volatil*) du nom (toujours *volatile*)…

Comme une fleur !

Les deux fleurs à sauver étaient le **kalanchoé** et le **welwitschia**. Les autres auraient plus fière allure en sécrivant *agapanthe, amaryllis, arum, fuchsia, jacinthe* et *paulownia*.

ANAGRAMME n. f., du grec *anagramma*, « renversement de lettres »

Une
frousse si rude
rythme l'intrigue de
Sueurs froides
(*Vertigo*, 1958),
quatrième collaboration de
Herrmann avec Hitchcock.

Karol Beffa, *Bernard Herrmann,*
Actes Sud, 2024

Gaston Lagaffe
Sofa, gag, flétan

Delaf, *Le Retour de Lagaffe,*
Dupuis, 2023

« On s'époumone à
vouloir respirer, à avoir
à le demander »
Respire
Prières

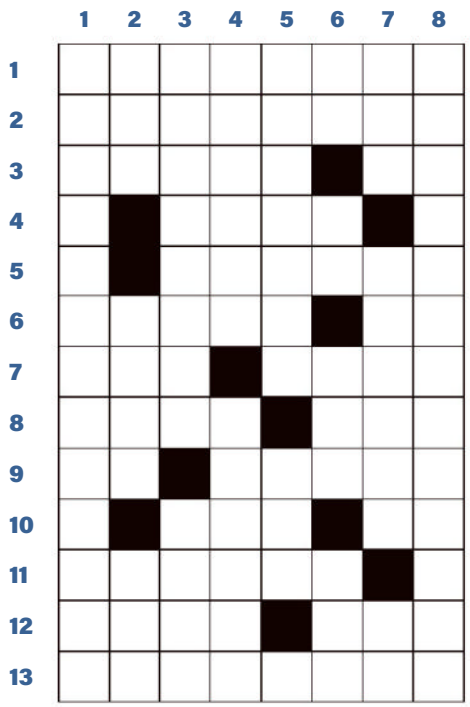
Marielle Macé, Verdier, 2023

L'Été d'avant
La vendetta

Lisa Gardner,
traduction de Cécile Deniard,
Albin Michel, 2024

Une caravane se prépare
à affronter les plateaux
de l'Arabie heureuse pour
se rendre auprès
de Salomon. À sa tête,
Bilkis, reine de Saba.
Mémoire d'une reine
Mère ennemie du roi

Charlotte François, HDiffusion, 2023



• LES MOTS CROISÉS de Jean-Pierre Colignon

Horizontalement

1. De la République, coûte cher aux contribuables. **2.** Libérées. **3.** On peut en faire des carpettes. C'est le temps du début des fondamentaux. **4.** Territoire à l'est. **5.** En un certain sens, faire tourner la tête. **6.** Remis en ordre, peut qualifier un certain Rousselle. Berge. **7.** Prénom féminin. Entrepôt agricole. **8.** Ennuya. Bon pour comparer. **9.** Précède le Cordobès. Mesure du passé. **10.** Instrument à corde. Demi-part. **11.** Abri de fortune. **12.** Terre du trèfle perturbée. Décor architectural. **13.** Font un métier tuant.

Verticalement

1. Ne demandent rien. **2.** Gendre du Prophète. Autorisation. Uranais et Uranaises y vivent à l'année. **3.** Coups dans le nez. Dans le nom d'une commune du Finistère. **4.** De bas en haut, hommes aux lauriers. Oppidum que l'on situe dans la Côte-d'Or actuelle. **5.** Lieux de culte. Malin comme un singe, en un certain sens. **6.** Personnage dû à B. B. Quartiers de Nice. Dans une formule de congé. Se destine à avoir du galon. **7.** Cassant. Aurait eu sa place parmi les grognards. Cale. **8.** Crémone à Barcelone.

Trop belge pour toi

Née à Gand, dans une famille qui parle le néerlandais, Caroline De Mulder écrit en français. L'autrice de *Manger Bambi* a vécu de part et d'autre de la frontière linguistique de la Belgique, et revendique son bilinguisme. Une position rare, qui fait sa force. Rencontre.

Depuis sa naissance, Caroline De Mulder se joue des frontières. Née à Gand, en Belgique néerlandophone, elle effectue ses études primaires à Mouscron, en Wallonie ; ses études secondaires à Courtrai, en Flandre-Occidentale ; puis c'est la faculté de philologie romane à Namur, Gand et Paris ; avant de soutenir sa thèse sur le poète français Leconte de Lisle… à Gand. Aujourd'hui, l'écrivaine vit entre Paris et Namur.

À 47 ans, Caroline De Mulder parle avec sérénité de sa « *situation particulière* ». Enfant, elle parlait néerlandais à la maison, et français à l'école. C'est en classe que naissent son goût de la lecture, puis son envie d'écrire. Au moment de se lancer, c'est donc tout naturellement qu'elle écrit dans la langue de Molière.

L'autrice de *Manger Bambi* (prix Sade), dont l'œuvre est publiée à Paris chez Champ Vallon, Actes Sud, au Seuil et chez Gallimard, considère d'ailleurs qu'elle a deux langues maternelles. « *Pour mes parents, c'était un enrichissement*, affirme-t-elle lors d'un entretien en visio au mois de décembre. *Je n'aurais pas été la même écrivaine sans le français. Quand j'écris, tout est double, je traduis en permanence dans ma tête. Je vis entre les langues, dans le meilleur des deux mondes.* » Cela ne l'empêche pas de faire l'expérience au quotidien de l'« *abîme culturel* » qui existe entre les deux parties de la Belgique. « *Personne ne savait ce que j'écrivais du côté flamand, ni ma famille, ni mes amis, qui n'ont pas un niveau français suffisant pour lire mes livres dans leur version originale* », explique-t-elle.

Caroline De Mulder trouve cela « *regrettable* », d'autant plus que ce fossé s'aggrave : le néerlandais n'est plus une langue obligatoire en Wallonie, alors les élèves lui préfèrent l'anglais, plus rentable professionnellement. De la même façon, les Flamands apprennent de moins en moins le français. Heureusement, il y a les traducteurs. Grâce à eux, des auteurs tels Thomas Gunzig et Lize Spit peuvent dialoguer ensemble, comme ce fut le cas dans le cadre de l'opération Flirt Flamand, qui vise à jeter des ponts entre les deux communautés littéraires.

UN PAYS, DEUX CULTURES ÉDITORIALES

Même si elle parle néerlandais de manière fluide, sans erreur et sans accent, Caroline De Mulder ne se verrait pas écrire dans cette langue : sa prose serait trop raide et moins fine qu'en français. Elle se souvient de l'expérience « *particulière* » de la traduction de *Manger Bambi* en néerlandais. Ce sentiment d'étrangeté s'est prolongé avec la promotion du livre en Belgique néerlandophone. « *La culture du livre n'est pas la même côté flamand*, déclare-t-elle. *Aussi, je ne suis pas considérée comme une écrivaine belge là-bas, mais comme une autrice étrangère ou internationale.* » En effet, si la Belgique francophone vit sous le giron du monde éditorial français, le côté flamand est placé dans la sphère des Pays-Bas. Dans un même pays, ce sont deux cultures éditoriales qui cohabitent.

Si Caroline De Mulder trouve cette situation « *choquante* », elle préfère finir l'entretien sur une note positive. Le fait d'être bilingue est une chance, une force qui enrichit son œuvre. Ainsi dans *Calcaire,* elle a intégré des proverbes en néerlandais dans l'intrigue située près de Maastricht, donnant plus de corps à son texte. Pour son prochain roman, *Heim,* à paraître en mars chez Gallimard, sa maîtrise du néerlandais lui a permis de consulter plus efficacement les archives nazies de la Seconde Guerre mondiale. Sans son bilinguisme, elle ne serait pas la même écrivaine. ■ **Gladys Marivat**

FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD

ÉRIC-EMMANUEL SCHMITT
DE L'ACADÉMIE GONCOURT

L'art du portrait
3. Le portrait par l'objet

Confond-on une personne et une chose ? Non, évidemment, on ne place pas au même niveau ce qui possède une conscience et ce qui en est dépourvu. Un sujet n'est pas un objet, martèlent les philosophes. Impossible d'assimiler un ego et un ergot !

Et pourtant… En littérature, un ergot peut être un ego, ou du moins contribuer brillamment à le définir – ainsi les talonnettes chez un homme politique de petite taille… Chez les meilleurs écrivains, de Gustave Flaubert à Raymond Chandler, un objet produit parfois le parfait portrait d'un personnage.

Voici par exemple comment, dans *Un cœur simple,* Flaubert nous présente la bourgeoise Madame Aubin à travers sa maison. « *Elle avait intérieurement des différences de niveau qui faisaient trébucher. Un vestibule étroit séparait la cuisine de la salle où Mme Aubain se tenait tout le long du jour, assise près de la croisée dans un fauteuil de paille. Contre le lambris, peint en blanc, s'alignaient huit chaises d'acajou. Un vieux piano supportait, sous un baromètre, un tas pyramidal de boîtes et de cartons. Deux bergères de tapisserie flanquaient la cheminée en marbre jaune et de style Louis XV. La pendule, au milieu, représentait un temple de Vesta, – et tout l'appartement sentait un peu le moisi, car le plancher était plus bas que le jardin.* » Manque d'équilibre, pensée conventionnelle, esprit vide, caractère mesquin, tendance à la prétention, absence de sexualité : tout est dit de Madame Aubin par la maison Aubin.

La casquette de Charles Bovary dans *Madame Bovary* constitue le parangon du portrait oblique. « *C'était une de ces coiffures d'ordre composite, où l'on retrouve les éléments du bonnet à poil, du chapska, du chapeau rond, de la casquette de loutre et du bonnet de coton, une de ces pauvres choses, enfin, dont la laideur muette a des profondeurs d'expression comme le visage d'un imbécile. Ovoïde et renflée de baleines, elle commençait par trois boudins circulaires; puis, s'alternaient, séparés par une bande rouge, des losanges de velours et de poils de lapin, venait ensuite une façon de sac qui se terminait par un polygone cartonné, couvert d'une broderie en soutache compliquée, et d'où pendait, au bout d'un long cordon trop mince, un petit croisillon de fils d'or, en manière de gland. Elle était neuve, la visière brillait.* » Cet accessoire grotesque, inqualifiable, affligé d'une grande incertitude esthétique, bref cette somme de banalités évoque l'insignifiance du garçon. Amas de matières, multipliant les éléments d'origine animale, elle le déclasse. Quant à son scintillement, il met en lumière la médiocrité de Charles.

> EN LITTÉRATURE, UN ERGOT PEUT ÊTRE UN EGO

Pour achever le portrait, Flaubert se contente de montrer comment Charles se sert – ou non – de cette casquette. « *— Levez-vous, dit le professeur. Il se leva; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire. Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d'un coup de coude, il la ramassa encore une fois. — Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur, qui était un homme d'esprit. Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.* » Inutile de préciser platement ensuite que Charles est un être dépourvu d'énergie, aisément victime, jamais à sa place.

Chez Raymond Chandler, des meubles déposés devant une maison en attente du camion qui les chargera racontent une famille. Dans son recueil de nouvelles *Histoires,* Marie-Hélène Lafon, en vraie héritière de Flaubert, manie magistralement cet art en usant de robes, de baguettes, de mazagrans, de rouge à lèvres, et particulièrement d'un corset à finalité médicale.

Mon conseil : utiliser le portrait par l'objet dès que vous avez trouvé celui qui vous permet de donner vie à un personnage sans le décrire directement. Le procédé n'est pas forcément réducteur, comme chez Flaubert qui le concentre sur des êtres banals, il peut tout aussi bien révéler la splendeur ou la flamme d'un caractère.

Cette technique sollicite l'intelligence et la perspicacité du lecteur d'une manière jouissive pour ce dernier. Accordez-vous le plaisir de lui faire plaisir. ■

AUDREY SOVIGNET

Les Ateliers LiRE magazine

NOS RENDEZ-VOUS DE DÉBUT D'ANNÉE

Prenez la plume pour la rentrée hivernale et participez à l'un de nos ateliers d'écriture !

NOUVEAU

→ **Écrire son livre en 2024 avec la méthode C.O.R.R.E**
avec Clara Le Corre
Vous rêvez de voir votre histoire prendre vie, de tenir votre roman entre vos mains d'ici à la fin de l'année 2024 ?
Relevez le défi avec notre atelier d'écriture éphémère, conçu pour les esprits créatifs les plus motivés !
● Dimanche 4 février à 15 heures

ET TOUJOURS

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 21 janvier à 15 heures

→ **Le voyage immobile**
avec Frédérique Anne
● Samedi 27 janvier à 10 heures

→ **Écrire ses souvenirs**
avec Lola Sorrenti
● Jeudi 1er février à 18 heures

→ **Tout savoir avant d'envoyer son manuscrit à un éditeur**
avec Baptiste Liger
● Samedi 3 février à 15 heures

→ **Comment débloquer son écriture ?**
avec Clara Le Corre
● Dimanche 18 février à 15 heures

Informations et réservations :
lire.fr/collections/ateliers-ecritures/
Questions : *ateliers@lire.fr*

« J'écris les romans que j'ai envie de lire ! »

Dans *La Meilleure Écrivaine du monde*, Jonathan Werber – le fils de Bernard *(lire page 25)* – se met dans la « peau » d'une IA programmée pour écrire, qui va être utilisée par un robot œuvrant dans un Ehpad… Entretien.

Pour Thomas, le programmateur de *La Meilleure Écrivaine du monde*, un bon polar comporte *« un meurtre hors du commun, un enquêteur sans égal et un assassin retors »*. Partagez-vous sa vision des choses ?

Jonathan Werber. La citation dont vous parlez est un peu une clé évidente du polar parfait si l'on devait adhérer à une recette. Ce genre est l'un des plus populaires en France. Quand j'écris, je me dis qu'il faut à la fois être au service du lecteur, et faire quelque chose qu'il n'a jamais vu auparavant, auquel il ne s'attend pas. Quelque chose qui lui donne envie, avec des bases familières, et qui a aussi un goût nouveau. Ce roman était pour moi une façon de déconstruire les archétypes du polar.

Tout au long du livre, au fur et à mesure que l'IA apprend, vous glissez des conseils d'écriture. Votre ouvrage serait-il, à travers les lignes, un manuel de conseils ?

J.W. J'écris les romans que j'ai envie de lire ! Et comme l'écriture m'intéresse beaucoup, je me suis dit que, si je lisais un roman sur une intelligence artificielle qui apprend à écrire, je voudrais y trouver des conseils d'écriture. En même temps, il faut que l'ensemble reste romanesque, narrativement prenant. Dans le livre, j'ai cette volonté que le lecteur apprenne en même temps que l'IA. Je me considère comme un éternel élève de tout, et j'aime transmettre au lecteur ce que j'ai appris.

Enfin, pour imaginer le crime parfait, faut-il être soi-même un peu criminel ?

J.W. Pour moi, le crime parfait ne fait pas un bon roman car, s'il est parfait, l'enquêteur n'a pas le moyen de retrouver l'auteur du crime. Ça peut donner lieu à un exercice de nouvelle intéressant, mais pas à un bon roman. Dans un bon polar, il y a toujours cette satisfaction à la fin, ce moment où l'on apprend comment le tueur s'y est pris et comment l'enquêteur a réussi à résoudre l'affaire. Et cela ne saurait souffrir d'une perfection dans le crime. ■

Propos recueillis par Simon Bentolila

LA MEILLEURE ÉCRIVAINE DU MONDE
JONATHAN WERBER
368 P., ROBERT LAFFONT, 20 €.
EN LIBRAIRIES LE 1er FÉVRIER.

MATHIEU GENON/ROBERT LAFFONT

LE COIN DES INDÉPENDANTS

Chaque mois, *Lire Magazine* met en lumière quelques ouvrages signés par des auteurs et éditeurs indépendants. Leur point commun ? Une passion pour l'écriture et l'envie de faire exister leurs ouvrages.

PASSÉ, PRÉSENT ET À VENIR - RÉFLEXIONS SUR L'ÉSOTÉRISME ET LA SPIRITUALITÉ

ALAIN DELMAS

LIBRINOVA

Cet ouvrage de développement personnel nous partage des connaissances ésotériques jusqu'à présent réservées aux initiés. Il nous donne un éclairage nouveau sur des thématiques essentielles telles que la réincarnation, le libre arbitre, ou encore la question du Bien et du Mal. L'objectif : nous inviter à la réflexion sur le perfectionnement de notre être ! Un livre profond et inspirant sur l'universalité des pratiques ésotériques et spirituelles.

→ ISBN : 9791040527367
416 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

L'AFFAIRE SAUNIER-LANGIS

HERVÉ DEVRED

ÉDITIONS VÉRONE

«Paris, 1863. Le financier Saunier-Langis a été assassiné. Il était engagé dans le financement des grands travaux haussmanniens, la panique risque de gagner les épargnants et il faut trouver un coupable au plus vite.
Dans le Paris du Second Empire, où se côtoient banquiers, affairistes véreux, trafiquants, cocottes et héroïnomanes ; plongez dans une enquête chaotique, garantie sans recherche ADN, au cours de laquelle l'enquêteur s'égare au gré des femmes qu'il rencontre. Mais, attention, la date du procès est proche !

→ ISBN : 979 1028431907 - 222 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

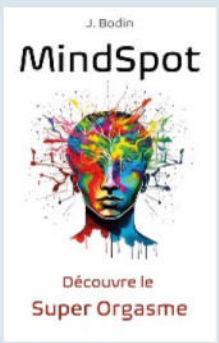
LA PETITE FILLE QUI NE VOULAIT PAS PLEURER

PAUL F. HUSSON

ÉDITIONS PFH

Capucine n'en revient pas, elle découvre qu'elle a une grand-mère pas comme les autres: Rose, ancienne institutrice, vit hors du temps avec les fantômes de ses élèves, sur une petite île en Mer du Nord.
Après vingt ans de silence, sa fille Marguerite revient pour la placer en maison de retraite. Mais, mère, fille et petite-fille se retrouvent piégées sur l'île par une marée noire.
Avec patience et naïveté, la fillette au caractère bien trempé sème ses graines d'amour et de tolérance entre sa mère et sa grand-mère, forcées d'affronter le mystère de leur histoire familiale…

→ ISBN : 978 2958792114 - 270 PAGES - BROCHÉ



MINDSPOT : DÉCOUVRE LE SUPER ORGASME

JONATHAN BODIN

JONATHAN BODIN

Découvrez MindSpot, une série de livres pour explorer la sexualité sous un nouvel angle.
Ce deuxième tome porte sur la contraction du périnée, une pratique qui éveille des sensations souvent inexplorées. Pour la maîtriser et intensifier les sensations, ce guide propose la méthode de l'iceberg sensoriel. Les 52 potentialités de l'iceberg permettent de parvenir au bout de ce voyage sensoriel et de découvrir une expérience qui bouleverse son rapport au corps : le super orgasme.

→ ISBN : 978-2958966812 - 173 PAGES - BROCHÉ ET NUMÉRIQUE

LE VIEUX PIERROT / GOOD OLD PIERROT

CORINNE FEUILLET-LUCA

PRINCESSE CHOUQUETTE - TIBOUILLE & CIE

Tel un conte mélancolique d'Andersen où l'inanimé prend vie, délicatement habillé d'encre de Chine et porté par un texte en rimes, *Le Vieux Pierrot / Good old Pierrot* de Corinne Feuillet-Luca initie tendrement les plus jeunes à l'entraide et à l'amitié. À découvrir à la nuit tombée, en français et en anglais (texte simultané) comme une douce parenthèse de la journée.

→ ISBN : 978 2958744106 - 48 PAGES - RELIÉ

INDEX DES PRINCIPAUX OUVRAGES

Lire Magazine a aimé : ★ modérément ★★ un peu ★★★ beaucoup ★★★★ passionnément ★★★★★ à la folie ☆ pas du tout

Michel Abitbol	*Histoire des Juifs en France*	Perrin	99	★★★★☆
Vincent Almendros	*Sous la menace*	Minuit	71	★★★★☆
Christophe André	*S'estimer et s'oublier*	Odile Jacob	101	★★★☆☆
Julia Annas, Jonathan Barnes	*Les Modes sceptiques*	Eliott	100	★★★★☆
Amélie Antoine	*Ne vois-tu rien venir ?*	Syros Jeunesse	87	★★★★☆
V. Balzano, P. Chind, B. Legrand	*Bunkerville*	Ankama	92	★★★★☆
A. Bande, P.-J. Biscarat, R. Reichstadt	*Histoire politique de l'antisémitisme en France*	Robert Laffont	99	★★★☆☆
Catherine Bardon	*Une femme debout*	Les Escales	64	★★★☆☆
Marie-Hélène Baylac	*Louise Michel*	Perrin	101	★★★☆☆
Emmanuel Berl	*Quand Bergson me parlait de télépathie…*	Bartillat	94	★★★★☆
Philippe Besson	*Un soir d'été*	Julliard	74	★★★☆☆
Joseph Bialot	*Le Salon du prêt-à-saigner*	Série Noire	85	★★★☆☆
Hélène Bléhaut	*Ébullitions*	CNRS	102	★★★☆☆
Luc Boltanski	*Énigmes et complots*	Folio Essais	102	★★★★☆
Nina Bouraoui	*Grand seigneur*	Lattès	72	★★★☆☆
Nicolas Bouzou	*La Civilisation de la peur*	XO	100	★★★☆☆
Estelle-Sarah Bulle	*Basses terres*	Liana Levi	72	★★★☆☆
Eleanor Catton	*Birnam Wood*	Buchet-Chastel	82	★★★☆☆
Émilie Chazerand, Marie Mignot	*Pio*	Sarbacane	87	★★★☆☆
Liu Cixin	*L'Ère de la supernova*	Actes Sud	86	★★★★☆
Raewyn Connell	*Masculinités. Hégémonie, inégalités, colonialité*	Payot	102	★★★☆☆
Cécile Coulon	*La Langue des choses cachées*	L'Iconoclaste	38	★★★☆☆
Clarisse Crémer, Maud Bénézit	*J'y vais, mais j'ai peur*	Delcourt	92	★★★☆☆
Charles Dantzig	*Paris dans tous ses siècles*	Grasset	72	★★★☆☆
Nathan Devers	*Penser contre soi-même*	Albin Michel	54	★★★☆☆
Hélène DeWitt	*Soupapes & Cie*	Le Cherche-midi	83	★★★☆☆
Claire Deya	*Un monde à refaire*	L'Observatoire	64	★★★☆☆
Sophie Divry	*Fantastique histoire d'amour*	Seuil	70	★★★☆☆
Marcelo D'Salete	*Mukanda Tiodora*	Çà et Là	92	★★★★★
Raphaël Enthoven	*L'Esprit artificiel*	L'Observatoire	101	★★★☆☆
Florian Forestier	*Un si beau bleu*	Belfond	75	★★★☆☆
René Frydman	*La Tyrannie de la reproduction*	Odile Jacob	96	★★★★☆
Raphaël Gaillard	*L'Homme augmenté*	Grasset	101	★★★☆☆
Sébastien Gendron	*Chevreuil*	Gallimard/La Noire	85	★★★★☆
Harry Grey	*Il était une fois en Amérique*	Sonatine	95	★★★☆☆
Hakan Günday	*Zamir*	Gallimard	81	★★★★☆
Phoebe Hadjimarkos Clarke	*Aliène*	Sous-sol	74	★★★★☆
Moto Hagio	*Le Clan des Poe* (t. 2)	Akata	93	★★★★★
Thérèse Hargot	*Tout le monde en regarde (ou presque)*	Albin Michel	97	★☆☆☆☆
Mahamat-Saleh Haroun	*Les Culs-reptiles*	Folio	75	★★★★☆
Marie-France Hirigoyen	*Séparation avec enfants*	La Découverte	96	★★★☆☆
Colleen Hoover	*Reminders of Him*	Hugo Roman	86	★★☆☆☆
Violaine Huisman	*Les Monuments de Paris*	Gallimard	72	★★★☆☆
Laird Hunt	*Zorrie*	Globe	83	★★★☆☆
Valentine Imhof	*Le Blues des phalènes*	10/18	85	★★★☆☆
Joseph Incardona	*Stella et l'Amérique*	Finitude	75	★★★☆☆
Julian Jackson	*Le Procès Pétain*	Seuil	98	★★★★☆
Régis Jauffret	*Dans le ventre de Klara*	Récamier	71	★★★★☆
Patrice Jean	*Kafka au candy-shop*	Léo Scheer/Chez Naulleau	98	★★★★☆
Édouard Jousselin	*La Géométrie des possibles*	Rivages	73	★★★★☆
Shehan Karunatilaka	*Les Sept Lunes de Maali Almeida*	Calmann-Lévy	82	★★★★☆
Christian Kracht	*Eurotrash*	Denoël	84	★☆☆☆☆
Sylvie Laurent	*Capital et Race*	Seuil	97	★★★★☆
Gérard Leboucher	*Dans la tête d'un oiseau*	HumenSciences	102	★★★★☆
Hervé Le Corre	*Qui après nous vivrez*	Rivages	6	★★★★★
Arthur Machen	*La Colline des rêves et autres récits fantastiques*	Aux forges de Vulcain	86	★★★★☆
Corinne Maier	*#Me First !*	L'Observatoire	101	★★☆☆☆
Julia Malye	*La Louisiane*	Stock	64	★★★★☆
Nicolas Mathieu	*Le Ciel ouvert*	Acte Sud	95	★★★☆☆
Colum McCann, Diane Foley	*American Mother*	Belfond	80	★★★★☆
Alan Moore, collectif	*Alan Moore présente DC Comics*	Urban Comics	92	★★★★☆
Michael Morpurgo	*Le Royaume de Kensuké*	Folio Junior	87	★★★★★
Shiryu Nakatake	*Cross of the Cross*	Delcourt/Tonkam	93	★★★★☆
Chris Offutt	*Les Gens des collines*	Totem	85	★★★☆☆
Sylvain Pattieu	*Une vie qui se cabre*	Flammarion	65	★★★★☆
Mazarine Pingeot	*Vivre sans*	Climats	33	★★★★☆
Stéphanie Polack	*Les Corps hostiles*	Grasset	71	★★★☆☆
Fred Poulet	*Des hommes qui savent footballer*	Médiapop	75	★★★☆☆
Pascal Quignard	*Complément à la théorie sexuelle et sur l'amour*	Seuil/Fiction & Cie	95	★★★★☆
Claire Raphaël	*La Jeune Fille et le Feu*	Rouergue Noir	85	★★★★☆
Olivier Rolin	*Jusqu'à ce que mort s'ensuive*	Gallimard	73	★★★☆☆
Stéphanie Roza	*Le marxisme est un humanisme*	PUF	100	★★★★☆
Shlomo Sand	*Deux peuples pour un État ?*	Seuil	99	★★★☆☆
Thomas Schlesser	*Les Yeux de Mona*	Albin Michel	73	★★★☆☆
Abnousse Shalmani	*J'ai péché, péché dans le plaisir*	Grasset	62	★★★★☆
Gary Shteyngart	*Très chers amis*	L'Olivier	81	★★★★☆
Giani Stuparich	*Une année d'école*	Verdier	84	★★★★☆
Tiffany Tavernier	*En vérité, Alice*	Sabine Wespieser	72	★★★☆☆
Sylvain Tesson	*Avec les fées*	Équateurs	58	★★★★☆
Milos Tsernianski	*Migrations*	Noir sur Blanc	94	★★★★☆
Trinh Xuan Thuan	*Mondes d'ailleurs*	Champs Sciences	102	★★★☆☆
Manuel Vilas	*Irène*	Sous-sol	62	★★★☆☆
Thomas Vinau	*Marcello & Co*	10/18	75	★★★☆☆
Katharina Volckmer	*Wonderfuck*	Grasset	84	★★★★☆
Antoine Volodine	*Vivre dans le feu*	Seuil/Fiction & Cie	74	★★★★☆
Mo Yan	*Lèvres rouges, langue verte*	Seuil	83	★★★☆☆

AUJOURD'HUI, TOUS LES EMBALLAGES ET LES PAPIERS SE TRIENT.

Cet encart d'information est mis à disposition gratuitement au titre de l'article L. 541-10-18 du code de l'environnement.

Cet encart est élaboré par CITEO.

MAGYD CHERFI

Connu comme leader du groupe Zebda, le Toulousain a su imposer sa patte en tant qu'écrivain. À l'occasion de la sortie en salles de la très plaisante adaptation de *Ma part de Gaulois* et de la parution de son nouveau roman, *La Vie de ma mère!*, nous avons discuté avec lui des ouvrages importants dans son parcours.

VOTRE PREMIER SOUVENIR DE LECTURE?

« Je crois me souvenir du *Club des cinq* et le plaisir que j'ai eu à suivre les aventures de ces jeunes héros. C'est surtout le côté "bande" , les liens d'amitié entre eux qui me plaisaient. Mais aussi la solidarité, le courage d'affronter des dangers, l'aventure, quoi ! J'avais leur âge et je rêvais à mon tour d'évasion, d'exploit, d'être un justicier en culotte courte. »

VOS BD PRÉFÉRÉES?

« Tout *Astérix* ! Et *Le Combat ordinaire* de Manu Larcenet, parce qu'on y raconte la misère du monde ouvrier, la vie banale, le quotidien des exclus avec ce nuage d'humour noir qui traîne tout autour. »

LES ROMANS QUI VOUS ONT INSPIRÉ DES CHANSONS?

« Il y en a tant. Disons *Les Ritals* de Cavanna. *Le Grand Meaulnes* d'Alain-Fournier, *La Plus Haute des Solitudes* de Tahar Ben Jelloun, *Chien blanc* de Romain Gary… »

VOS TROIS DERNIÈRES LECTURES?

« *Le Gône du chaâba* d'Azouz Begag est un vrai livre de chevet pour moi, qui raconte un peu mon enfance – quartiers nord de Toulouse, la cité et ses extravagances d'enfants issus de l'immigration… Je citerai aussi *Leurs enfants après eux* de Nicolas Mathieu, avec sa description d'une France agonisante des années 1990. On y entre, on y est jusque devant son bol du matin, sa musique et ses clips M6, les amours douloureux, fragrances de fin du monde. J'ai lu aussi trois fois *L'Art de perdre* d'Alice Zeniter, comme une façon de me réapproprier une Algérie que je ne connaissais pas. Une épopée dans une écriture sans effets de manche et moi, sidéré qu'elle soit écrite par une femme de 30 ans. »

LES LIVRES DÉCOUVERTS GRÂCE À DES RENCONTRES EN FESTIVAL OU SALON?

« Je pense spontanément à Alain Mabanckou avec *Verre cassé*. Je crois que c'est la singularité de l'homme, sa bonne humeur, sa modernité, ses fringues qui m'ont fait aimer ses livres. J'ai aussi rencontré Dany Laferrière qui m'a subjugué par son éloquence, la virtuosité de sa parole, sa liberté de ton. Il y a aussi Gaël Faye, dont la timidité m'a marqué. Il incarnait une humilité qui m'a ému, il souriait tout le temps, heureux que *Petit pays* ait touché autant de monde, et moi le premier. »

Propos recueillis par Baptiste Liger

BIENTÔT AU CINÉMA
MA PART DE GAULOIS
de Malik Chibane,
avec Abdila Bendimerad,
Abdallah Charki,
Lyes Salem…
En salles le 31 janvier.

VIENT DE PARAÎTRE
LA VIE DE MA MÈRE !
DE MAGYD CHERFI
(ACTES SUD)

POLO GARAT/ACTES-SUD

TOUS LES NUMÉROS DE LANGUE FRANÇAISE DE LiRE magazine

DISPONIBLES

sur www.lire.fr

Et ici aussi

CULTIVEZ L'ART DE VOYAGER

Avec Arts et Vie le n°1 du voyage culturel

Voyages accompagnés en petits groupes

Programmes culturels de qualité

Guides francophones expérimentés

98% de voyageurs satisfaits

Engagés pour un tourisme responsable

DEMANDE DE BROCHURE

Recevez gratuitement notre brochure de voyages *Evasion 2024* :

- Par téléphone au 01 64 14 52 97
- Sur internet : en scannant le QR Code

ARTS ET VIE
VOYAGES CULTURELS

www.artsetvie.com